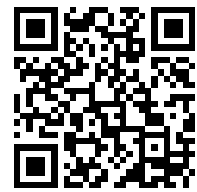
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

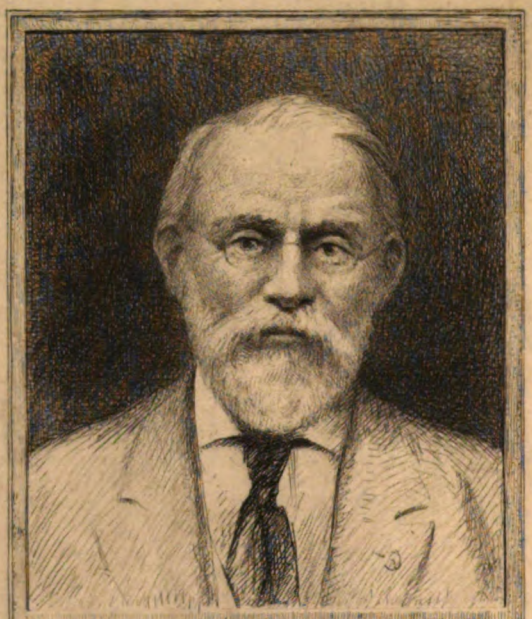
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 377921 DUPL

Digitized by Google



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google

AS
162
.S512
S6

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE

DU DÉPARTEMENT DES DEUX-SEVRES.

TOME III. — 1838 - 1839.

NIORT. — IMPRIMERIE DE ROBIN ET Cie,

RUE DES HALLES, 50.

1839.

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES

DE

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE

Du Département des Deux-Sèvres.

Année académique 1838-1839.

Bureau :

MM. De Saint-Georges, *Président honoraire.*

Savary, *Président.*

Beaulieu, fils, *Vice-Président.*

Arnauld, Charles, *Secrétaire.*

De Liniers, Charles, *Vice-Secrétaire.*

Digitized by Google

Conseil d'Administration :

MM.

SAVARY, *Président.*
ARNAULD, Charles, *Secrétaire.*
DE LA ROULIÈRE fils.
BIARD.
DE LASTIC-SAINT-JAL.
BAUGIER.
GUÉRINEAU.
BODEAU.
MAUPIOU.

Commission du Musée :

MM.

BAUGIER, *Président.*
LOUBEAU, *Secrétaire.*
BEAULIEU, père.
DECEMME.
BRIQUET.
DE LASTIC-SAINT-JAL.
LAFOSSE, Charles.
GENET.
SAVARY.
DE LINIERS, Charles.
ARNAULD, Charles.
DE SAINT-VICTOR.

Commission de Statistique :

MM.

BIARD, *Président.*
LAFOSSE, Charles, *Secrétaire.*
SAVARY.
LEROY.
DE LASTIC-SAINT-JAL.
ARNAULD, Charles.

Commission d'Examen :

MM.

SAVARY.
ARNAULD, *Avocat.*
DE BRÉMOND.
BAUGIER.
DOUCELIN.
JUBIN.
D'AIGUY.
LAFOSSE, Henri.

Digitized by Google

Commission des Biographies et des Tableaux :

MM.

BEAULIEU, père, *Président.*
DE BRÉMOND, *Secrétaire.*
TONNET.
AUDOUIN.
DAVID.
DECEMME.
DUPARC.
SAVARY.
ARNAULD, Charles.

Commission d'Exposition des Produits des Arts et de l'Industrie :

MM.

ARNAULD.
DECEMME.
LASSERON.

Commission de Géographie :

MM.

LEROY.
LOUBEAU.
SAVARY.

Commission destinée à chercher les traces laissées, par la Langue anglaise, dans nos Contrées:

MM.

DOWDNEY, *Président.*
LAFOSSE, Henri, *Secrétaire.*
BIARD.
DESCHAMPS.
SAVARY.

Membres titulaires résidans à Niort :

MM.

ARNAULD, *Avocat.*
ARNAULD, Charles.
ARNAULDET, *Député.*
ASSAILLY (D'), Charles.
AUDOUIN, *Profess. de l'Ecole de dessin.*
BAUGIER, *Propriétaire.*
BEAULIEU, père, *Propriétaire.*
BEAULIEU, fils, *Propriétaire.*
BIARD, *Abbé.*
BODEAU, *Docteur-Médecin.*

Digitized by Google

Brémond (de), *Propriétaire.*
Briquet, *Homme de Lettres.*
Chavonet, *Ingénieur.*
D'Aiguy, *Substitut du Procureur du roi.*
David, *Docteur-Médecin.*
Decemme, *Propriétaire.*
De Liniers, *Propriétaire.*
Deschamps, *Professeur.*
Descollard, *Propriétaire.*
Doucelin, *Avoué.*
Dowdney, *Professeur d'Anglais.*
Duparc, *Propriétaire.*
Favre, *Imprimeur-Libraire.*
Filleau, *Curé de Notre-Dame.*
Frappier, Eugène, *Propriétaire.*
Genet, *Pharmacien.*
Grandpré (de), *Avocat.*
Guérineau, *Avocat.*
Jubin, *Docteur-Médecin.*
Lafosse, Charles.
Lafosse, Henri.
Lasseron, *Ingénieur.*
Legrand.
Lastic-Saint-Jal (de), *Propriétaire.*
Laroulière (de), père, *Propriétaire.*
Laroulière (de), fils, *Propriétaire.*
Leroy, *Géomètre en chef du Cadastre.*
Loubeau, *Employé du Cadastre.*
Maupiou, *Curé de Saint-André.*
Morin, *Avoué.*
Neuchaise (de), *Propriétaire.*
Plasse, *Artiste-Vétérinaire,*
Ravan, *Archiviste.*
Robin, *Imprimeur-Libraire.*
Saint-Victor (de), *Conservateur du Musée.*
Savary, *Chef de bataillon du Génie.*
Sauzeau, *Avoué.*
Sorlin, *Professeur.*
Texier, *Négociant.*
Tonnet, *Docteur-Médecin.*
Vernoi De Saint-Georges, *Préfet des Deux-Sèvres.*

Membres non résidans:

MM.

Arnauld, père, *à Saint-Georges-de-Rex.*
Brée, *à Magné.*
Bujault, *à Chaloue.*
De Liniers, *au Plessis.*
Devaux, *à Mauzé.*
Dour, *à Breloux.*
De Lafontenelle, *à Poitiers.*
De Follin, *à Melle.*
Phiolleau, *à Availles.*
Sainte-Hermine (de), *à Bourbon.*
Sauzé, *à la Mothe-Sainte-Héraye.*

Digitized by Google

Membres Correspondans:

MM.

DUBOIS, *à Rochefort.*

GERMAIN, *Receveur-Général du Jura.*

DE LALAURENCIE, *à Mazières.*

POYEDAVANT, *à Ballon (Sarthe).*

TEILLEUX, *à Nantes.*

THIESSÉ, Léon, *Préfet des Basses-Alpes.*

PHILIPPEAU, *Chirurgien de Marine.*

UBERTIN, *à Bastia.*

LAVOLÉE, *à Paris.*

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS D'OUVERTURE

Lu le 8 janvier 1839 à la Société de Statistique.

Je crains beaucoup, Messieurs, que vous n'ayez commis une grave erreur en affublant l'ancien soldat de la toge de président; c'était volontairement vous exposer à voir naître une grande rigueur dans le service. C'est un service en effet que le nôtre; il consiste, comme celui de la sentinelle, à veiller souvent, mais il faut que ce soit autour d'une lampe; la science, comme une noble femme, nous fait acheter chèrement ses faveurs. La récompense est belle, il le faut avouer; car entre la vie méditative et la vie animale, se trouve peut-être la même différence qu'entre Dieu et l'homme pensant. Se confiner soi-même dans un cercle d'intérêts matériels, c'est imiter l'insecte qui n'a dépassé jamais son étroite tannière. L'esprit ailé, au contraire, qui s'élance dans

Digitized by Google

l'espace, sonde avec respect les lois de la divine Providence, puis revient sur soi-même pour s'estimer d'autant plus qu'il s'est élevé davantage; cet esprit bienheureux n'a presque plus rien de la vie mondaine. Ce n'est pas lui qui, pour satisfaire à de lâches passions, portera le trouble et le désordre dans la société; ce n'est pas lui surtout qui se chargera d'un remords, car les crimes et les vices, Montaigne l'a dit, sont l'œuvre de l'ignorance et de la stupidité: toute intelligence est pure comme un diamant au soleil.

Malheureusement, Messieurs, cette intelligence, dont la réalité ne peut être contestée que par des insensés, marche, comme toutes les choses de ce monde, entre deux écueils opposés, l'inertie et l'excès d'activité. Ces deux maladies de l'âme tiennent presque toujours à la même cause, l'isolement : il est en effet des esprits naturellement paresseux, bien que doués des plus hautes facultés; ceux-là pour se développer ont nécessairement besoin du conflit. Il en est d'autres, au contraire, que tourmente sans cesse une espèce d'agitation fébrile; ceux-là, s'ils demeurent seuls, s'éprennent parfois d'une idée qui les séduit, et, la poussant jusqu'à ses dernières conséquences, arrivent à l'aberration. Nous avons donc bien fait de nous réunir, Messieurs, afin d'éviter, dans la mesure de nos facultés, les dangereux inconvéniens que je viens de signaler; notre Société est utile à nous-mêmes, mais ce n'est point assez, il faut encore qu'elle soit utile à d'autres; je veux dire à d'autres intelligences, car c'est de là que tout part et là que tout revient; nulle matière ne se meut avec art, si ce n'est par l'application d'une faculté morale; c'est au levier de cette faculté morale, ou

Digitized by Google

notrice, qu'il faut appliquer toute la force de nos encouragemens et de notre appui.

Je sens, Messieurs, qu'il est nécessaire de développer ces idées un peu abstraites; les principes d'ailleurs ne vivent que par l'application. Je vais parcourir les différens objets d'utilité, auxquels notre Société peut être employée, et cela dans l'intention naïve d'appliquer ce principe trivial : « Un bon ouvrier doit, avant de se mettre à l'œuvre, chercher à se procurer de bons instrumens. »

Avant tout, Messieurs, vous paraissez vouloir un Musée; depuis quelque temps vos efforts se dirigent presque tous vers ce point; avez-vous bien songé cependant à toute la valeur de ce mot? Si vous vous contentez d'une collection des curiosités du département, ce sera un Cabinet d'Histoire naturelle et d'Antiquités : mais un Musée implique en premier ordre l'idée de tableaux. « Le Gouvernement nous en donnera, dites-vous; » sans doute, mais ce sera en petit nombre, et je puis d'ailleurs vous assurer par une expérience, faite *de visu* dans plusieurs Musées de province, qu'il ne vous en donnera pas d'excellens. Cependant c'est dans le mérite parfait des tableaux que consiste le seul point d'utilité des expositions de peinture: les productions du génie portent avec elles quelque chose de contagieux qui élève l'âme, ennoblit les sentimens du cœur et fait naître l'ardeur des grandes entreprises; celles de la médiocrité, au contraire, sont difficiles à comprendre, froides, insignifiantes, et ne peuvent servir de modèle qu'à des hommes sans goût et sans chaleur.

Dans cette circonstance, Messieurs, l'application du principe

Digitized by Google

que j'ai énoncé pourrait bien ne pas plaire au vulgaire, car cette application demande du temps et des pensées d'avenir; elle ne conviendrait pas non plus à un particulier qui doit vouloir jouir presque immédiatement de ses œuvres; mais la vie des compagnies est différente : elle est sans terme pour ainsi dire; les uns commencent, les autres poursuivent; personne n'achève, car il reste toujours et toujours à faire davantage encore.

Puisqu'ainsi nous avons le temps pour nous, à défaut de richesses, imitons, Messieurs, le pauvre horticulteur, qui ne pouvant acheter pour son jardin des plants déjà forts et de premier choix, sème modestement des pepins et n'a plus ensuite qu'à se procurer de bonnes greffes. Cherchons autour de nous, sur notre sol, dans notre département, à défaut d'hommes faits, soit des adultes, soit même des enfans, doués de l'étincelle de ce génie qui fait les grands peintres; ce seront, pour ainsi dire, nos pepins que nous éléverons soigneusement; puis, quand la plante sera suffisamment développée, nous ferons en sorte de lui procurer pour greffe les conseils et les exemples des premiers maîtres de l'art.

« Il est fort douteux que nous réussissions, me direz-vous; le génie ne se rencontre pas ainsi toujours sous la main qui le cherche, moins encore à point nommé tel caractère de génie en particulier. »

C'est une question que nous discuterons tout à l'heure, Messieurs; mais veuillez bien supposer pour un moment qu'elle soit résolue dans un sens contraire à vos craintes; je dis qu'alors vous aurez la certitude de doter tôt ou tard votre Ville d'un important Musée de tableaux, et j'entreprends de

Digitized by Google

vous le prouver par un récit qui variera un peu la monotomie de ces recherches.

Pendant un voyage que je viens de faire au travers de la France méridionale, je ne vous ai point oubliés, Messieurs. Non seulement j'ai visité les Musées de toutes les villes de mon passage, je me suis encore enquis avec grand soin des moyens qui avaient amené leur formation. Je vous parlerai d'abord de celui *de* Montpellier pour vous apprendre d'où lui vient le *nom* de Musée-Fabre, sous lequel il est désigné en grosses *lettres* au-dessus de sa porte principale.

M. Fabre était un peintre de premier ordre, né dans la ville de Montpellier; sa réputation n'est pas égale à celle de nos premiers maîtres, parce qu'au lieu de se diriger vers Paris pour y chercher la gloire, il a passé sa vie en Italie au milieu des plus douces jouissances que puissent procurer les arts; je veux admettre cependant qu'il ne dût pas être mis exactement au même rang que les Gérard et les Girodet; il n'en avait pas moins *un très* grand talent et surtout un goût parfait. Ce M. Fabre, pendant son séjour en Italie, a dû à son mérite personnel de succéder, dans les bonnes grâces d'une femme célèbre, à l'un des plus grands génies du siècle dernier, Alfiéri. Cette femme était la duchesse d'Albane, qu'Alfiéri lui-même prétend avoir adorée d'un amour platonique pendant quinze années de sa vie. Est-il vrai, comme on l'assure, qu'un mariage secret ait uni la duchesse d'Albane à M. Fabre? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle lui a légué, avec toute la bibliothèque et les papiers de son premier amant, ses propres tableaux et de plus une fortune de trois millions. Eh bien! qu'est-il arrivé?

Digitized by Google

le voici : comme il est naturel à l'homme, M. Fabre est revenu mourir dans son pays, mais non mourir comme un homme vulgaire ; ambitieux de laisser des traces durables de son rapide passage sur la terre, M. Fabre a fait construire un magnifique Musée, dont ses ouvrages ne sont pas le moindre ornement, et dans lequel il a en outre rassemblé une admirable collection de tableaux achetés par lui en Italie ; si bien que cette collection, toute nouvelle et qui n'a pas encore acquis le degré de célébrité qu'elle mérite, est, après Paris, la plus belle de la France et l'une des plus belles du monde. M. Fabre a légué cette propriété tout entière à sa ville natale, qui par une juste reconnaissance a désigné l'établissement sous le nom de son fondateur.

Ce sont là, me direz-vous, des circonstances trop extraordinaires pour qu'on puisse espérer de les voir se renouveler. Eh bien ! passons à Nismes. Là, le Musée occupe l'intérieur d'un monument bien remarquable, la célèbre Maison-Carrée. Il se compose de tableaux très grands et non moins médiocres, donnés par le Gouvernement, et de l'un des moins beaux tableaux de Paul Delaroche, acheté par la ville. Mais savez-vous ce qui fait l'ornement principal de cette collection ? savez-vous quels tableaux sont dignes à eux seuls d'appeler et de retenir longtemps le voyageur ? ce sont les chefs-d'œuvre de l'infortuné Sigalon. Sigalon était de Nismes ; Sigalon a légué à sa ville natale, non seulement d'importantes compositions achevées, mais ses ébauches, mais les toiles où s'est conservé le premier jet de son génie, admirables études, diamant brut encore, mais que le connaisseur juge bien mieux avant qu'on ne les enchâsse dans de brillans encadremens.

Digitized by Google

A Toulouse, un ancien officier de génie, grand amateur de collections et d'antiquités, a formé à lui seul tout le Musée, choisissant le local, l'appropriant convenablement et faisant des appels de tous côtés. Aujourd'hui ce Musée est fort beau; mais quelle peinture y doit-on surtout remarquer, après un magnifique tableau de Rubens, que cette Ville a le bonheur de posséder? On y remarque le dernier tableau de Gros, celui dans lequel il a épuisé son génie, tableau qui l'a conduit au *suicide*, et qu'au moment de boire la coupe amère, il a, par un testament de sa main, légué à Toulouse, sa ville natale.

Marseille doit le principal ornement de son Musée au plus bel ouvrage de l'immortel statuaire Puget, dont elle fut la mère.

Près de vous, à Angers, un Musée fort remarquable a dû sa première illustration à deux tableaux célèbres d'un peintre du pays: nul doute qu'un jour il s'enrichira encore de quelque chef-d'œuvre et de tous les secrets d'atelier du célèbre sculpteur David, d'Angers.

Je ne finirais pas, Messieurs, si je voulais pousser à terme cette revue: je crois, en m'arrêtant à ce point, vous avoir déjà prouvé que si vous parvenez à trouver près de vous des peintres de premier ordre, vous aurez, un jour, à vous, en toute propriété, de magnifiques tableaux.

Quant à la seconde partie d'un Musée, celle qui consiste à réunir curieusement les pièces d'antiquités et les curiosités naturelles fournies par le pays, elle est peut-être encore plus intéressante que l'autre et ne peut pas davantage s'improviser. J'ai vu dans le Musée d'Arles la collection des urnes, lampes, bijoux de toutes sortes trouvés dans les tombeaux des Champs-

Digitized by Google

Élisées, vaste plaine voisine, consacrée autrefois sous ce nom pour servir de lieu de sépulture à tous les riches payens des Gaules romaines. Dans le Musée de Saumur, j'ai vu de même la réunion faite avec grand soin des haches en silex, pointes de lance de même nature, ornemens, coquillages, etc., trouvés sous les *dolmens* de différentes espèces et dans les tumuli.

Dans notre pays, Messieurs, nous avons de toutes les sortes d'antiquités, celtiques, romaines, aquitaniques, anglaises, françaises; nous trouvons fréquemment des médailles précieuses.

En fait de curiosités naturelles, nous avons l'hiver une foule d'oiseaux remarquables; nous avons en propre l'avocette, seul oiseau dont le bec soit recourbé en l'air, essai malheureux que semble avoir fait la nature; la fauvette des roseaux qui suspend son nid industrieux aux tiges de nos marais, incessamment balancées par le vent; nos bancs de pierre de taille blanche offrent des pétrifications très remarquables de plantes et de poissons; nos carrières de pierres rousses contiennent des coquillages pétrifiés parfaitement conservés; sur le sol même nous trouvons une foule de fossiles marins, des Ammonites de la plus grande espèce.

Voilà les objets qu'il faudra curieusement réunir; il semble à beaucoup de personnes que pour atteindre ce but il suffit de temps et de patience, comme s'il n'y avait pas aussi le génie de la patience et de l'ordre : pense-t-on qu'un Daubenton qui peut-être existe aujourd'hui, près de nous, inaperçu, ne nous serait pas dans cette circonstance d'un immense service.

Mais l'établissement d'un Musée n'est pas le seul objet d'utilité publique que vous vous soyez proposé.

Digitized by Google

Vous avez décidé qu'on s'occuperait des moyens d'organiser une exposition annuelle et publique des produits de l'industrie. Certainement rien de mieux en principe; on pourrait même y joindre des échantillons des principaux produits de l'agriculture. Malheureusement, Messieurs, dans ce genre, les ressources nous manquent encore, car il faut avouer que dans notre département l'industrie et l'agriculture sont encore bien peu avancés. Je me trouve donc réduit à vous donner sur ce point le même conseil que tout à l'heure : si vous voulez une exposition intéressante des produits de l'industrie, par exemple, commencez par faire la recherche de mécaniciens profonds. En effet, Messieurs, passons rapidement, pour ces derniers, la même revue que pour les peintres : si Fulton, simple artisan que le hasard seul tira de la misère, inventa les bateaux à vapeur, n'est-ce pas son pays qui le premier a recueilli les plus importans résultats de cette invention? ce sont là, me dira-t-on, des découvertes plutôt nationales que *locales* : eh bien! prenons un exemple plus frappant encore et plus à la portée d'une industrie naissante : quand Jacquard perfectionna le métier à tisser, de manière à faciliter singulièrement ses produits, quel pays en profita si ce n'est sa Ville natale? Nul autre pays, dira-t-on, n'aurait pu profiter aussi bien d'une invention toute spéciale et qui suppose établie une industrie séricole : bien! Mais ailleurs, mais dans le département des Deux-Sèvres, Jacquard sans doute avec son génie aurait inventé quelqu'autre machine adaptée à nos propres besoins et non moins précieuse pour nous.

Si je vous parle d'agriculture, Messieurs, vous avez tous

Digitized by Google

nommé Maître Jacques Bujault, laboureur, et vous vous empressez d'avouer les heureux résultats de ses exemples et de ses enseignemens.

Enfin, Messieurs, il est un autre objet d'utilité publique, dont la recherche ne cesse pas un instant d'être présente à votre pensée; c'est le moyen de diminuer le plus possible les souffrances de la classe indigente. Il y a aussi, Messieurs, un génie de l'humanité dont le christianisme nous offre le plus parfait modèle : Certes, vous comprenez tout de suite que si des hommes comme les Franklin, les Owen, les Fournier, réunissaient leurs facultés pour extirper la misère d'un terrain aussi peu étendu que le sol de notre département, le sort des malheureux éprouverait bientôt des améliorations de la plus grande importance. Eh bien! ce sont des hommes de cette espèce qu'il faut savoir trouver; seulement pour ceux-là, Messieurs, s'ils se font attendre, nous marcherons sans eux, car le mal presse, la faim n'attend pas, notre zèle sera notre génie.

Je m'arrête ici un moment, Messieurs, pour bien fixer le point où je suis arrivé : Je crois avoir démontré que si vous parvenez à rencontrer parmi la population du sol que vous explorez, des hommes du premier mérite, tôt ou tard, par leur secours, vous doterez votre pays de toutes les fortunes désirables.

Ici se présente une difficulté principale : Comment arriver, me direz-vous, jusqu'à ces intelligences de choix, s'il ne leur plaît pas de se manifester d'elles-mêmes; et même avant d'entreprendre cette recherche, avons-nous quelque certitude de leur existence?

Digitized by Google

Messieurs, j'ai soulevé, je le sens, un immense problême; j'espère cependant le résoudre; j'espère porter dans vos esprits une conviction parfaite de l'existence certaine de ces intelligences supérieures, et vous proposer des moyens sûrs de les forcer à vous servir.

Pour vous prouver en effet, Messieurs, que la nature est bien moins avare des dons du génie qu'on ne le croit communément, je puis d'abord invoquer l'opinion de la philosophie moderne. Cette philosophie nous enseigne, par le moins contesté de ses principes, que dans les sociétés, nul événement n'est dû au hasard; leurs lois sont parfaitement réglées comme celles de l'ordre physique; les événemens se préparent lentement et d'une manière imperceptible pour les générations qui passent, par l'infusion des idées dans les masses. Quand la réalisation d'une idée est suffisamment préparée, quand l'idée est mûre, pour ainsi dire, il se trouve toujours, vous l'entendez, toujours, une intelligence spéciale, une intelligence à la hauteur de sa mission pour diriger l'idée, la mettre en œuvre et la faire passer dans le rang des faits accomplis.

Remarquez bien, Messieurs, qu'il ne s'agit pas ici seulement des idées politiques; non, la philosophie est une dans son principe, elle embrasse à la fois toutes les branches des connaissances humaines; elle en fait pour ainsi dire, un faisceau qu'elle conduit de siècle en siècle; toutes ainsi marchent d'accord et se soutiennent. Il n'y a pas une invention qui naisse isolée et sans rapports, pas une idée qui ne vienne au secours d'autres idées; toutes celles qui sont possibles, à chaque époque, travaillent en commun pour arriver au même but, la civilisation humaine.

Digitized by Google

S'il y a du vrai, Messieurs, dans ce système adopté aujourd'hui par nos meilleurs esprits, il s'ensuit qu'à toute époque, il se trouve des intelligences spéciales, capables de conduire un fait nouveau quelconque, s'il tend à se produire dans la société; or, comme le nombre des faits de ce genre, des faits applicables à la société est très grand, il s'ensuit évidemment qu'il existe à toutes les époques, dans un pays comme la France, par exemple, un grand nombre d'intelligences spéciales, privilégiées, dotées par la nature de la faculté créatrice, c'est-à-dire du génie.

Si ce principe est vrai pour la France, en général, il est vrai aussi pour chaque partie un peu grande de son territoire; il est vrai par conséquent pour notre département. Pouvez-vous en douter, Messieurs? Nos Deux-Sèvres n'ont-elles pas déjà donné le jour à une jeune fille dont la première couronne poétique, exhalant un parfum divin, a fait pâlir toutes les fleurs qui paraient le front de ses rivales? Mais j'oubliais que je ne dois pas parler des poètes: On sait que leur règne est passé, et que les productions les plus sublimes de ces rois de la pensée subissent aujourd'hui l'affront d'être comparés, pour l'utilité, aux jouets de nos enfans.

Parlons des musiciens, dont la faveur est plus grande et qui prêtent un important concours à l'adoucissement des mœurs. Ne s'est-il pas trouvé parmi nous un homme, qui, semblable à l'élève de Termosiris, nous a tous métamorphosés sous ce rapport?

Parlons des peintres: Notre ville ne possède-t-elle pas un jeune artiste, né dans son enceinte et dont les hardis croquis

Digitized by Google

inspirés par le génie, peuvent être mis sans crainte à côté des meilleurs qui se fassent dans la capitale ?

Parlons d'agriculture : Je vous ai déjà nommé notre Triptolême.

Parlons du génie des découvertes : N'avons-nous pas récemment produit Caillé ?

Parlons du génie de la bienfaisance : N'avez-vous pas vu dans votre ville un simple jardinier, semant à la fois l'aumône et la parole de Dieu, honoré, pour ses vertus, de la première des récompenses académiques ?

N'en doutez pas, Messieurs, il existe de même chez vous des industriels, des mécaniciens, j'oserais dire des génies de de toutes sortes.

« D'où vient donc qu'ils ne se produisent pas, me direz-vous? Le génie trouve toujours le moyen de se faire connaître ». Ce vieil adage est faux, Messieurs, à moins que ce ne soit pour les poètes. M. Arago, disait l'année dernière à la tribune : « Je viens de parcourir une assez grande partie de la France, j'ai été émerveillé du nombre d'intelligences élevées avec lesquelles j'ai été mis en rapport, je dirai même d'hommes de génie auxquels il n'a manqué sans doute qu'une assez large champ pour se produire. »

Je vous donnerai, Messieurs, une preuve locale et matérielle de cette difficulté de se produire, si vous voulez bien vous en rapporter à moi pour le fond des faits, et ne point m'obliger de vous faire connaître un nom que je veux tenir en réserve. Ce second récit, d'ailleurs, m'aidera encore à varier tant soit peu la sécheresse de mon discours.

Digitized by Google

A l'époque de nos foires si célèbres, nous aimons tous à nous donner le spectacle de ces coursiers rapides qu'on essaie pour les faire valoir et qui se croisant en tous sens dans une espace très rétréci, souvent encombré de voitures, ne se heurtent cependant jamais et trouvent encore assez de liberté pour le déploiement de leurs grâces. Nous ne manquons jamais de nous extasier en même temps sur l'adresse et l'audace de ces très jeunes gens, qui chargés pendant tout le jour, de diriger et de contraindre de rebelles montures, résistent à des bonds prodigieux, sont parfois entraînés loin de leur but malgré tous leurs efforts, ou bien rentrent avec une rapidité effrayante dans les défilés étroits des cours et des écuries des auberges? Certes vous ne pensez pas que toute leur attention morale, jointe à leurs forces physiques, soit de trop pour les empêcher de se rompre le corps vingt fois par jour? Eh bien! Messieurs, sous l'écorce de l'un de ces rudes enfans, il existe, je le sais, je puis vous l'affirmer, une intelligence de la plus haute portée, une intelligence que le Ciel avait formée sans doute pour éclairer les hommes et pour les instruire. Pensez-vous qu'il lui soit possible d'accomplir sa mission? Non, certes, il ne lui est pas même permis de se soulever de l'état d'abaissement où elle se trouve; des habitudes vulgaires sont prises, des organes épais ont obtenu le dessus; le mal est désormais sans remède. Pourtant le croirez-vous, Messieurs, je ne saurais me résigner à cette certitude. Chaque fois que devant moi se présente cet homme, j'éprouve un serrement de cœur involontaire à la pensée que par un contre-sens

Digitized by Google

de la Providence, pour ainsi dire, là se trouve renfermée sans utilité et sans but, une si notable portion de la substance divine, dont toutes nos œuvres ici-bas ne sont qu'une manifestation passagère. Bien plus, quand le hasard rappelle à ma mémoire l'idée d'une double nature si discordante, sans que mes yeux soient frappés de l'apparence humaine, qui les réunit, ma souffrance est encore plus vive; il me semble entendre cette intelligence, qui m'appelle et me crie : « Toi, qui me connais, viens donc me délivrer, viens briser les portes de ma prison ! »

Je me flatte, Messieurs, d'avoir porté dans vos esprits cette conviction, qu'il existe sur notre sol, autour de nous, dans notre département, des intelligences supérieures de toute sorte : il me reste plus qu'à vous proposer le moyen de les reconnaître et de les utiliser; ce sera, je le crois, la partie la plus facile de ma tâche.

Le premier auxiliaire qu'on pense à invoquer, lorsqu'il s'agit de scruter, pour ainsi dire, des intelligences, c'est évidemment l'instruction publique. Qu'il me soit permis, Messieurs, de vous dire à cet égard toute ma pensée.

Depuis quelques années, on s'occupe beaucoup de répandre l'instruction, et on veut arriver à ce point, que tous les enfans du peuple sachent lire, écrire, compter et connaissent même les élémens de leur langue. Beaucoup de bons esprits ont attaqué ce système; ils ont dit qu'on formerait ainsi une sorte d'hommes, qui cesseraient à la vérité d'être abruptes, mais sans être complètement dégrossis; des demi-savans, présomptueux en raison même de leur igno-

Digitized by Google

rance, se nourrissant d'ouvrages obscènes, lisant de méchans journaux, sans avoir le cœur assez bien placé pour se dégoûter des uns, et n'ayant pas non plus l'esprit assez éclairé pour reconnaître le mensonge qui sue des autres. « En conséquence, disent les auteurs de ces objections, il faut laisser le peuple tout-à-fait dans l'ignorance et dans l'ombre ». Les personnes qui s'expriment ainsi, Messieurs, me paraissent avoir grande raison, et grand tort; grande raison, quand elles nous forcent à reconnaître le mal, et cent fois tort, quand elles indiquent le remède.

Certainement, il faut dégrossir l'esprit du peuple jusque dans les derniers rangs de la société; on lui doit comme une espèce de pain moral, les connaissances dont il a besoin pour régler ses intérêts habituels et se dispenser de cette confiance en autrui, qui ne pouvait lui suffire qu'aux temps de la bonne foi. D'un autre côté, il est matériellement impossible d'élever les masses au-dessus d'une médiocrité dangereuse : Que faut-il donc faire pour les conduire à bien, en les préservant de leurs propres excès? Le secret ne me semble pas difficile à trouver, Messieurs : il faut faire, pour cette foule confuse, exactement ce qui se fait pour les armées. Les soldats, pris individuellement, ne connaissent que le maniement de leurs armes; on ne cherche pas même à leur en apprendre davantage, et pourquoi? C'est qu'au milieu d'eux se trouvent des chefs habiles, capables de les diriger et de les conduire dans les circonstances les plus difficiles. Eh bien! Messieurs, au milieu de ces esprits du peuple tous médiocrement éclairés, jetez partout des intelli-

Digitized by Google

gences supérieures; celles-là se chargeront d'elles-mêmes de conduire les autres; et n'ayez nul souci du mal qu'elles pourraient faire; elles ne seront jamais dangereuses. Je vous l'ai dit en commençant, l'intelligence haute et développée ne peut jamais, à moins de monstrueuses exceptions, être ennemie du bien, de l'ordre et de la vertu. Mais où prendre ces intelligences supérieures, pour les semer ainsi parmi les autres? Sur place, Messieurs, elles s'y trouvent, je vous l'ai déjà démontré; le moyen de les reconnaître est on ne peut plus simple.

Nous avons des écoles primaires, des écoles secondaires, des colléges de premier rang. C'est le hasard ou le degré de fortune, qui remplit seul ces différens établissemens; de là vient tout le mal, à ce qu'il me semble.

Les écoles primaires renferment des enfans de l'âge de 7, 8, 9 et même 10 ans; je dis que dès cet âge, dès ce premier degré de l'instruction, les intelligences supérieures, les organisations extraordinaires, créatrices, commencent à se révéler pour l'œil observateur; il peut y avoir des exceptions sans doute; on a vu de forts esprits se développer tard, mais il y a des exceptions à toutes choses; raisonnons sur le fait général. Eh bien! je voudrais que l'instruction primaire écrémât, pour ainsi dire, toute cette population naissante; que les intelligences, en bien petit nombre, qui s'annonceraient décidément comme dominantes, fussent amenées sur un théâtre plus large, placées dans les écoles secondaires; elles y subiraient un nouveau degré d'épreuve; celles qui conserveraient sur toutes les autres une supé-

Digitized by Google

riorité marquée seraient envoyées aux colléges de premier rang, et là, sans nul doute, si leurs avantages venaient à se soutenir, elles fixeraient presque de droit l'attention du gouvernement. Toutes ces intelligences, échappées à une posititon vulgaire, conserveraient avec le lieu de leur naissance des relations fréquentes, peut-être même habituelles; voilà les hommes supérieurs, que je proposais d'intercaler parmi les rangs des hommes médiocres, pour les éclairer et les conduire, pour diriger la marche de la civilisation, répandre le goût des sciences et des arts, perfectionner les moyens employés par l'industrie, doter enfin, comme nous le désirons, nos Musées et nos places publiques de monumens impérissables.

Le gouvernement ne s'est pas proposé cette grande tâche, Messieurs, il ne le pouvait pas; il est trop éloigné de la plupart des points du territoire; les rapports de ses agens passent par trop de mains; la faveur et l'infidélité traversent presque toujours les meilleures dispositions inscrites dans nos lois. Mais nous, Messieurs, sur les parties rétrécies du sol que nous exploitons, nous pouvons l'entreprendre cette tâche sublime. Nous allons avoir pour collègue, un homme éclairé, qui, par état, doit visiter sans cesse toutes les écoles primaires du département; ses renseignemens nous seront d'un immense secours; nous avons l'appui de MM. les membres du conseil général et de nos membres correspondans, qui nous seconderont certainement de leurs recherches; nous sommes aidés par un administrateur actif et bienveillant pour nos efforts; par lui, les maires nous don-

Digitized by Google

neront leur concours; le clergé ne nous refusera pas le sien. Nantis de cette foule de preuves, en faveur d'un sujet distingué, nous pourrons encore, si nous le voulons, le faire venir devant nous et l'interroger; pensez-vous qu'alors, si nous jugeons convenable de le recommander au gouvernement, par l'organe de notre premier magistrat, qui, certainement, nous soutiendra de tout son crédit, pensez-vous que *le gouvernement* méprisera notre voix, une voix collective, qui s'élèvera en faveur du mérite? Puisque lui-même a encouragé nos réunions, puisque ses administrateurs principaux ont voulu y participer de tout leur pouvoir, c'est apparemment pour que nous soyons d'une utilité quelconque, pour nous donner, tout au moins, voix consultative.

Je me trompe, Messieurs; on s'est proposé sans doute un autre but; on s'est dit à Paris : « Nous avons maintenant fouillé toutes les bibliothèques de notre capitale; mais, *dans* le reste de la France, il ne manque pas encore de *faits* précieux à recueillir, de chartes inédites à déchiffrer; formons partout des Sociétés d'Académiciens; ces gens-là travailleront les uns près des autres, sans se communiquer leurs recherches; tout nous viendra, et dans cette branche de la centralisation nous trouverons encore notre profit à faire ». Grand merci, Messieurs de Paris; nous serons vos très humbles manœuvres. Certes nous voulons bien travailler dans nos bibliothèques, selon votre désir; nous n'ambitionnons pas, comme vous, le bruit et la gloire; nous aimons la science, pour la science; pourvu qu'elle grandisse et s'élève, peu nous importe le nom du savant qui passera pour lui

Digitized by Google

avoir donné la main; mais nous voulons aussi faire quelque chose pour nous-mêmes; nous tenons à tirer quelque parti des intelligences que notre sol aura produites. Nous voulons à cet effet les aider selon leur position de fortune, soit de nos encouragemens, soit de nos secours.

Quant au système qu'il convient le mieux d'adopter pour la distribution de ces encouragemens et de ces secours, ce sont là des moyens d'exécution dont j'aurai l'honneur de vous entretenir plus tard, si vous pensez que de tels développemens soient utiles. Je l'espère, Messieurs; j'ai la confiance que ces idées, jetées dans votre sein, y trouveront un terrain propice, et qu'elles s'y développeront avec une vigueur digne d'un germe mieux dispensé. Bien plus, si nous réussissons, je me figure déjà notre exemple imité par les autres Sociétés du même genre, qui couvrent la surface de la France et qu'on laisse éparses en se gardant bien de leur indiquer un but commun. Voyez dès lors, Messieurs, quelles conséquences peuvent s'en suivre. Dûssent tous les efforts réunis de cette France départementale ne sauver du naufrage de l'infortune ou de la paresse, qu'un seul homme véritablement élevé par son caractère et son génie, si cet homme devient un jour, soit un grand diplomate, soit un grand général, soit un grand ministre, n'aurons-nous pas la satisfaction d'avoir rendu à notre pays un service des plus importans?

Ne perdons pas un moment, Messieurs, pour donner cet utile exemple; tendons nos filets comme l'habile pêcheur, pour ne laisser passer, sans nous l'approprier, aucune de

Digitized by Google

ces intelligences supérieures que le ciel a composées des flammes du génie, et que l'histoire moderne a baptisées du nom générique de révélatrices. Elles ne seront point ingrates envers nous, soyez-en sûrs; elles glorifieront leur origine et vous verrez un temps, Messieurs (au moins ceux d'entre nous qui sont jeunes, peuvent espérer de le voir encore), un temps où la couronne de nos illustrations locales brillera d'un éclat incomparable, où l'on sera fier en France d'être du département des Deux-Sèvres, comme aujourd'hui, dans tous les lieux du globe, un Français se fait du pays de sa naissance un titre de gloire et d'honneur.

SAVARY,

Chef de Bataillon du Génie.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE.

MESSIEURS,

LES Sociétés de Statistique sont appelées à de hautes destinées, un jour elles porteront le flambeau de la vérité et les fruits de leurs savantes et précieuses découvertes aux extrémités de l'univers. En ce moment, comme toutes les nouvelles institutions, elles doivent éprouver des difficultés et être l'objet de certaines répugnances; elles ont à vaincre les préjugés de l'ignorance; mais, Messieurs, le temps est un grand maître, on reconnaîtra bientôt toute leur importance par les immenses services qu'elles rendront à la Société dans tous les pays du monde, et alors on les protégera sans réserve. Déjà nous avons obtenu des secours du gouvernement; nous les devons, Messieurs, au premier magistrat de notre département, que nous venons malheureusement de perdre. Ce magistrat éclairé reconnaissait toute la portée de notre institution dont il était à la fois le créateur et le protecteur; il a beaucoup fait sans doute pour son établissement, et il eut fait beaucoup plus encore, s'il

Digitized by Google

n'eut pas rencontré des obstacles, là même où il s'attendait à ne trouver qu'aide et assistance. Espérons que son successeur partagera ses idées, et que nous trouverons dans le nouvel administrateur de notre intéressant département, un aussi ferme appui que dans son prédécesseur.

La Société de Statistique du département des Deux-Sèvres est encore dans son enfance, elle compte à peine deux années, et cependant l'assemblée générale de la présente année a été fort remarquable, les discours qui y ont été successivement prononcés avaient un but d'utilité très louable; leurs auteurs, en les composant, quoiqu'ils aient traité des sujets graves, ont su y répandre un grand charme joint à un vif intérêt. Ce qui le prouve, Messieurs, bien mieux qu'on ne saurait l'exprimer, c'est l'attention soutenue de notre nombreux auditoire. Honneur donc à MM. les Membres de la Société qui, animés par l'amour du bien et le désir d'être utiles à leurs concitoyens, n'ont pas craint de se livrer à de longues et profondes recherches, à un travail suivi, et nous en ont apporté le tribut; nous leur devons toute notre reconnaissance.

Messieurs, parmi ces discours qui m'ont également frappé, également ému, j'avoue qu'il en est deux dont l'intention s'est particulièrement attirée toutes mes sympathies, je veux parler du discours de M. Ravan et de celui du respectable et savant M. de la Fontenelle.

Le premier de ces discours avait pour objet l'éloge de M. Bernard d'Agescy de Niort. Ce peintre avait en effet le génie qui constitue le véritable artiste, et certes il serait parvenu au plus haut degré de son art, si les événemens causés par notre

Digitized by Google

première révolution ne l'avaient pas contraint d'abandonner la terre classique, et de revenir à Niort, théâtre beaucoup trop restreint pour un talent aussi distingué; néanmoins il s'y est fixé, n'ayant à cette époque que rarement l'occasion d'exercer noblement ses pinceaux, et, l'on peut le dire, sans aucun sujet d'émulation.

J'avais depuis longtemps conçu le projet de rédiger un article en faveur de ce célèbre professeur, je pensais pouvoir traiter ce sujet avec avantage, et vous vous rappellerez peut-être, Messieurs, que j'avais même déjà eu l'occasion d'en parler dans un article que vous avez daigné accueillir avec une grande indulgence. Le discours de M. Ravan, je l'avoue, a atteint le but que je m'étais proposé beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire.

Le second de ces discours, celui de M. de la Fontenelle, contenait l'éloge du sieur René Caillé, de ce jeune et intrépide voyageur dont la perte récente est un deuil pour la science. M. de la Fontenelle a émis le vœu que les traits du citoyen de Mauzé, placés dans la salle des séances de notre Société, perpétuassent à jamais le souvenir des découvertes de ce jeune savant, et servissent à la fois d'exemple et d'émulation à nos concitoyens. Je dis nos concitoyens, et j'ose espérer, Messieurs, que vous me permettrez de prendre ce titre que j'ambitionne depuis longtemps comme un très grand honneur; oui, Messieurs, à compter du jour où je fus appelé par l'administration des finances à remplir un emploi dans le département des Deux-Sèvres, je n'ai point formé d'autre vœu, ou du moins, je puis franchement le déclarer, ce vœu est devenu le plus cher à mon cœur.

Digitized by Google

En effet, Messieurs, par un bonheur que je n'osais espérer, je me trouvais au sein d'une population industrieuse et intelligente, dont les mœurs douces ajoutaient encore un nouveau prix à mes relations habituelles ; aussi je bénis sans cesse le jour où me trouvant atteint par la lave du volcan qui venait de s'ouvrir, et enveloppé dans le réseau d'un nouvel ostracisme dont je m'empressai de rompre les mailles, je reconquis tout à coup la liberté et l'indépendance qui sont, selon moi, les biens les plus précieux de l'homme pensant ; c'est, Messieurs, à compter de cet instant que j'ai pris la résolution de me fixer à jamais dans cette ville.

Je vous ai parlé tout à l'heure des discours de MM. Ravan et de la Fontenelle ; leurs sujets ont renouvelé dans ma pensée une observation que j'avais déjà faite depuis longtemps, c'est qu'en cette contrée, le bien se fait avec un grand désintéressement. En voici une preuve : naguères la mort a surpris un de nos concitoyens (le sieur Sauquet) au milieu de ses *nombreuses* aumônes et des services qu'il rendait journellement et indistinctement à la classe malheureuse ; le prix Monthion qu'il avait mérité à tant de titres, et obtenu sans aucune sollicitation de sa part, et enfin sa mort, nous ont seuls révélé tous ses actes de philantropie, et sans ces circonstances, le plus grand nombre de ses concitoyens eussent ignoré qu'il existait, en cette ville, un homme aussi éminemment charitable et aussi utile au pays. Je ne sais ce qui peut causer cette apparente indifférence pour les belles actions ; peut-être pense-t-on, et il y a lieu de le croire, que celui qui fait le bien est suffisamment récompensé par

Digitized by Google

la satisfaction qu'il en éprouve et par le bien-être de sa conscience, qu'enfin il ne fait qu'acquitter sa dette envers la société. Cela est vrai, rigoureusement parlant, et pour moi, je me rangerais volontiers de cet avis ; cependant, Messieurs, je pense que lorsqu'un de nos concitoyens donne un aussi bel exemple de dévouement, nous devons chercher les moyens de lui prouver combien nous sommes sensibles à sa noble et généreuse conduite ; et lui porter à lui ou aux siens le tribut de la reconnaissance publique dont il nous est permis, en de telles circonstances, de nous rendre les organes.

Messieurs, il n'y a pas longtemps que la mort a enlevé deux de nos concitoyens ; l'un et l'autre se sont fait remarquer par les services qu'ils ont rendus. Je crois bien que l'on n'a pas été insensible à leur belle conduite, cependant personne n'a paru s'occuper de cette double perte, et même aucun article de nécrologie n'a été rédigé en leur faveur. J'ose vous prier, Messieurs, de me permettre de réparer cette omission.

L'un de ces honorables concitoyens est le sieur Rouget, ancien juge au tribunal civil de Niort, dont la belle et courageuse conduite mérite les plus grands éloges.

Ce fut, Messieurs, dans les temps les plus orageux de notre première révolution que notre concitoyen trouva l'occasion de se montrer, et de déployer une énergie et un courage dignes d'un Spartiate ou d'un citoyen de l'ancienne Rome. Je vais tâcher de vous faire le récit des faits avec autant d'exactitude que possible.

Digitized by Google

Du 12 au 15 mars 1793, quatre compagnies du Midi, connues dans le temps sous la dénomination de Marseillais, c'est ainsi qu'on les désignait alors, arrivèrent à Niort sur les trois heures du soir; elles ne tardèrent pas à se porter vers les tours du château. Les citoyens Marc-Antoine Busseau et François Rouget, officiers municipaux, alors en permanence à l'hôtel de ville, s'aperçurent de cet attroupement et prirent sur-le-champ la résolution d'en instruire le maire, ainsi que les autres membres du conseil municipal; ce fut le citoyen Busseau qui se chargea de ce soin. Avant d'aller plus loin, je crois devoir vous faire observer, Messieurs, que je ne parle ici que de la conduite tenue par M. Rouget, et que cependant celle de son collègue mérite aussi les plus grands éloges. M. Rouget, se trouvant alors seul, se détermine à se transporter au lieu même de l'attroupement; c'était marcher où était le danger; il y trouva plusieurs de ces militaires qui déjà passaient leurs sabres nus sous les portes des chambres où ils croyaient que les prisonniers étaient renfermés, il eut le bonheur par ses remontrances et ses exhortations de parvenir à les éloigner; mais bientôt des coups redoublés se font entendre, au-dessous de ces chambres, il se hâte de s'y rendre, et s'aperçoit que l'on s'efforce de rompre, à coups de pierres, le cadenas et la barre de fer fermant la porte, car, Messieurs, il avait eu la sage prévoyance de retirer des mains du concierge les clefs des prisons; à l'instant même, il se pose devant cette porte, saisit la barre de fer et s'y cramponne vigoureusement; il adresse en même temps de nouvelles représentations aux jeunes militaires égarés; pendant

Digitized by Google

qu'il cherchait ainsi à les détourner de leurs sinistres projets, arrivent ensemble le sieur Constantin, officier municipal, et le sieur Guillemeau jeune, procureur de la commune, lesquels viennent prendre place auprès de lui; d'un autre côté, les membres du conseil municipal, qui avaient également été avertis, se rendent successivement sur le lieu de la scène, et font aussi des représentations; mais les esprits, au lieu de se calmer, s'animent de plus en plus; quelques-uns des militaires tirent leurs sabres, d'autres amorcent leurs pistolets, un coup de sabre est porté sur le sieur Rouget, et heureusement paré par l'un de ces militaires nommé Cerbat; tout à coup, un autre militaire saisit le sieur Rouget au collet, et, par une secousse violente, lui fait quitter la barre de fer dont il ne s'était pas dessaisi jusqu'alors; cependant, à l'aide de ce même militaire, qui avait paré le coup de sabre et des valets de ville, il parvient à se dégager et à ressaisir de nouveau cette barre; ce fut pendant cette action qu'il fut tiré sur lui un coup de pistolet qui ne l'atteignit pas; enfin, ces hommes, las de la résistance opiniâtre qu'on leur opposait, se retirent, sous prétexte d'aller procéder à des arrestations dans la ville; mais, Messieurs, tout n'était pas fini, et la tâche difficile et périlleuse que le sieur Rouget s'était imposée n'était point encore achevée.

Peu de temps s'était écoulé, lorsqu'on vit venir des hommes étrangers à la ville, quoique revêtus de l'habit de la garde nationale, traînant une pièce de canon qu'ils placent en face de la porte de la prison où les malheureux prisonniers

Digitized by Google

se trouvaient enfermés. Le sieur Rouget n'hésite pas un instant, il se pose devant cette porte qu'il couvre de son corps, avec la ferme résolution de sacrifier sa vie, s'il ne parvient pas à sauver celle des prisonniers; ce dévouement sublime, qui aurait dû pénétrer ces hommes d'admiration et les désarmer, ne les empêche pas d'agir et de se mettre en devoir de faire partir la pièce; mais, au moment où ils y procèdent, ils reconnaissent qu'elle n'est pas chargée, aussitôt ils s'éloignent et courent chercher la caisse; ils trouvent l'officier d'artillerie qui n'avait pas quitté son poste, et qui, fidèle à ses devoirs, s'oppose vigoureusement à leur funeste dessein. En cet instant, on venait d'arrêter dans la ville, les sieurs Faure et l'Espinasse père; leur arrivée dans les prisons du château détourna ces gens de leur mauvaise intention, et calma l'effervescence; enfin, l'attroupement se dissipa peu à peu, et la nuit fut tranquille.

Cependant, Messieurs, notre concitoyen éprouvait de vives inquiétudes, car au moment où il avait été saisi si violemment au collet, on lui avait enlevé les clefs des prisons, et il y avait tout à craindre pour le lendemain; en effet, le jour suivant, entre six et sept heures du matin, le même officier qui, la veille, avait levé son sabre sur lui, se présente de nouveau à l'hôtel de la mairie, accompagné de cinquante militaires; il y trouve encore notre intrépide citoyen qui n'avait pas abandonné son poste d'honneur. Alors, il lui présente une liste contenant les noms de quarante habitans de Niort, désignés comme mauvais citoyens. A la vue de cette liste, qui compromettait la vie d'un aussi

Digitized by Google

grand nombre de personnes, le sieur Rouget eut assez d'empire sur lui-même et assez de courage pour ne pas laisser paraître le trouble et la vive émotion qu'il ressentait; il remit dédaigneusement cette liste de proscription à l'officier, qui lui demandait son avis, et lui répondit avec tant de sang-froid et de prudence que cet homme et toute sa troupe renoncèrent à leur sinistre projet. La liste fut aussitôt lacérée, ils lui remirent en même temps les clefs de la prison et se retirèrent. Dès le lendemain la ville eut le bonheur d'être délivrée de toute inquiétude par le départ de ces turbulens.

Ce fut quelques jours après ces événemens que notre concitoyen, étant chargé par la ville d'une mission, rencontra à Luçon ce même officier, *sed quantum erat mutatus ab illo*. En effet, il s'était sans doute opéré en lui un grand changement; car il l'accueillit alors avec les plus grandes marques de considération et d'estime, le présenta à tous les officiers de son corps, et l'invita à dîner avec les plus vives instances, et en lui cédant la place d'honneur.

J'aurais, Messieurs, d'autres faits à rapporter, touchant la courageuse conduite de cet honorable citoyen, dans des circonstances analogues et dans les mêmes temps; mais il me semble que ceux que je viens de retracer sont plus que suffisans pour lui mériter le suffrage, l'estime et l'admiration de tous ses concitoyens, et j'ose espérer que l'opinion que j'émets trouvera de nombreux échos parmi vous.

Messieurs, mon intention, comme je l'ai annoncé plus haut, était de vous faire le récit des actes de charité exer-

Digitized by Google

cés par notre estimable et excellent concitoyen Suzanne Moriceau, doyen des notaires de Niort, mort il y a peu d'années, dont la bienfaisance était passée en proverbe, et que l'on désignait dans le peuple sous le nom de bourru bienfaisant; c'eut été pour moi une satisfaction d'autant plus grande qu'en citant les faits et en faisant un éloge mérité d'un homme dont j'ai été à même d'apprécier toutes les qualités, j'aurais saisi avec empressement cette heureuse occasion pour rappeler en même temps l'admirable conduite de tous les membres de cette famille, dont chaque jour est marqué par des traits de bienfaisance, et qui savent faire le plus noble et le plus généreux emploi de leurs revenus au soulagement des pauvres; mais n'ayant pas eu le temps nécessaire pour m'entourer de tous les documens indispensables à la rédaction d'un tel article, je me vois forcé, à regret, de laisser à un autre le soin de vous retracer tous les actes de philantropie de notre estimable compatriote.

Messieurs, j'assistais un jour à l'une de ces intéressantes séances présidées par le savant et célèbre abbé Sicard, instituteur des sourds et muets; l'assemblée était nombreuse et brillante. L'un des assistans proposa et inscrivit sur la tablette à ce destinée, la question suivante:

« Qu'est-ce que la reconnaissance?

La réponse ne se fit pas attendre. Massieu, l'élève chéri de l'abbé Sicard, et presque aussi célèbre que son professeur, par son savoir, se leva, saisit un morceau de craie et traça sur la tablette la définition qui suit:

Digitized by Google

« La reconnaissance est la mémoire du cœur ».

Cette mémoire est aussi la mienne ; j'avais conçu pour notre compatriote une vive affection, et je le regretterai toute ma vie ; mais, Messieurs, c'est moins pour moi que pour la classe indigente, dont il a si souvent soulagé les misères, et qui se ressentira longtemps de la perte irréparable qu'elle a faite dans la personne de cet homme de bien.

HIPPOLYTE DU PARC.

Digitized by Google

L'ART EN BRETAGNE.

Suc le Sculpteur.

Il y a de cela une douzaine d'années environ, un jeune homme bien jeune, à la figure vive et impressionnable entrait à Lorient dans les ateliers de sculpture du port. Ce jeune homme y venait gagner sa vie, car il appartenait à une famille qui ne pouvait le nourrir à rien faire; mais, soit d'instinct, soit par hasard, il avait heureusement choisi l'état où ses aptitudes naturelles devaient se développer avec la plus grande rapidité.

Dès sa première enfance, courant sur les bords du Scorf et de l'Ellé ou sur les grèves du Port-Louis, il s'était bien souvent amusé à modeler de petites figurettes d'argile, informes ébauches du génie qui se révélait; bien souvent avec son couteau il avait taillé le bois, essayant à lui donner une forme; bien souvent, assis sur les falaises sauvages ou sur la route d'Hennebon, il s'était surpris rêveur et comme en extase à la

Digitized by Google

vue de la mer qui semble au loin se confondre avec le ciel, à la vue de ces landes de Bretagne si longues que le regard les perd à l'horison.

Bientôt le jeune apprenti eût deviné les ressources du métier qu'il avait embrassé, et put, sans grands efforts, aller de pair avec les hommes vieillis dans l'état. Ce fut alors que Suc, se sentant une vocation décidée, comprit que son ciseau devait arriver à faire mieux que des sculptures de vaisseaux ou des proues de navires.

Mais à l'encontre de la réalisation de son idée, à l'encontre de la possibilité de se créer un avenir tel que celui qu'il appelait de tous ses vœux, la fortune adverse avait mis un obstacle presque insurmontable: Suc, comme je l'ai déjà dit, était né de parens peu aisés, incapables de lui faciliter l'entrée du chemin où il voulait marcher. — Une voix intérieure lui criait en vain: Fais-toi sculpteur! Un frémissement involontaire le saisissait chaque fois qu'il admirait les œuvres de M. Hubac, son digne chef d'atelier; ses désirs incessans demandaient en vain le jour où il pourrait tailler le marbre, animer la pierre, réaliser ses rêves de poésie: ce jour tant souhaité n'arrivait jamais...

Des années s'écoulèrent ainsi pénibles et mauvaises sans qu'il lui fût permis d'apercevoir le but désiré, sans qu'il vît le ciel s'ouvrir radieux à ses regards, sans qu'il lui fût permis d'effectuer son projet. Et pendant cette longue attente, bien des fois l'âme du pauvre et jeune artiste fut prise de découragement, bien des fois son cœur se sentit navré et prêt à faillir....

Digitized by Google

Tout autre eût succombé dans la lutte; tout autre, brisé par l'adversité, se fût résigné à désespérer de l'avenir; mais Suc, malgré l'angoisse, se raidit toujours contre la fortune, et n'en persista pas moins à se dire: Je serai sculpteur!

Une occasion se présenta enfin au jeune artiste breton de franchir l'espace qui le séparait des ateliers des grands maîtres; sans hésiter Suc l'accepte, arrive à Paris et se fait écolier. Là, son talent se développe rapidement; là, au milieu des chefs-d'œuvre enfantés à toutes les époques de l'art, son esprit méditatif étudie et compare. Ce fut alors que se modifia et se perfectionna sa manière simple, originale, qu'il ne doit qu'à lui-même, qu'il a trouvée dans son propre fonds, qu'il a apprise en observant la nature dans la Bretagne, alors qu'il était tout enfant.

Le temps qu'il passa à Paris fut pour lui un temps de délices et de fortes études. Depuis son départ de Lorient, il vivait dans la fréquentation des artistes et de leurs ateliers. Chaque jour il allait se délecter l'âme et se réjouir les yeux dans ces salles du Louvre, vaste pandœmonium où les merveilles de la sculpture sont offertes à tous les regards. Lemaire l'instruisait en sculptant le fronton de la Madelaine; Bosio lui apprenait à être pur, à ne point tourmenter la ligne en sculpture, quoique ce soit un des moyens dont se sert avec avantage la peinture, qui, plus que sa sœur aînée, peut exprimer de l'action.

Mais il fallut bientôt revenir en Bretagne: le souvenir de la patrie lui agitait le cœur, et ses richesses commençaient grandement à s'épuiser. Il s'en alla revoir Lorient; mais

Digitized by Google

Lorient offrait peu de ressources à Suc devenu sculpteur. Force lui fut donc de délaisser la ville natale et de venir habiter Nantes, la grande cité de l'Ouest. Là, le nom de l'artiste ne resta pas longtemps inconnu; sa modestie et son talent ne tardèrent pas à lui concilier l'estime de ceux qui l'approchaient.

Toutefois, les premiers temps de son séjour dans cette nouvelle capitale de la Bretagne, eurent pour lui bien des jours d'angoisses et d'épreuves. Les hommes qui faisaient métier de l'art le poursuivirent de leurs clameurs et les ignorans le bafouèrent. Quelques hommes d'élite seulement, dont il avait été compris, et David lui-même, David le grand sculpteur, lui donnèrent espoir en lui disant : Vous arriverez!...

Et en effet, à peine avait-il produit son petit Pêcheur breton, jouant avec un crâbe sur la grève, que les clameurs de la jalousie cessèrent, que ses détracteurs se turent, et que sans avoir répondu directement aux invectives et à l'ignorance, Suc se trouva vengé. Cette statue n'est toute fois pas sans reproche, et nous espérons que si le sculpteur exécute son Pêcheur en marbre, il saura mieux que dans le plâtre harmoniser les bras avec le torse.

L'accueil favorable que le Pêcheur breton reçut des maîtres de l'art lui donna un nouveau courage, une nouvelle énergie. Suc se remit à l'œuvre et enfanta la Petite Mendiante, pauvre fille aux chairs flasques, grelottant de froid et de faim, qui s'appuie contre une de ces croix de granit comme on en trouve tant dans les carrefours des chemins de Bretagne.

Digitized by Google

Cette statue, dont nous connaissons le plâtre et le marbre, a été traitée d'une manière un peu différente par l'artiste, suivant la matière qu'il avait sous la main, si bien qu'on dirait en les voyant l'une à côté de l'autre, la statue d'argile et celle de marbre, deux pauvres jeunes filles sur la beauté languissante desquelles il est presque impossible de fixer son choix. La première, faite au moment de l'inspiration, a la physionomie plus bretonne, exprime mieux la souffrance; l'autre a plus d'art, et plus délicieusement fouillée, plus délicieusement sculptée. La statue d'argile, c'est la fille du peuple qui a langui toute sa vie; celle de marbre, c'est la descendante de quelque noble famille réduite à mendier. L'une était pour l'atelier du sculpteur, l'autre était destinée à figurer à l'exposition de 1837. Les connaisseurs et Ziegler lui-même jugèrent le marbre de Suc l'un des meilleurs de l'exposition du Louvre: aussi valut-il à son auteur une médaille d'or et des éloges.

Le nom de Suc commençait à se répandre. Mais pendant que le succès couronnait ses efforts, pendant que la Petite Mendiante attirait à l'artiste de justes louanges, pendant qu'il refusait de la vendre pour un prix assez considérable, confiné dans son atelier de la route de Rennes, sans s'inquiéter de la gloire qui venait le trouver, l'artiste n'en discontinuait pas moins à perfectionner son talent, à lutter contre les difficultés de l'art.

Ce fut alors qu'il s'occupa surtout à reproduire, à l'aide du ciseau, les traits et la physionomie de quelques-uns des hommes les plus remarquables de l'Ouest de la France. Ce fut alors que,

Digitized by Google

chargé par la ville de Fontenay de sculpter le buste du général Belliard, dont l'exécution était si difficile, parce qu'il fallait en faire tout à la fois une œuvre d'art et un portrait historique. Suc, malgré la difficulté de rendre dans toute leur vérité, et la haute saillie des épaules du général et l'enfoncement de sa grosse tête appuyée sur un cou excessivement court, n'en fit pas moins une œuvre vraie comme histoire, et belle comme art. Malheureusement Fontenay a placé le buste du grand homme, né dans son sein, sur un piédestal qui l'écrase et le rend presque disgracieux.

Ce fut alors qu'il modela le plâtre du docteur Guépin, l'un des hommes les plus intelligens de la Bretagne, l'un de nos concitoyens dont les connaissances sont les plus variées, l'homme qui à la fois ou tour à tour est historien, publiciste, médecin, savant et industriel.

Vers cette époque, il façonna encore la tête de Hawke, petit-fils de l'amiral anglais. Hawke, l'artiste qui n'a jamais rien appris d'un maître, le philosophe religieux qui n'a jamais étudié que la nature, le philosophe savant qui pourrait voyager d'un pôle à l'autre sans interprète; Hawke, qui a enrichi de magnifiques eaux-fortes l'histoire de Nantes, de Guépin, et qui, pour second coup-d'essai, grave sur les dessins qu'il a faits, les planches nombreuses d'une Histoire de l'Anjou qui va bientôt paraître.

Mais il fallait au ciseau de Suc toutes les illustrations possibles. Voilà qu'ont posé devant lui, le soldat, le savant et l'artiste; après eux devaient venir Ernest Ménard, le littérateur qui a composé Pen-Mar'h et Budic-Mur, Ligier, l'acteur qui

Digitized by Google

nous a fait presque oublier Talma; Glys, l'instrumentaliste habile, si fort sur le violoncelle; Martin, le dompteur farouche des lions et des tigres, qui, comme ses animaux, a le regard fauve.

Puis la compatriote du jeune sculpteur, sa sœur de Lorient, la femme de passion et d'enthousiasme, dont le cœur bat d'amour, de haine et de douleur sur la scène; Dorval, cette noble fille du sol breton, dont l'âme est chaude et vigoureuse, qui, sans avoir tout ce qu'il faut pour être belle, est belle néanmoins, vous séduit, vous enchaîne, vous fait bondir le cœur. Qu'il est gracieux son buste aux yeux ardemment passionnés, son buste au front large et limpide, sur lequel Gall eût pu deviner si facilement l'admiration qu'elle inspire. Comme l'œuvre du sculpteur fait heureusement sentir l'harmonie qui existe entre l'âme de cette jeune femme artiste et son visage, dont l'ovale est si parfait, dont l'expression est si indéfinissable.... Comme cette taille est souple, savamment étudiée, comme ces grosses masses de cheveux appuyés sur les tempes, encadrent élégamment la figure, comme ces plis des manches délicatement fouillés élargissent bien les épaules. Que je voudrais avoir vu l'un en face de l'autre, Dorval, dont nous aimons à nous rappeler le souvenir, et Suc, le sculpteur; l'un posant, l'autre inconnant l'argile!....

Après l'actrice vint Billault, homme d'un tact exquis, avocat d'un mérite incontestable, dont la carrière et le nom sont dans l'avenir; orateur parlementaire qui, à la chambre des députés, parle contre le ministère et vote avec l'opposition. En voyant son buste, œuvre d'art achevée, en regardant cette bouche qui

Digitized by Google

sourit, ce visage qui n'a point encore de physionomie arrêtée, en considérant ce front large et bombé, on reconnaît aisément qu'il doit avoir un nom, celui qui a posé pour ce buste.

Le mouleur n'avait point encore brisé l'argile du buste de Billault, que, cédant enfin aux sollicitations de l'artiste, le docteur Fourré entrait dans l'atelier du statuaire pour y faire modeler le sien. Osons espérer qu'un jour le marbre de ce savant médecin ornera dignement la salle des séances de l'Académie de Médecine de Nantes.

Mais nous craignons d'être trop long déjà, et pour cette raison nous ne citerons point un grand nombre d'autres bustes sortis des mains du sculpteur dont nous racontons brièvement la vie.

Toutefois, nous ne pouvons nous résigner à passer complètement sous silence le marbre de M. de Guérines, mort évêque de Nantes, confié par le chapitre de la cathédrale au ciseau de Suc; celui de Dumoutier, nommé en 1830 général de division dans notre département; celui du roi, dont l'exécution avait été commandée par le conseil municipal de notre ville; enfin, le buste si remarquable de M. Montgazon, supérieur du collége de Beaupréau; celui de M. Drouet, principal du collége de Combrée; celui du général comte d'Erlon, et celui du modeste et savant naturaliste Dubuisson, dont la perte récente ne pourra de longtemps s'effacer de notre souvenir.

Ici, qu'on nous permette une réflexion : ce que nous aimons surtout dans la manière dont Suc fait et comprend le portrait, c'est que l'expression du moral et de l'intelligence est si fidèlement rendue au moyen des traits, sur chacun des

Digitized by Google

bustes qu'il modèle, que nous pouvons dire, en parlant de cet artiste, qu'il fait plutôt l'homme tel qu'il doit être que tel qu'il est.

Jusqu'à cette année notre sculpteur s'était contenté de traiter surtout des sujets grâcieux et touchans, nous aurions donc pu douter de son talent pour le genre grave et sublime, si, tout récemment, nous n'avions vu de lui un Saint-Paul et une esquisse se rattachant à l'histoire contemporaine de Bretagne, esquisse dont il nous est malheureusement défendu de parler. Quant au Saint-Paul dont le *Breton* et l'*Armoricain* ont rendu compte dans des articles fort remarquables, nous l'avons trouvé, ainsi que le disent ces journaux, noblement posé, sévèrement drapé, d'une fidélité anatomique à l'abri de toute critique et d'une belle inspiration : pourtant la longue barbe du saint nous a semblé lourde et faire anachorisme.

Lors de notre dernière visite à l'atelier du sculpteur, nous avons aussi remarqué un Chien pleurant son maître. L'attitude affaissée, la tête morne, l'œil douloureux de l'animal, font de cette composition une élégie simple et touchante. Nous croyons que ce chien serait admirablement placé sur une tombe.

Une des dernières statues de Suc, son Enfant prodigue, serait pour nous ainsi que presque tous ses autres ouvrages, l'objet d'une critique facile; mais je m'abstiendrai, comme pour le Saint-Paul, de me prononcer sur le mérite de cette œuvre qui est maintenant à Paris. Le *National de l'Ouest* et l'*Hermine* en ont d'ailleurs parlé dans des termes si flatteurs, que mon opinion n'apporterait rien à l'éloge qui en a été fait.

Je m'arrête à présent. J'ai narré la vie et dit une partie des

Digitized by Google

œuvres de celui qui, depuis douze ans, s'est dévoué tout entier au culte de l'art.

Ma tâche est achevée. A d'autres désormais, je viendrai, ainsi que je l'ai fait ici, donner l'éloge et le blâme avec conscience et vérité.

Toutefois, avant de laisser tomber ma plume, quelques lignes encore dans lesquelles je puisse souhaiter et demander qu'un jour arrive bientôt où l'homme qui a tant fait déjà pour l'art dans notre pays, obtienne enfin une récompense digne de ses veilles et de ses peines.

I. TEILLEUX.

Digitized by Google

RAPPORT

Sur les Études des Gîtes houillers et métallifères

DU BOCAGE VENDÉEN,

Par H. Fournel.

Au mois de juillet 1834, M. Legrand, directeur-général des ponts et chaussées et des mines, chargea M. Henri Fournel d'étudier, en détail, la constitution du Bocage vendéen. — Ce travail partiel se rattachait à un vaste travail, dont le but était de déterminer l'influence que la définition exacte de chaque gîte important pourrait avoir sur l'industrie des contrées qui le renfermeraient. — La portion échue à M. Fournel embrassait la partie orientale du département de la Vendée, et par extension, la partie limitrophe du département des Deux-Sèvres, et plus particulièrement les bassins houillers de Vouvant et de Chantonnay. Entré en campagne le 11 août 1834, M. Fournel, pour

Digitized by Google

remplir la mission qui lui était confiée, et prenant pour centre d'opérations le bourg de Vouvant, a exploré le Bocage vendéen jusqu'à la fin de septembre 1835. C'est donc le fruit de quatorze mois de laborieux travaux de cet habile ingénieur, que l'administration des mines a publié sous le titre d'*Études des Gîtes houillers et métallifères du Bocage vendéen.*

Cette publication, dont j'ai à vous rendre compte, sortie des presses de l'imprimerie royale, se compose d'un volume de texte in-4°, et d'un bel atlas in-folio, de seize planches, plans, cartes, coupes, etc., etc., gravées et coloriées avec autant de précision et de soins qu'elles ont été dressées, et représentant tous les travaux décrits dans le volume de texte.

1re partie. Après avoir, dans une courte introduction, exposé le détail des élémens qui lui ont servi de point de départ, et qui sont :

1° Le Journal des mines (année 1794);

2° La Statistique de M. Lefebvre (1802);

3° La Statistique de M. Cavoleau;

4° Les Travaux de MM. de Cressac et Manès, et ceux de M. Mercier, directeur des mines de Faymoreau;

M. Fournel entre en matière par la description géologique du Bocage vendéen et des substances minérales qu'on y observe. C'est l'objet de la première partie de ses études.

Trois grandes coupes géologiques divisent le sol du département de la Vendée : elles sont appelées par M. Fournel :

Pour le terrain ancien, terrain du Bocage;

Pour la formation calcaire, terrain de la Plaine;

Pour les délaisses de la mer ou formations récentes, terrain du Marais.

Digitized by Google

Ces trois grandes coupes sont aussi celles du département des Deux-Sèvres : notre Bocage, notre Plaine, notre Marais, sont les mêmes que ceux de la Vendée ; c'est ce que les travaux de notre collègue *Teilleux* ont constaté. Sous ce rapport, les études de M. Fournel ont donc pour nous un intérêt tout particulier.

Le Bocage vendéen, qui renferme les gîtes houillers, a été l'objet spécial des observations de cet ingénieur.

Les roches qu'il y a remarquées, appartiennent toutes aux deux grandes classes désignées sous les noms de terrain de transition et de terrain secondaire. Chap. I.

Les roches dominantes sont : les granits, les gneiss, les micaschistes, les schistes talqueux, les schistes argileux, les serpentines, les amphybolites, qui constituent la première classe ; à la seconde classe, il faut rapporter le terrain houiller, plusieurs jaspes, et enfin des calcaires de divers étages.

Les roches de transition qui constituent la majeure partie du *Bocage* vendéen, s'étendent dans la direction du sud-est au nord-ouest : les granits en forment la première ceinture, le *long* des limites du département des Deux-Sèvres ; en suivant une ligne qui passe par l'Absie, Saint-Pierre-du-Chemin, Montournois, Pouzauges, les Herbiers, Tiffauges, etc. Sur les flancs de cette chaîne s'étend un terrain stratifié, dans la même direction que les granits, et composé de gneiss et de schistes alternant. Cette formation ancienne est la plus puissante et la plus étendue du Bocage vendéen, puisqu'à partir de la ligne que j'ai tout à l'heure indiquée, elle s'étend, à l'ouest, jusqu'à la mer ; au midi, jusqu'à Mareuil, Fontenay et Vouvant : çà et

Digitized by Google

là elle est percée par quelques pointes de granit ; à Bazôges, par exemple, près de Chantonnay, où le granit est accompagné de roches amphiboliques, et enfin à Bournezeau. Elle est interrompue par les roches serpentineuses qui se remarquent entre Saint-Germain-de-l'Aiguille, Mouchamps, Chavagnes et la Meilleraye, et par un grand lac, rempli par le calcaire, qui s'allonge entre Vouvant et les Essarts, en embrassant Chantonnay. C'est entre ce lac calcaire et la ceinture septentrionale des schistes et des gneiss, que reposent les couches du terrain houiller, s'appuyant sur les uns et plongeant sous les autres, dans le bassin de Chantonnay, depuis Saint-Philbert-du-Pont-Charrault jusqu'à la Marzelle ; dans celui de Vouvant, depuis Saint-Laurs jusqu'à Puy-Rinsant.

Chap. II. Les autres roches reconnues et décrites par M. Fournel, sont :

Des grawvakes, au point le plus septentrional du Grand-Lay à l'Épinay ;

Des calcaires-marbres, à Coulonges ;

Des arkoses, à l'Hermenault, à Saint-Cyr-des-Gâts, à Bourneau, au moulin de Pigelame et devant le château de la Bougizière ;

Des assises calcaires, près Bazôges et Chantonnay, où elles sont séparées du gneiss par une formation silicieuse ;

Des jaspes en rognons, au Reteil, entre le terrain houiller et le calcaire ;

Des jaspes compactes, près de Sérigné et à Pissote ;

Des jaspes saccaroïdes, à Fonbrion ;

Le macigno, à l'Orbrie ;

Et enfin les marnes et les calcaires du lias, dans tous les en-

Digitized by Google

virons de Fontenay, où commence la Plaine, dans le grand lac dont j'ai déjà parlé et qui est encaissé dans les gneiss, et dans quelques clos, à Puy-Rinsant, à la Chapelle-Tireuil, à Sigournay et à la Grande-Rhé.

Tel est l'ensemble des roches qui constituent le sol du Bocage vendéen, soumis aux investigations de M. Fournel. Il est à remarquer :

1° Que l'on n'y rencontre que les assises supérieures du terrain liassique, et que la partie inférieure, le calcaire à gryphées arquées, manque complètement ;

2° Que toutes les formations suivent la même direction que la chaîne granitique, du sud-est au nord-ouest ;

3° Que les cours d'eau qui descendent du versant nord-est se jettent dans la Loire, et ceux du versant sud-ouest, dans la mer.

Les conclusions que M. Fournel tire de la composition de ce terrain, de la direction et de l'inclinaison des diverses roches qui le constituent, c'est que :

1° Une grande commotion, causée par l'apparition de la chaîne granitique, a redressé les schistes dans la position où on les voit aujourd'hui ;

2° Que le terrain houiller est venu se déposer sur les tranches de ces schistes ainsi redressées ;

3° Que la plus violente des catastrophes qui ont donné à la Vendée son relief actuel, est intermédiaire au dépôt des terrains de transition et à celui du terrain houiller.

Cette première partie du travail de M. Fournel se termine par l'examen des substances minérales, métalliques et non métalliques, qui se rencontrent dans le terrain qu'il a exploré. Ces substances sont : Chap. III.

Digitized by Google

1° L'antimoine sulfuré qu'on trouve à Laramée, dans des rognons de quartz interposés aux schistes, à Mouchamps, au Petit-Chaillou et à Ardellays;

2° Le minerais de fer, qui se rencontre en grains, à l'état de fer hydraté, dans la terre végétale des environs de Fontenay; à l'état de fer oxydé hydraté, en banc énorme, dans les schistes talqueux, derrière la Termelière; à l'état de fer oxydé, à la Vergne-des-Loges, dans le fond d'une vallée entièrement composée de gneiss et de schistes; et enfin en minerai compacte, à Champdeniers, à Magné, à la Chapelle-Tireuil et à Cours;

3° Le fer carburé, dont sont imprégnées les couches schisteuses de Saint-Maurice-le-Girard et celles du Busseau, qu'on a prises, à tort, pour de la houille.

4° Le minerai de plomb qui se voit, en petites mouches, dans les calcaires des environs de Foussay et de Fontenay, et dans quelques communes des Deux-Sèvres;

5° Les argiles, dans les gneiss de Bourseguin, dans le terrain houiller et à sa limite, aux approches de la Jaudonnière, où leurs grandes masses sont exploitées pour la poterie;

6° Le kaolin, dont on remarque des affleuremens autour des bois du Plessis-Robineau, près la Châtaigneraye, et qui se trouve en dépôt, encaissé dans le gneiss, à Scillé, près l'Absie;

7° La houille, dont les gisemens ont été déjà indiqués, et qui sont l'objet de la seconde partie des études de M. Fournel, à laquelle nous sommes arrivés.

2e partie. Deux bassins houillers se rencontrent, comme je vous l'ai déjà dit, dans le Bocage vendéen : je vous ai indiqué leurs gisemens; et c'est d'après leur position respective qu'ils ont reçu, l'un, le nom de bassin de Vouvant, l'autre, celui de bassin de Chantonnay.

Chap. I. M. Fournel examine d'abord leur topographie extérieure :

Digitized by Google

pour reconnaître l'élévation relative de leurs différens points, déterminer d'avance les moyens d'écoulement naturel des eaux, suivre les inflexions variées du terrain houiller, et construire des coupes sur une échelle donnée, plusieurs nivellemens ont été exécutés en long et en travers. — Les résultats obtenus ont été consignés dans un registre, rédigé dans la forme donnée par M. Duleau à l'école des ponts et chaussées.

Ce registre contient l'annotation de 2,708 coups de niveau, ainsi répartis :

Sur le bassin de Chantonnay.		979
Sur celui de Vouvant. . .	1re ligne.	176
	2e ligne.	1316
Appendice.		244
		2708

C'est à un plan horizontal, déterminé par le niveau des plus *basses* eaux du ruisseau de Chambron, au-dessous de la planche de la Menutière, qu'ont été rapportés, quant à leur hauteur, tous les points importans de la surface et de l'intérieur des bassins.

Ces données établies, M. Fournel passe à la description et à l'historique des deux bassins.

Le bassin de Chantonnay forme une bande étroite qui repose sur les tranches du terrain de transition, au midi, et qui, au nord, plonge toujours, sauf quelques exceptions, sous le calcaire qui constitue, dans cet endroit, une plaine isolée.

Les premières tentatives y furent faites, vers le milieu du

Digitized by Google

dernier siècle, sur un affleurement que l'on remarque dans une vigne, connue sous le nom de fief de la Mine, à droite de la route de Chantonnay, au sud : ces tentatives n'ont point été suivies. Un puits fut ensuite entrepris, en 1788, auprès du gué de la Mosée, sur le chemin qui va de la Morière au château de la Tabarière : la révolution arrêta ce nouvel essai. Enfin, en 1827, MM. Meunier, frères, et Juchault, firent foncer un puits, encore auprès de la Morière. Ce puits n'a pas atteint une profondeur de plus de 9 mètres. — Vers cette même époque des recherches, tentées près de la Marzelle, sont restées sans résultat.

Le bassin de Vouvant s'étend depuis Saint-Laurs (Deux-Sèvres) jusqu'à Cesay (Vendée), du sud-ouest au nord-ouest. Il forme une bande étroite dont la plus grande largeur atteint à peine 1,500 mètres, et qui se resserre, un peu à l'ouest de Vouvant, jusqu'à 300 mètres. L'ensemble des concessions qu'il renferme, présente une superficie de 21 kilomètres carrés. Aucun affleurement ne se montre sur la rive droite de la Mère. A ses deux extrémités, vers Faymoreau et près de Vouvant, le terrain houiller, même à sa surface, se relève, de manière à former le fond de bateau. A Vouvant, c'est vers le nord et vers le sud, que les couches sont relevées. Aux approches de Faymoreau, par suite d'un repli du terrain à angle droit, par rapport à la direction principale, elles sont relevées à peu près vers l'est et vers l'ouest. Les couches reconnues sont au nombre de sept, dont la plus belle, la troisième, a une puissance moyenne de 2 mètres. Ces couches se succèdent au milieu de dix-huit autres roches qui constituent ce terrain :

Digitized by Google

	mèt.	cent.			
La première, à	00	70	du schiste talqueux, est épaisse de	0	60
La deuxième, à	23	00	de la précédente.	0	60
La troisième, à	1	50	———————	2	00
La quatrième, à	101	80	———————	1	00
La cinquième, à	91	60	———————	0	90
La sixième, à	90	50	———————	1	70
La septième, à	37	00	———————	0	60

Au-delà de cette dernière couche, les grès forment une couche de 350 mètres de puissance; puis on retrouve dans un ordre inverse la même succession de couches et de roches.

Les substances que renferme ce bassin, sont :

1° *Le fer carbonaté*, en rognons peu nombreux;

2° Le caoutchouc minéral, qui n'était connu qu'à Montrelais, et qui a été découvert et reconnu, en 1833, par M. Mercier, dans une bande de grès noirâtres, formant le toit de la couche de houille, n° 2; ce caoutchouc n'a point été analysé.

Les bassins de Chantonnay et de Vouvant sont-ils distincts, ou bien n'en forment-ils réellement qu'un seul? Vers Vouvant et Cesay plongerait-il sous le calcaire pour reparaître au nord-ouest, et se redresser sur les flancs des coteaux qui encaissent le Lay? Telle est la question que pose M. Fournel, en déclarant qu'il penche pour la dernière hypothèse, si l'on doit avoir égard à l'identité des roches et à la constance de leur direction : cependant les preuves directes manquant, M. Fournel exprime le désir qu'on cherche à les acquérir. On y arriverait, selon lui, en fonçant un puits, dans le calcaire, à 100 mètres au nord du village du Temple, à une profondeur qui n'excèderait pas 50 à

Digitized by Google

60 mètres, et en poussant, au bas de ce puits, une galerie qui recouperait à travers bancs, tout le terrain houiller.

Ici se termine le premier chapitre de la deuxième partie des
Chap. II. études. Le second chapitre est exclusivement consacré aux concessions du bassin de Vouvant. Les premiers travaux de ce bassin furent exécutés, en 1780, par M. Delaveau, de Saint-Quentin, sur les affleuremens de Puy-Rinsant. Le puits creusé alors a disparu pendant la révolution, et il n'en reste plus de traces.

En 1827, un cultivateur de la Blanchardière, creusant un puits, perça une veine de houille d'une certaine puissance. Ce fait ébruité amena, dès le mois de décembre de la même année, deux compagnies rivales à demander la concession de la mine qui venait d'être découverte : la concession fut partagée en deux, et en 1831, une ordonnance les régla sous les noms de concession de la Bouffrie et de concession de Faymoreau. Enfin, sur les réclamations des concessionnaires de la Bouffrie, deux nouvelles ordonnances furent rendues en 1833, l'une rectifiant le périmètre de la concession de la Bouffrie, l'autre accordant à la même compagnie, sous le nom de concession de Puy-Rinsant, le droit d'exploiter le terrain houiller compris entre la Nouère et la Mère.

Les concessions de Puy-Rinsant et de la Bouffrie étant les moins importantes, quant à présent, M. Fournel commence son examen par elles.

Les anciens travaux de Puy-Rinsant consistaient en un puits, percé à 200 mètres nord-est des moulins de ce nom, et en une galerie ouverte à 400 mètres des mêmes moulins.

Digitized by Google

Les nouveaux travaux, entrepris en 1834, comprennent quelques tranchées ouvertes dans le but de déterminer le point d'attaque le plus favorable, et une large tranchée faite au bord de la Mère, à 4 mètres 19 centimètres au-dessus du point le plus élevé du bassin. On est entré en galerie en juillet 1835. Cette galerie aura 255 mètres, quand on arrivera à l'ancien puits; cette concession a une superficie de 2 kilomètres carrés, 99 hectares.

La concession de la Bouffrie a une étendue superficielle de 3 kilomètres carrés, 61 hectares. — Les travaux consistent :

1° En un puits foncé vers 1828, dans le terrain houiller même, à 44 mètres, sud-sud-est, du moulin de la Bouffrie, et à une profondeur de 35 mètres ;

2° En deux galeries de traverse ;

3° Enfin, en plusieurs galeries d'allongement ou de pente.

Les veines de houilles que ces travaux ont fait connaître, ont *produit* une centaine d'hectolitres de houille vendue sur le pied de 2 francs l'hectolitre, et les travaux ont coûté 7,000 francs environ. Cette concession a été abandonnée depuis 1830.

La concession de Faymoreau a aujourd'hui une superficie de 8 kilomètres carrés, 72 hectares. Les travaux depuis 1838 ont consisté en travaux de recherches et en travaux d'exploitation, qui ont porté sur les lieux dits : le Bois-Menias, Buton, la Blanchardière et Faymoreau.

Deux galeries ont été ouvertes au Bois-Menias : l'une, commencée en 1829, a été arrêtée en 1830 ; elle subsiste encore. L'autre a été déboisée et remblayée.

Digitized by Google

Une tranchée et deux galeries, tels ont été les travaux de Buton : la première galerie, commencée en octobre 1830 et fermée en juin 1831, a produit, dans un développement de 65 mètres 55 centimètres, 501 hectolitres de houille; la deuxième, ouverte en juillet 1831, et qui présente aujourd'hui un développement de 84 mètres, n'a produit que 222 hectolitres de houille de deuxième qualité.

Les travaux de la Blanchardière qui consistent en un puits foncé en 1828 et en deux galeries ouvertes, l'une à 15, l'autre à 33 mètres, ont produit, jusqu'en 1830, 6,989 hectolitres de houille de deux qualités, la première qualité se trouvant être, à la deuxième, ici comme à Buton, dans le rapport de 1 à 4.

C'est à Faymoreau qu'ont été entrepris et que se continuent les travaux les plus importans, et qui ont produit les meilleurs résultats. M. Fournel les décrit avec une attention scrupuleuse, parce qu'ils lui paraissent mériter un grand intérêt, soit, dit-il, qu'on les considère comme pouvant servir à la fois d'exemple, comme travaux de recherche et comme travaux d'exploitation, soit qu'on envisage le talent avec lequel ils ont été conduits. Il donne ensuite un aperçu détaillé de toutes les couches de terrain qu'ils ont traversés, et qui sont reproduites dans les belles planches de son atlas. Je ne vous présenterai qu'un résumé succinct des études de M. Fournel à ce sujet.

Le puits de Faymoreau a été foncé, le 4 avril 1828, dans le terrain houiller même. Le 10 août 1829, il avait atteint une profondeur de 60 mètres qu'il n'a pas dépassée; des galeries furent successivement percées à 50, à 33, à 26, à 21 et à 15 mètres. Les trois galeries supérieures servent encore à l'exploi-

Digitized by Google

tation, et communiquent entre elles par des cheminées ou des galeries inclinées; elles ont été ouvertes en 1829, 1830 et 1832. Les deux inférieures ont été abandonnées, lorsque la galerie d'écoulement, dont nous allons parler, a été terminée.

Les moyens d'épuisement d'eau qui encombrait la galerie inférieure et le puits, se trouvant insuffisans, il fut décidé par les concessionnaires, réunis à Niort en 1832, qu'une galerie d'écoulement, pour y suppléer, serait ouverte au niveau du lit du ruisseau des Dorderies, creusé de 1 mètre 50 centimètres pour lui procurer un écoulement plus rapide. L'attaque, dès cette année, le 15 septembre, en fut faite sur deux points à la fois: l'un, à l'extérieur, près du ruisseau des Dorderies; l'autre, à l'intérieur, dans le puits. Le 26 août, les deux bouts se communiquèrent, en formant un léger coude, et la galerie, avec tous ses raccords, était terminée le 19 mars 1835 : sa longueur totale est de 268 mètres, sa hauteur de 2 mètres, sa largeur de 1 mètre 50 centimètres; elle a coûté 14,468 fr. 70 cent. Le vide *total en est* de 804 mètres 30 centimètres, ce qui donne pour prix de l'excavation, par mètre cube, 17 fr. 96 cent., et par mètre courant, 53 fr. 89 cent. Ce dernier prix se partage ainsi :

Main d'œuvre.	31 fr.	35 cent.
Outils.	6	77
Poudre.	11	79
Bois.	3	98
	53	89

Ce travail, le plus important de la concession de Faymoreau, a remplacé une machine, qui, pour son entretien, les hommes

Digitized by Google

et les chevaux nécessaires à son service, dépensait annuellement 4,700 fr. Des calculs divers et détaillés qu'il a faits, M. Fournel conclut que cette galerie prouve l'énorme économie de 57 cent. par hectolitre de houille, économie qui augmentera encore avec une exploitation plus considérable.

L'hectolitre revient aujourd'hui à 50 cent. Il se vend, première qualité, 2 fr.; deuxième qualité, 1 fr. La moyenne de la sortie annuelle, pendant les cinq dernières années, jusqu'en 1835, a été de 5,044 hectolitres.

Cette galerie ne sert pas seulement d'écoulement aux eaux de la houillère, elle sert aussi de galerie de roulage : à cet effet elle est garnie d'un chemin de fer qui n'a coûté, par mètre courant, que 2 fr. 42 cent. Une planche de l'atlas donne, avec le plan de cette galerie, le détail des progrès successifs de ses travaux.

Chap. III. Le dernier chapitre du livre de M. Fournel est consacré à la partie économique.

Jusqu'à ce jour l'exploitation des houilles du bassin de Vouvant ont été entravées par de puissans obstacles : des préjugés sans nombre, la cherté des transports et le défaut de débouchés. M. Fournel passe en revue ces différens obstacles et cherche les moyens d'y remédier.

L'état des chemins est, selon M. Fournel, un des plus grands obstacles pour le développement de l'exploitation de la houille du Bocage : ce mauvais état est tel, que le transport se fait à dos de mulet, et coûte 1 fr. par hectolitre. Un essai tenté dans une filature, dont le locomoteur est une machine à vapeur, a été tout-à-fait mauvais. La corde de bois, rendue sur les lieux,

Digitized by Google

coûte 12 francs; neuf hectolitres de houille, équivalant de la corde de bois, au prix de revient, coûtent 4 fr. 50, et leur transport 9. TOTAL : 13 fr. 50 cent.; c'est-à-dire 1 fr. 50 cent. de plus que la corde de bois. L'usine perdait, la mine ne gagnait rien. Force a été de renoncer de part et d'autre : les droits d'entrée sont aussi un grand obstacle. A Fontenay, la houille paie 60 cent. par hectolitre.

Les routes et la canalisation de la Vendée paraissent à M. Fournel le meilleur moyen d'améliorer cet état de choses, et de favoriser l'exploitation de la houille dans nos contrées. Les routes qu'il indique comme les plus favorables à ce développement, sont :

1° Une route passant par Coulonges et l'Absie ;

2° Une route ouverte de Fontenay à Marans ;

3° Une route départementale de Fontenay à l'Absie, par Chassenon, Faymoreau, et rejoignant, au Couteau, la route de Coulonges à l'Absie. Cette route aurait un embranchement jusqu'à la mine même, et donnerait à ses produits un écoulement facile sur Marans et Fontenay, Coulonges et Niort, et Bressuire par l'Absie ;

4° Une route qui, partant de Champdeniers, passerait le long des carrières de marbre de la Vildé, couperait, à angle droit, la grande route de Fontenay à la Châtaigneraie, traverserait Saint-Sulpice et Thouarsais, et arriverait à Chantonnay, après avoir longé les bassins houillers de Vouvant et de Chantonnay.

Les moyens de transport par eau, qui paraissent préférables à M. Fournel, sont ceux qu'offrirait la canalisation de la Vendée. Cette rivière n'est navigable que depuis le Gouffre jusqu'à Boisse, ou le Gros-Noyer, embarcadère situé à 3 kilo-

Digitized by Google

mètres et demi au-dessous de Fontenay. La rendre navigable jusqu'à Fontenay et au-delà, serait ouvrir aux produits du Bocage un débouché large et facile. Le problème difficile à résoudre, puisqu'il faut que le niveau d'eau soit harmonisé avec la navigation de la Sèvre et celle du canal de Luçon, et que les ouvrages d'art soient conciliés avec les intérêts si compliqués qui se rattachent aux marais salans, aux marais desséchés et aux marais mouillés, a été résolu, dit M. Fournel, par les beaux travaux de MM. Mesnager, dans les Deux-Sèvres, Duvivier, Richer et Dan de la Vauterie, dans la Vendée.

Après avoir examiné ces moyens de prospérité pour les exploitations houillères, M. Fournel, et c'est par là qu'il termine, cherche quels sont les débouchés qu'on pourrait leur donner, et le parti qu'on pourrait tirer, en leur faveur, de la création d'une industrie qui concourrait à la consommation de la houille, industrie qui serait favorisée elle-même, dans son développement, par l'ouverture des routes et la canalisation dont il a parlé; il indique la création d'une vaste usine à fer, qu'alimenterait le minerai abondant de la Vergne-des-Loges et de quelques autres localités; la fabrication de la chaux, facile à Puy-Rinsant, à cause de la proximité des calcaires, et devant servir puissamment l'agriculture, dans un pays où les engrais animaux sont fort chers; et enfin une verrerie à bouteilles, établissement qui manque dans un rayon assez étendu et que faciliterait l'existence des sables quartzeux et feldspathiques, qui rendraient possible la fabrication du verre sans addition d'alkali. Il indique aussi la fabrication de la porcelaine, utilisant les dépôts de Koolin.

Digitized by Google

M. Fournel donne la nomenclature d'une série d'échantillons du terrain houiller du Bocage : cette collection précieuse, que nous devons désirer voir aussi dans notre Musée, a été déposée à Bourbon-Vendée, et comprend 256 numéros.

Un jour, dit M. Fournel, en finissant, à la suite des fabrications que j'ai excitées, la Vendée, pays si persévérant et si bon, joignant la richesse industrielle à la richesse du sol, verra l'aisance se répandre là où règne encore la misère, et les plaies des discordes civiles fermées à jamais par le pacificateur du monde, *le travail!*

J'ai dû m'étendre, Messieurs, dans ce rapport, sur les travaux si consciencieux, si bien conçus, si logiquement présentés de M. l'ingénieur Fournel : les terrains qu'il a étudiés et décrits sont aussi ceux du pays que nous habitons; ses richesses sont les nôtres, et les industries qui peuvent y être créés, doivent avoir sur les Deux-Sèvres une grande et puissante influence. Déjà la plupart des vœux émis par M. Fournel, pour la Vendée, ont été exaucés. Des routes ont été ouvertes, des usines créées, et souhaiter leur développement et leur prospérité toujours progressifs, c'est, je crois, faire un souhait utile au pays qui est le nôtre, et auquel nous avons consacré nos études (1)!

A. Baugier.

(1) Depuis la publication de l'ouvrage de M. Fournel, le terrain houiller du département des Deux-Sèvres a été donné en concession, et les travaux d'attaque, qui y ont été exécutés, lui promettent un riche avenir : l'ingénieur qui y est attaché nous fait espérer une collection des roches du terrain houiller, qui viendra enrichir notre Musée.

Digitized by Google

RAPPORT

Sur un Envoi de Minéraux, de Vannes.

Le système des échanges est le moyen le plus facile et le moins dispendieux d'enrichir les collections. Persuadée de cette vérité, votre commission du Musée s'est mise en rapport avec les Musées voisins et avec plusieurs personnes qui s'occupent d'histoire naturelle. Ces rapports ont déjà produit des résultats : plusieurs échanges ont été opérés ; nous avons expédié des échantillons de roches et de fossiles du pays, que nous avions en double, et nous avons reçu plusieurs objets que nous ne possédions pas encore.

Votre commission a pensé qu'elle vous devait compte de ces mutations, ou plutôt des additions qu'elle s'efforce de faire au catalogue du Musée, soit par la voie des échanges, soit par celle des achats. Il est essentiel que vous sachiez ce que possède la Société. Je viens donc vous rendre compte, au nom de la Commission du Musée, d'un envoi qui nous a été fait de

Digitized by Google

Vannes, par les soins de notre collègue, M. de Lastic, et en échange nous avons expédié des coquilles fossiles de notre pays.

Cet envoi comprend 68 objets ;

SAVOIR :

20 échantillons de roches ;
47 de minerais ;
1 hache celtique.

Parmi les roches, 14 appartiennent aux terrains typhoniens ou massifs, et 6 aux terrains neptuniens ou stratifiés.

Les 14 premières rentrent dans les roches plutoniques ; 5 d'entre elles appartiennent à la classe des entritiques, et 9 à celle des granitoïdes : ce sont des porphyres, des serpentines, des prehnites, des granites, des protogynes et des sienites.

Les 6 roches neptuniennes rentrent dans la classe des terrains agalysiens : ce sont des gneiss, des amphibolites, des *schistes*.

Les 47 échantillons de minerai se divisent en 31 minerais métalloïdes et en 16 minerais métalliques.

Les premiers appartiennent à la famille

Des sulfurides.	1	1er ordre, contenant un métalloïde chimique.
Des phosphorides.	2	
Des carbonides.	2	
Des borides.	1	
Des silicides.	25	

Les seconds appartiennent à la famille

Des chromides.	1	1er ordre métallique électronégatif.
Des titanides.	1	
Des tantalides.	1	

Digitized by Google

Des manganides.	1	2e ordre électro-positif.
Des ferrides.	6	
Des plombides.	2	
Des stannides.	3	
Des cuprides.	1	

Parmi ces échantillons, quelques-uns sont fort rares. Entre autres, je citerai celui qui appartient à la famille des tantalides, et qui ne se rencontre qu'en fort petite quantité dans la nature : c'est le tantale oxidé yttrifère. Je vous citerai aussi un bel échantillon de plomb sulfuré, des mines de Huelgoët.

Ces échantillons sont compris dans votre catalogue, entre les numéros 852 et 920.

A. Baugier.

Digitized by Google

RAPPORT

Sur la Gable de Dom Fonteneau.

Messieurs,

Chargé par votre commission d'examen de vous rendre compte des tables de Dom Fonteneau publiées par la société des Antiquaires de l'Ouest, je viens m'acquitter auprès de vous de fonctions, beaucoup trop lourdes pour mes forces, qui m'ont été conférées.

Dom Léonard Fonteneau naquit à Jully au diocèse de Bourges. Entraîné à la vie religieuse par sa profonde piété, et vers les recherches historiques par son amour de la science il ne pouvait mieux faire que d'entrer dans la savante et religieuse compagnie des Bénédictins; aussi c'est dans le sein de cet ordre qu'à l'âge de 21 ans il fit profession dans l'abbaye de Saint-Alline de Clermont-Ferrand, le 7 septembre 1726. Quinze ans après, en 1741, après avoir longtemps édifié son ordre par sa religion et son savoir, il fut envoyé dans notre province par ses supérieurs avec Dom Joseph-Marie Boudet, afin de tra-

Digitized by Google

vailler à l'histoire du Poitou et de toute l'Aqutaine. Mais la mort enleva en 1743 son compagnon d'études, et il resta seul chargé de cet immense travail. Cependant rien ne peut le décourager dans une mission qu'il considérait non-seulement comme un service rendu à la science, mais encore comme l'accomplissement d'un devoir religieux; et pendant 27 ans il se dévoua tout entier à élever un monument dont malheureusement il ne put réunir que les précieux matériaux.

C'est à l'ombre du cloître de Saint-Cyprien que Dom Fonteneau s'est occupé des travaux qui font aujourd'hui l'honneur et la gloire de la bibliothèque de Poitiers. Personne avant lui ne s'était sérieusement occupé des Annales du Poitou; les pièces et documens originaux dans lesquels elles se trouvaient écrites par fragmens, étaient épars sur tout le sol de la province et enfouis dans les hôtels de ville, les couvens, les abbayes et les châteaux; c'est là qu'il fallait aller les consulter. Aussi chaque année, Dom Fonteneau abandonnait-il momentanément son solitaire asile, parcourant tantôt le Poitou, tantôt la Saintonge, pour aller visiter les lieux où il espérait rencontrer quelque charte oubliée ou quelque titre poudreux et enfoui; il allait de monastère en monastère, de château en château, faisant les recherches les plus scrupuleuses dans tous les chartriers et tous les cartulaires, et puis quand il avait fait ample moisson de science, il retournait à son couvent employant le reste de l'année à transcrire et à collationner les chartes qu'il avait recueillies. Mais non content de cet autre travail il les enrichissait de savantes annotations; il les éclaircissait, les vérifiait, et leur restituait leur date à l'aide d'un savoir inouï

Digitized by Google

Et il y avait cela de remarquable, dit son historien malheureusement trop concis, que dans les divers lieux du Poitou qu'il parcourut pour écrire l'histoire de cette province, il laissa partout de lui la plus grande estime, non moins pour sa grande piété, que par la régularité de sa vie, sa franchise et sa probité.

Cependant, il faut toujours subir les tristes nécessités de sa vie d'homme, et le cloître n'est pas toujours un sûr asile contre la calomnie et le malheur. Quel fut le motif qui vint exiler Dom Fonteneau loin de ses chers manuscrits, après vingt-cinq années de veilles assidues? L'on garda à cet égard le plus profond silence, silence honorable pour Dom Fonteneau puisqu'il prouve qu'on n'osa pas avouer le motif de sa disgrâce. En effet, voilà ce que dit à cet égard le bénédictin de Saint-Jean-d'Angély. — *Anno* 1776, *illius domicilium, a capitulo generali in monasterio sancti Germani parisiensis congregato, nullâ causâ, nullo que prætextu, parisiis in Alborum Mantellorum monasterio deliquatur, id petente duntaxat uno homine, in quo tunc temporis summa erat auctoritas.* — Ainsi pour satisfaire les mauvaises passions d'un seul homme qui ne donna aucune raison, pas même un simple prétexte, la congrégation des bénédictins, priva son ordre de l'honneur d'avoir élevé par un de ses membres, un monument complet à la science historique. Cependant le religieux obéit, sinon sans regrets, du moins avec une sainte résignation; et il partit pour le couvent des Blancs-Manteaux à Paris, laissant ses manuscrits au monastère de Saint-Cyprien.

Dom Fonteneau dans l'exil ne pouvait cependant oublier cette terre de Poitou où il avait vécu pendant 27 ans, où il

Digitized by Google

avait passé toutes les belles et fortes années de sa vie, et dont il avait, à force de recherches et de travaux, ressuscité le passé historique; aussi aucun sacrifice ne lui coûta-t-il pour s'en rapprocher le plus possible puisque l'ordre de ses supérieurs lui en interdisait l'entrée, et en 1768 il obtint l'autorisation de se retirer au monastère de Saint-Jean, en se démettant des titres et des fonctions d'historien du Poitou.

Dans cette nouvelle solitude, s'il fut abandonné et oublié par son ordre, les puissances du monde se souvinrent de lui, et le ministre Bertin lui écrivait le 28 octobre 1768 : « Que faites-vous dans votre retraite, mon révérend père, j'ai laissé passer le temps des petits chagrins que vous ont donné les tracasseries qui se sont élevées dans votre congrégation, vous n'êtes point fait pour en être abattu, et vous êtes en état de travailler, je sais comment vous l'avez fait et je réclame encore votre bonne volonté et vos talens, ne pouvez-vous pas faire à Saint-Jean ce que vous faisiez à Poitiers, envoyez-moi la carte ou plutôt l'état des dépôts qui sont dans votre province, mandez-moi l'ordre dans lequel on pourrait les dépouiller, dites-moi enfin celui par lequel vous voulez commencer et je vous fournirai les mêmes secours que je vous faisais tenir à Poitiers. Mon estime pour vous est invariable. Je suis très parfaitement, mon révérend père, votre très humble et très obéissant serviteur. »

Dom Fonteneau hésita pourtant à reprendre ses travaux, il craignait peut-être qu'une nouvelle disgrâce ne l'éloignât encore du sol de l'Aquitaine, cependant cédant aux vives sollicitations du ministre Bertin qui lui avait fait envoyer ses manuscrits, et avec l'approbation du supérieur général de sa

Digitized by Google

congrégation, il reprit ses travaux. Mais quatre ans après, en 1773, il dit son dernier adieu aux recherches historiques, en écrivant au chef de son ordre : « Je souhaite à mon successeur toutes les facilités, toutes les douceurs et le plus brillant succès; pour moi, je me renferme dans le silence, *quod potui feci, faciant meliora potentes.* » Après avoir écrit ce passage plein de noblesse, d'amertume et de regrets pour celui qui ne s'arrête pas à une vaine signification de mots, il se retira de toute science mondaine, et après avoir passé plusieurs années dans la retraite et dans la pratique exclusive de la religion, il mourut à Saint-Jean-d'Angély, le 27 novembre 1780, à l'âge de 75 ans.

Dom Mazet, successeur indigne de Dom Fonteneau, conserva la plus grande partie de ses manuscrits qu'apparemment il ne trouva ni à vendre ni à donner, et à sa mort, en 1817, la ville de Poitiers les acheta du dernier représentant de la célèbre congrégation de Saint-Maur. Ces manuscrits sont aujourd'hui la propriété de la bibliothèque de Poitiers, et forment une collection de 87 volumes in-folio.

Lorsque se fonda à Poitiers la société des Antiquaires de l'Ouest, son premier regard dut se porter sur les richesses manuscrites de Dom Fonteneau. Mais comment ne pas reculer effrayé à la vue de tant de nombreux volumes. Alors cette Société prit la résolution de mettre entre les mains de la science un fil conducteur, à l'aide duquel elle put marcher d'un pas sûr à travers les trésors de ce dédale.

Pour parvenir à ce but, elle chargea M. Rédet, élève de l'école des chartes et l'un de ses membres les plus distingués, de travailler à la confection d'une table chronologique des ma-

Digitized by Google

manuscrits de Dom Fonteneau. M. Rédet s'est mis à l'œuvre, et en 1839, la Société des Antiquaires l'a publiée.

Tel est l'ouvrage que j'étais chargé de vous faire connaître, Messieurs, il contient par ordre chronologique les titres de Dom Fonteneau, les chartes relatives à nos contrées depuis l'an 358 jusqu'à 1751 ; un tel travail n'a pas besoin d'éloges.

Par sa confection, la Société des Antiquaires a rendu un service immense à la science. C'est là l'inventaire exact et précieux de nos richesses historiques et de la mine inépuisable que doivent exploiter ceux qui s'occupent des annales de notre province.

A. ARNAULD.

Digitized by Google

LE CHATEAU D'OIRON.

Messieurs,

Dans l'une des promenades que j'ai faites avec l'intention de visiter les curiosités du département, j'ai dû payer au château d'Oiron un juste tribut d'admiration. Commencé du temps de François Ier, achevé par madame de Montespan, conservé dans le plus parfait entretien, il semble que cette demeure royale n'ait été abandonnée que d'hier par ses hôtes illustres.

Dans la structure du château, rien ne ressemble à une position militaire ; les fossés mêmes qui formaient les anciennes douves ont disparu ; on dirait simplement une grande maison de plaisance. On arrive par une esplanade entourée des servitudes ; devant soi on a le château qui se présente sous une forme de fer à cheval, précédé par une grille en fer. A gauche est l'aîle la plus ancienne, soutenue au dehors par des contre-forts suivant le style de l'époque. Entre les contre-forts,

Digitized by Google

trouve un long porche en voûte d'arrête. Au-dessus de ce porche, et occupant toute la largeur du premier étage, se déploie une salle très longue qui sans doute était le lieu des réunions d'apparat ; des deux côtés elle est couverte d'immenses cadres peints à fresque, occupant tout l'intervalle qui sépare les croisées; les sujets de ces peintures sont presque tous tirés de l'Enéide, l'un d'eux par exemple représente le cheval de Troie. Le plafond est la partie la plus curieuse de cette pièce, il est divisé en compartimens d'un pied carré environ, séparés par de grosses baguettes dorées et contenant dans leur intérieur une peinture variée, de manière que l'œil n'y peut rencontrer qu'or et tableaux; tout le long de cette salle, règne en dehors une large terrasse sur laquelle on arrive par plusieurs portes vitrées. Que de galantes fêtes ont dû se donner sous ces lambris, dans ces temps de mœurs chevaleresques, où la vie était colorée, où l'amour et la gloire faisaient battre hautement les nobles cœurs. Que de scènes passionnées! les femmes alors, animées de fierté, étaient on ne peut plus dignes de leur empire.

Cette aîle de bâtiment se termine par les appartemens d'habitation, une cuisine au bas avec son immense cheminée, et, ce qu'il y a de plus remarquable, les escaliers repassant sur une très belle vis Saint-Gilles, invention nouvelle alors.

Cette portion de bâtiment, où sont compris les appartemens d'habitation, ayant seule la même largeur que la salle et la terrasse dont j'ai parlé, forme sur la campagne l'effet d'un pavillon. Il en existait à l'autre extrémité un second semblable au premier par les dimensions intérieures; c'est celui-là

Digitized by Google

qu'habitait madame de Montespan ; on y voit encore sa chambre, un lit à la mode de son temps et qui peut passer pour le sien.

La plus remarquable partie du reste du château fut bâtie par madame de Montespan, mais surtout ornée pour recevoir Louis XIV. Toute cette partie est encore dans un état non seulement de conservation, mais de fraîcheur remarquable. On entre d'abord dans une grande pièce qui occupe plus de la moitié de la largeur du bâtiment central, c'est le pendant de celle de François Ier, mais avec plus de grandeur et d'élévation, avec de plus larges panneaux dans le planfond, dorés de même et chargés de peintures.

Le fond de cette grande salle des gardes est occupé dans son milieu par une très vaste cheminée ; à droite et à gauche sont deux petites portes de coin ; l'une d'elles conduit dans la chambre à coucher de Louis XIV, pièce des plus curieuses, par le caractère grandiose et lourd à la fois de ses ornemens ; ce sont encore des peintures et de l'or prodigués par masse. La cheminée est aussi des plus remarquables, je dirais presque des plus pittoresques, couverte d'une glace d'un pied de haut qui en occupe toute la largeur, et qui sans doute alors était un morceau d'un grand prix. Au-dessus de la glace on voyait un portrait en pied de Louis XIV : de chaque côté de la cheminée est représentée une marine ; d'une part un vaisseau arrêté par le calme avec cette épigraphe : *tranquillitas nocet* ; à l'autre au contraire un vaisseau agité par la tempête avec cette épigraphe : *contraria super juvenem.*

Au fond de la chambre à coucher, on entre encore par une porte de coin dans la salle du trône, non moins curieuse à

Digitized by Google

visiter ; dans de grands panneaux sont représentées tout à l'entour les neuf muses et d'autres sujets.

Abrégeons, Messieurs, cette description inutile pour beaucoup d'entre nous ; je sors du château en jetant un dernier coup-d'œil sur une devise qui m'a beaucoup intrigué d'abord, et qui m'intrigua encore davantage au moment du départ. Cette devise est inscrite en grandes lettres de pierre sur la façade la plus ancienne du château : *Hìc terminus hæret*, tels sont ses termes qui laissent un peu de vague dans le sens peut-être ; mais qui semblent dire : « *Ici est le terme de toutes choses.* » Cette devise, nous l'avons ensuite retrouvée partout, dans toutes les parties du château, sur les pavés que nous foulions aux pieds, sur les panneaux des plafonds, sur les montans sculptés de toutes les portes, et toujours accompagnant un écusson dont les armes ont été soigneusement effacées, lors de la révolution, sans doute par le propriétaire lui-même, dans l'espoir de préserver tout le reste de la destruction. Or, nous n'avions pas lu un nobiliaire de France pour savoir quelles étaient ces armes ; il nous était permis de bâtir sur cette thèse telle supposition qu'il nous plaisait. Ce vague du temps et des faits, la pensée presque sinistre qui semblait enfermée en ces expressions, le souvenir frappant de tant de grandeurs qui n'avaient fait que passer comme nous, pour ainsi dire, par ces appartemens et dans ces vastes cours, le vide de ce château dont l'opulent et généreux propriétaire avait succombé à la mort peu de mois auparavant, tout contribuait à jeter nos âmes dans une mélancolie profonde et philosophique.

Revenant cependant à des idées plus positives, nous avons

Digitized by Google

voulu savoir, mes compagnons de voyage et moi, s'il n'existait pas dans le château quelques vieux restes d'écrits, soit livres, soit parchemins capables de nous fournir quelques renseignemens historiques. Le concierge nous parla alors de l'endroit appelé encore le *Trésor*, où tous ces objets se trouvaient entassés; nous demandâmes bien vite la clef du *Trésor*. Tout ce que nous y avons trouvé de curieux, c'est un censier, grand registre où s'indiquent toutes les propriétés dépendant du domaine, c'est, dis-je, une histoire détaillée du château et des diverses époques de sa construction, avec l'indication des propriétaires auxquels il a appartenu. Cette chronique nous apprend que François Ier fut plusieurs fois reçu dans ce château, appartenant alors à la famille des Gouffier; qu'à l'un de ses voyages, entre autres, il amena avec lui le cardinal de Bourbon, qu'il voulait ensuite conduire, à quelques lieues de là, au château de l'amiral Bonnivet. Plus loin, à l'occasion du voyage de Louis XIV, le chroniqueur nous dit que madame de Montespan avait fait orner le château pour y recevoir le roi, « qui l'honorait de ses bontés. »

Je devrais m'arrêter à ce point; mais je ne puis m'empêcher de vous dire encore quelques mots sur l'église, bâtie aussi du temps de la renaissance, et dans laquelle se trouvent, vers le fond, les restes de magnifiques tombeaux en marbre. Un tableau fort curieux et de la plus haute antiquité se trouve sur un autel latéral; il représente saint Eloi en grands habits pontificaux, ayant devant lui tous les instrumens nécessaires au ferrage d'un cheval qu'un paysan lui amène, pour ainsi dire, par le pied.

Digitized by Google

Enfin nous avons visité l'hôpital, fondé par madame de Montespan pour cent vieillards pauvres ou infirmes; là nous avons curieusement examiné un tableau donné par elle, et dans lequel elle est représentée avec tous les avantages de sa beauté. Ce doit être de Mignard. On est à la saison chaude, et même très chaude, car le peintre a représenté son modèle étendu dehors sur une natte, à l'ombre d'un frais paysage et dans un vêtement plus que léger; ses deux bras, son cou, ses jolis pieds, sont à découvert; une gaze légère parvient à peine à voiler le reste de son corps; ses traits sont d'une régularité et d'une finesse admirables; sa bouche est empreinte d'un vif incarnat, et laisse deviner les dents les plus fraîches. Nous sommes partis de là, pardonnant à Louis XIV ses faiblesses pour une pareille femme, et pardonnant à cette même femme ses erreurs en faveur de la bonne œuvre qui lui survit encore.

SAVARY.

Digitized by Google

DE L'ART DE LA GRAVURE

ET

Des différentes Manières de Graver.

On ne saurait nier que l'art de la gravure ne soit à la fois infiniment utile et précieux; mais pour être à portée de l'apprécier, il est nécessaire d'en étudier toutes les difficultés, et en général, peu de personnes s'en donnent la peine et s'y appliquent. On s'accoutume trop à n'y voir que de froides copies des œuvres des grands maîtres, et c'est peut-être à cette cause jointe à d'autres, qu'il faut attribuer la décadence de cet art. Ce qu'il y a de certain, c'est que la gravure a singulièrement rétrogradé de nos jours, et qu'au moment où nous en parlons, il serait difficile de citer un artiste célèbre en ce genre.

La gravure est la reproduction et la propagation des chefs-d'œuvre des plus grands artistes, dessinateurs, peintres, statuaires ou architectes. Les amateurs des beaux-arts n'ont pas

Digitized by Google

les moyens de se procurer les productions capitales des grands maîtres, aucune fortune ne saurait y atteindre, il n'y aurait pas d'édifice assez spacieux pour les contenir; et d'ailleurs, tout ce qui tient à la partie monumentale ne pouvant se déplacer, il faudrait, pour s'en faire une idée, se transporter sur les lieux même, tandis que par le secours de la gravure qui en est la représentation exacte, il est facile de se satisfaire.

La découverte de cet art a été faite au milieu du quatorzième siècle. Marso Finiguéra, orfèvre de Florence, passe pour en être l'inventeur. On assure qu'un jour étant occupé à graver sur ses ouvrages, il s'aperçut que le soufre fondu dont il faisait usage, marquait dans ses empreintes les mêmes objets que la gravure, au moyen du noir qu'il avait tiré des tailles. Cette heureuse remarque lui donna l'idée de faire des essais qui eurent un plein succès. Sur le bruit qui s'était répandu de cette importante découverte, un autre orfèvre de la même ville tenta de nouveaux essais : et enfin, Martin d'Anvers, Albert Durer et Marc-Antoine Raimondi, poussèrent l'art de la gravure à un très haut degré. C'est ici le cas de remarquer qu'un grand nombre de nos artistes célèbres ont commencé par l'orfèvrerie. Il est étonnant que cette découverte n'ait pas été faite beaucoup plutôt par les anciens, qui avaient sû trouver le secret de graver leurs lois et leurs inscriptions sur le marbre et même sur le bronze. Elle était sans doute réservée aux temps modernes. Au surplus, comme beaucoup d'autres, elle est due au hasard.

Il y a plusieurs manières de graver : nous allons les indiquer et faire connaître en même temps, et par ordre, les procédés employés avec succès pour chaque genre :

Digitized by Google

1° La gravure au burin ;

2° La gravure à l'eau forte ;

3° La gravure en manière noire ;

4° La gravure en clair-obscur ;

5° La gravure en bois ;

6° La gravure en couleur ;

7° La gravure en creux et en relief.

Cette dernière manière de graver est un art à part et qui n'a rien de commun avec la gravure en estampe ou imprimée, c'est pour cette raison que dans le classement ci-desus, nous en avons fait un dernier article.

DE LA GRAVURE AU BURIN.

Les Italiens attribuent la gravure au burin à Mantègne, mais la découverte de cet art n'en est pas moins dûe à Marso Finiguéra, ainsi que nous l'avons dit plus haut. *D'ailleurs*, il est possible que Mantègne qui est né en 1451, et qui par conséquent avait devancé Albert Durer, soit le premier qui ait fait usage du burin avec un succès remarquable. Quoiqu'il en soit, André Mantègne, d'une naissance fort obscure, né dans un petit village auprès de Padoue, et dont la première occupation fut de garder les moutons, est parvenu à acquérir une grande célébrité dans la peinture, et a joui de tous les honneurs dûs à son mérite éminent.

Le cuivre rouge est celui qui convient le mieux pour la gravure au burin. Après avoir dessiné légèrement sur la planche en cuivre le modèle qu'on se propose de graver, on établit le

Digitized by Google

dessin de manière à ce que l'on puisse bien en reconnaître toutes les parties; ces préparations doivent être très légères : on renforce ensuite graduellement tous les traits, sauf ceux qui se trouvent placés dans les parties lumineuses, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au degré de force nécessaire à l'effet général, sans nuire aux différens plans. Ce genre de gravure convient très bien aux portraits et à l'histoire. On emploie aussi maintenant des planches en acier : les procédés doivent être les mêmes; ce métal étant plus dur que le cuivre, doit faciliter le tirage d'un plus grand nombre de belles épreuves, mais par sa fermeté, il doit offrir plus de difficultés au jeu du burin.

DE LA GRAVURE A L'EAU FORTE.

Anciennement on gravait à l'eau forte sur l'étain, depuis on a donné la préférence au cuivre, qui est moins ductile, qui résiste mieux et donne les moyens d'obtenir un plus grand nombre de belles épreuves.

Pour graver à l'eau forte, on commence par étendre sur la planche de cuivre, lorsqu'elle est bien préparée et bien unie, une espèce de mastic ou vernis, et lorsqu'il est durci, on le noircit avec un bout de flambeau ou de grosse bougie jaune jetant beaucoup de fumée; ces préparations faites, on dessine ou on calque d'après un dessin, le trait sur le vernis avec des pointes arrondies, et l'on évide le vernis de tous les traits de manière à ce que le cuivre soit à nu; il faut avoir soin ensuite d'élever autour de la planche un rempart de cire à modeler pour contenir l'eau forte qu'on verse dessus, et si après cette dernière

Digitized by Google

opération l'ouvrage exige des recherches, le burin termine et perfectionne le tout.

La gravure à l'eau forte est la plus favorable aux sujets historiques et aux paysages, en ce que la touche est plus libre et plus hardie que la première, par la facilité de faire agir la pointe sur une matière qui n'offre pas la même résistance que le cuivre.

DE LA GRAVURE EN MANIÈRE NOIRE.

La gravure en manière noire est infiniment plus facile que les précédentes; mais elle n'a pas à beaucoup près le même mérite, et le procédé qu'on emploie est pour ainsi dire mécanique. La préparation de la planche en cuivre est longue et exige plus de patience que de talent. On se sert pour cette préparation d'un outil appelé berceau : cet outil de forme circulaire, est taillé d'un côté en biseau sur lequel sont gravés plusieurs traits droits placés fort près les uns des autres; on le promène de haut en bas sur toute la planche puis horizontalement de droite à gauche, ce qui forme de petits carrés; on traverse ensuite tous ces carrés de lignes diagonales, et cela vingt fois et plus, jusqu'à ce qu'on ait un grain d'un velouté égal et moëlleux; lorsque la planche est ainsi préparée, on calque le trait sur le cuivre, ensuite avec un outil qu'on appelle rabloir, on gratte le grain et on l'use de manière à ce qu'il ne reste pur ou entier que dans les touches les plus fortes. Il est inutile de dire que cette préparation doit se faire avec ménagemens, et de manière à obtenir des teintes plus ou moins fortes.

Cette gravure est certainement celle qui produit le plus d'ef-

Digitized by Google

fets et qui donne les tons les plus vigoureux lorsqu'elle est exécutée avec intelligence; mais elle n'a ni la fermeté, ni le travail libre et spirituel des deux autres.

DE LA GRAVURE EN CLAIR-OBSCUR.

Cette désignation de clair-obscur n'a point ici le sens qu'on lui donne dans la peinture. On entend par ce mot, une estampe imprimée avec trois planches gravées en bois, dont la première marque simplement le trait, la seconde les demi-teintes en réservant les lumières, et la troisième les fortes ombres. De cette manière on imite très bien un dessin.

DE LA GRAVURE EN BOIS.

La gravure en bois diffère essentiellement des autres, en ce que tous les traits qui doivent recevoir l'encre sont saillans et en relief, tandis que les parties qui doivent rester en blanc sont ciselées et abattues.

Ce genre de gravure était employé autrefois pour les sujets d'histoire, aujourd'hui on ne s'en sert que pour des vignettes, des culs-de-lampe, des lettres initiales, et les divers ornemens dont on fait usage dans l'imprimerie. Depuis quelque temps on l'emploie aussi pour la représentation de divers sujets, dans les ouvrages périodiques et d'un prix modéré.

DE LA GRAVURE EN COULEURS.

Elle consiste à préparer plusieurs planches, qui toutes doivent concourir à représenter un même sujet, et qu'on imprime

Digitized by Google

chacune avec sa couleur particulière sur le même papier. Les planches dont on se sert sont en cuivre, représentant toutes le même dessin. Les couleurs dont on fait usage doivent être transparentes. On doit bien penser que ce procédé ne rend que très imparfaitement l'effet varié des couleurs, il réussit cependant d'une manière assez satisfaisante, à représenter des fleurs, des fruits et des sujets d'anatomie.

D'après ce qui vient d'être dit sur les différens genres de gravures en estampes ou imprimées, il nous paraît suffisamment démontré que la gravure à l'eau forte, rehaussée par le burin d'un habile artiste, est préférable à toutes les autres. Nous ne dirons rien ici de la lithographie, qui a le mérite de représenter *le dessin* du compositeur, et qui par cela même ne se rattache pas à l'art du graveur. Elle a encore le mérite d'une exécution prompte, et d'être d'un prix modéré. Nous croyons cependant, qu'elle ne résiste pas à un grand nombre de belles épreuves; et d'ailleurs, ainsi que nous venons de le dire, elle n'a aucun rapport avec la gravure au burin ou à l'eau forte.

Nous avons déjà dit plus haut que l'art de la gravure était éminemment utile. En effet, il reproduit et multiplie au moyen du grand nombre d'épreuves que l'on tire d'une planche, les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, il les répand dans tous les pays, et les fait en quelque sorte revivre, soit qu'ils aient été détruits par le temps ou par le vandalisme. Combien de belles productions seraient oubliées, et combien d'autres dont on ignorerait l'existence et même les auteurs, sans le secours de la gravure. Que l'on parcoure ces riches cartons déposés à la bibliothèque nationale, on y trouvera la collection

Digitized by Google

presque au complet des œuvres des maîtres de toutes les écoles.

Pour obtenir un nom dans l'art de la gravure, il faut se livrer à de longues et pénibles études; il est nécessaire d'avoir une grande connaissance du dessin, des dispositions heureuses, et un goût parfait, joint à une patience à toute épreuve. Il en est des célèbres graveurs comme des peintres du premier ordre: chacun d'eux a sa manière, qui est son cachet distinctif. Ainsi, pour rendre les chairs, les linges, les draperies, les métaux, etc., ce sont des tailles différentes, variées à l'infini. Il est à observer d'ailleurs, que le graveur est rarement à portée de suivre les avis des maîtres qu'il copie. On prétend que Raphaël dessinait lui-même les traits des figures que Marc-Antoine Raimondi gravait d'après lui. Si cette assertion est vraie, il n'est pas de graveur qui ait été aussi favorisé; et l'on ne doit plus s'étonner que les œuvres de ce maître soient aussi recherchées et qu'elles soient portées à des prix très élevés : ce serait alors une heureuse exception. Ce qui est certain, c'est que les tableaux de Lebrun, représentant les batailles d'Alexandre-le-Grand, qui ornaient autrefois les grandes salles du château de Versailles, doivent une partie de leur réputation au burin de Claude Audran, qui en les gravant a eu le soin d'éviter et même de corriger les imperfections de ses modèles. Le célèbre Callot, qui a gravé lui-même le plus grand nombre de ses œuvres, était un des dessinateurs les plus distingués de son siècle. Il est impossible de donner plus de mouvement et d'attitudes variées et spirituelles qu'il n'en donnait à tous ses personnages. Sébastien Leclerc, dont les œuvres ne sont pas

Digitized by Google

moins considérables que celles de Callot, les a également gravées lui-même. Cet artiste qui, comme beaucoup d'autres, avait débuté par l'orfèvrerie, était devenu un ingénieur distingué et un habile mathématicien. Au surplus, un grand nombre de peintres célèbres ont gravé eux-mêmes leurs œuvres. Les gravures de Rembrandt sont très recherchées : ce ne sont que des coups heurtés et irréguliers, mais qui produisent un effet admirable.

Puisque nous venons de parler de Callot, qu'il nous soit permis de citer le trait suivant, qui caractérise parfaitement l'esprit de noble indépendance des artistes.

Louis XIV l'ayant fait venir à Paris, lui fit dessiner et graver les siéges de la Rochelle et de l'Ile de Ré, et il fut si charmé de ces productions, qu'il lui proposa de représenter la prise de Nancy. Notre artiste qui était Lorrain, supplia Sa Majesté de l'en dispenser, et s'en excusa du mieux qu'il put, lorsqu'un courtisan, l'un de ces vils flatteurs qui assiègent sans cesse les *trônes*, voulut l'intimider par des menaces. Je me couperais plutôt le pouce, répondit ce généreux citoyen, que de faire une chose qui serait contre l'honneur de mon pays et contre le mien. On rapporte que le grand Roi admira ces nobles sentimens, et qu'il lui proposa une pension de 3,000 francs pour se l'attacher; mais Callot préférant son indépendance à tout, crut devoir aussi refuser cette faveur.

Où sont les disciples d'Emmaüs, le portrait du lieutenant criminel de Lyon, et celui du duc d'Harcourt, autrement dit *le cadet à la perle*, car c'est sous ce nom qu'il est connu dans les arts, ces chefs-d'œuvre inimitables du célèbre Masson?

Digitized by Google

que sont devenus les Fiquet, les Nanteuil, les Drevets père et fils, les Claude et Gérard Audran, les Edellinck, les Porporati, les Wollet, les Strange, les Balichou, les Wille, les Bervic et tant d'autres, sans oublier Mellan, ce dernier qui avait une taille toute particulière, et dont un trait ne croisait jamais un autre trait, il évitait jusqu'aux traits de contours; ainsi c'était la diminution du trait qui produisait les lumières, et le renflement de ce même trait qui fesait les ombres. C'est de cette manière qu'il a gravé le Laocon, et c'est ce même artiste qui a gravé une sainte face réputée inimitable dans son caractère et dans ses parties. Elle est d'un seul trait en rond en commençant par le bout du nez, et continuant de cette manière à marquer tous les traits du visage.

Nous l'avons dit, pour bien connaître le mérite des maîtres, il faut s'attacher à les étudier, à les comparer. La pointe doit être légère, les traits de contour purs, coulans et grâcieux, les tailles bien choisies et heureusement appropriées à la partie qu'elles doivent rendre. Une grande morbidesse dans les chairs, de la souplesse dans les linges, les draperies, exigent une taille large et hardie, de plus il est nécessaire que les plans soient bien sentis et qu'il y ait une parfaite harmonie dans l'ensemble.

Nous allons maintenant parler de la gravure en creux ou en relief, qui, comme nous l'avons dit, n'a aucun rapport avec la gravures en estampes ou imprimées.

La gravure en creux ou en relief sur pierres fines et précieuses, remonte à la plus haute antiquité, on n'en connaît pas l'origine, on sait seulement qu'elle n'était pas inconnue des

Digitized by Google

Égyptiens, qu'elle a été transmise par ces peuples aux Etrusques, aux Phéniciens et à plusieurs autres peuples de l'Orient, qu'enfin cet art passa par succession de temps en Italie et de là chez tous les peuples policés. Les pierres fines les plus estimées sont celles qui viennent des Grecs, et dans le fait leurs productions en ce genre sont tellement supérieures à toutes les autres, tant par la correction du dessin, l'élégance des proportions, la finesse des expressions et la naïveté des attitudes, qu'elles font l'admiration de tous les connaisseurs (1).

Heureux ceux qui sont nés avec le sentiment et l'amour des beaux-arts, car partout où ils portent leurs pas, partout où la force des événemens les entraîne, ils trouvent sans cesse l'occasion de satisfaire leur goût favori. Fussent-ils dans les contrées les plus ingrates, dans les plus affreux déserts, ils auraient encore une foule de remarques et d'observations à faire sur les belles horreurs de la nature. Le sentiment des arts est une source abondante et intarissable de douces jouissances pour celui qui en est doué, et ces jouissances n'occasionnent jamais le moindre remord.

H^te^ DU PARC.

Niort, le 25 juin 1859.

(1) LACOMBE, *Dictionnaire des Beaux-Arts.*

Digitized by Google

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

MESSIEURS,

SI, déjà, vous avez accueilli avec intérêt les notices qui vous ont été présentées comme hommage à la mémoire de concitoyens recommandables, par leurs vertus et leur dévouement au pays, j'ose espérer, que ma voix ne trouvera pas un accès moins favorable, pour le souvenir que je veux essayer de tracer, du jeune et malheureux collègue qui vient de nous être enlevé.

C'est le premier vide que la mort laisse dans nos rangs; ce triste événement qui a retenti si douloureusement dans notre cité, ne peut rester sans écho dans cette enceinte.

M. Hilaire Gigaux-de-Grandpré s'était associé avec empressement aux vues d'intérêt public, de la Société de Statistique des Deux-Sèvres.

Digitized by Google

Les études auxquelles il s'était livré, promettaient une collaboration féconde; mais, jusqu'ici, sa santé constamment languissante, avait arrêté son élan, et lui faisait regretter sans cesse de ne prendre aucune part à nos travaux.

Il gémissait de ses rares apparitions à nos séances, et appelait de tous ses vœux le moment où il pourrait y apporter le tribut de son zèle.

Faut-il qu'une fatale destinée ait sitôt détruit les espérances dont il se berçait, et qui tempéraient l'amertume de ses privations !....

Son âge, ses vertus, ses talens, sont restés sans grâce, contre le coup qui l'a précipité dans le tombeau.

Triste partage de la condition humaine ! écueil inévitable, et contre lequel le fleuve de la vie peut amener chaque jour notre dernière heure !

Elle était affectée peut-être de cette pensée d'affligeante expérience, cette femme du peuple, que j'ai vue, les yeux baignés de larmes, fixant avec attendrissement le convoi, et dont la bouche articulait le pénible sentiment : pauvre jeune homme, qu'il est cruel de mourir à vingt-cinq ans !

Si elle eût su, cette femme généreuse et compatissante, toute la perte que déploraient, et des parens désolés et de nombreux amis; si elle eût connu la cause de tant et de si justes regrets, combien sa peine eût été plus profonde !

Oui, Messieurs, il ne faut que s'être assis, une fois, au foyer de cette famille, pour se faire idée des qualités de cœur, qui distinguaient M. Hilaire; fils respectueux et tendre, il consolait une mère déjà trop éprouvée par le malheur; frère

Digitized by Google

affectueux et sensible, sa plus douce jouissance était de prévenir, et de combler d'amitiés ceux que la nature lui avait donné pour amis.

Le cercle de ses relations était assez restreint; mais ceux qui y furent admis, y trouvèrent toujours le charme d'un commerce sûr et d'une intimité aussi attachante qu'invariable. Ami généreux, son dévouement était sans bornes; je dirai plus, il en a été victime! L'affreuse maladie qui nous l'a ravi ne l'atteste que trop.

Notre infortuné collègue promenait, un jour, sur la plage de la Rochelle, un jeune homme de sa connaissance prenait en ce moment le plaisir du bain. Tout-à-coup une vague soulève le baigneur, et lui fait perdre pied; il appelle du secours. Hilaire que la prudence pouvait retenir, en raison d'un état de moiteur, provoqué par une marche trop hâtée, n'écoute que son cœur, s'élance à la mer, et ramène bientôt au rivage celui qu'une mort imminente allait atteindre.

Quel prix n'ajouterez-vous pas, Messieurs, à cette conduite, au-dessus de tout éloge, lorsque vous saurez le modeste silence qu'a gardé le libérateur, sur cette action admirable dont son digne père fut le seul confident. Ne serait-il pas désespérant, de croire que ce beau trait d'une âme si élevée n'eut obtenu que les quelques fleurs, que je jette aujourd'hui sur sa tombe.

Gardons-nous d'accuser le ciel des rigueurs d'une maladie, dont la cause semblait mériter un meilleur sort. Les desseins de Dieu sont impénétrables; ayons foi dans sa justice. Ce sentiment de confiance de notre honorable collègue a adouci ses

Digitized by Google

longues souffrances; et les espérances de la religion ont été sa consolation la plus chère à son heure suprême.

Si nous avons eu l'occasion d'apprécier maintes fois, et dans des circonstances difficiles, les inspirations de son cœur; son esprit a fait preuve d'une portée peu ordinaire. De graves et sérieuses études l'avaient muri pour la science.

La jurisprudence l'occupa longtemps et avec succès. Sa santé le priva de la place que ses talens lui marquaient au barreau.

La littérature et les arts charmaient ses loisirs; actif et persévérant, il recueillait les fruits d'une vie dont tous les instans étaient utilement employés.

Le goût de l'histoire naturelle, privilége des âmes pures et douces, lui faisait passer des momens qu'il appelait délicieux.

La conchyliologie fut sa spécialité.

M. Moriceau, son parent, et notre concitoyen d'honorable mémoire, lui avait légué une collection assez considérable de coquilles naturelles et fossiles; il l'augmenta et y *ajouta des* objets d'antiquité, qui témoignent de son amour et de son zèle pour la science.

Si la Société de Statistique accorde de justes regrets à M. de Grandpré, il les mérita à tous égards. Par ses dernières volontés, qui nous mettent en possession du fruit de ses travaux et de ses recherches, il a voulu consacrer sa sympathie, pour la noble ambition qui nous anime, en contribuant à l'accroissement des richesses de notre Musée.

M. Hérault, religieux observateur des intentions de son beau-frère, s'est empressé de nous transmettre ce précieux hommage.

Digitized by Google

J'aurais dû peut-être, Messieurs, laisser à une plume plus exercée le sujet que je viens de traiter; mais j'ai moins cédé à la prétention de crayonner, ici, un éloge pompeux, qu'au besoin vivement senti d'acquitter ma dette à l'amitié.

L. DE NEUCHAISE.

Digitized by Google

CATALOGUE DES COQUILLES

LÉGUÉES

Par M. Gigaux de Grandpré.

Après l'intéressante notice que vous venez d'entendre, il ne me reste plus qu'à payer un nouveau tribut de reconnaissance à notre jeune et malheureux collègue si digne, à tous égards, de nos regrets. C'est avec empressement que je viens m'acquitter de ce devoir, en vous donnant un aperçu de la Collection de coquilles et autres objets légués à la Société par M. Hilaire Gigault de Grandpré.

Je regrette que le peu de connaissances que je possède, en conchyliologie, ne me permette pas de faire ressortir la rareté et la valeur de beaucoup d'objets composant la riche Collection qui nous a été léguée, je vous donnerai donc seulement un Catalogue divisé en familles et genres, laissant aux connaisseurs, qui visiteront notre Musée, le soin d'apprécier les espèces et variétés de ces genres.

Digitized by Google

CATALOGUE DES COQUILLES LÉGUÉES PAR M. GIGAUX DE GRANDPRÉ.

Maldanies. . . .	Deutales.	7	
Chirripedessessiles.	Balane.	1	
	Poussepied. . . .	2	
	Anatife..	2	
Tubicolées. . . .	Tarèt.	2	
Pholadaires. . . .	Pholade.	1	
Solenacées. . . .	Solen.	5	
Corbulées. , . . .	Pandore.	2	
Nymphacées. . . .	Telline.	20	
	Donace..	2	
Conques.	Vénus.	12	Parmi les espèces de ce genre se trouve la Venus Dione, très jolie coquille, fort recherchée dans les collections.
	Vénéricarde. . .	1	
Cardiacées. . . .	Bucarde.	8	
	Cardite..	4	
Arcacées.	Arche.	6	
	Pétoncle.	4	
Nayades.	Anodonte. . . .	1	
Tridacnées. . . .	Tridacne.	1	
Mytilacées. . . .	Moule.	4	
Malléacées. . . .	Avicule.	2	
Pectinides. . . .	Lime..	1	
	Plagiostome. . .	2	
	Peigne.	50	
	Spondyle.	1	
Ostracées.. . . .	Huitre.	2	
	Anomie.	3	
Brachiopedes. . .	Térébratule.. . .	7	
Phyllidiens. . . .	Patele.	27	

Digitized by Google

CATALOGUE DES COQUILLES LÉGUÉS PAR M. GIGAUX DE GRANDPRÉ.

Calyptraciens. . .	Cabochon.	1	
	Crépidule.	2	
Bulléens.	Bulles.	10	
Colimacées.	Hélice.	21	Dont une bouche gauche, espece fort rare.
	Bulime.	16	
	Agathine.	1	
	Gélostome. . . .	2	
Péristomiens. . . .	Paludine.	5	
Néritacées.	Néritines.	18	
	Natices.	20	Dont plusieurs fossiles du terrain de craye, d'une fort belle conservation.
Macrostomes. . . .	Haliotide.	3	
Plicacées.	Tornatelle. . . .	2	
Scalariens.	Vermet.	3	
Turbinacées. . . .	Cadran.	2	
	Troque.	12	
	Monodonte. . . .	2	
	Turbo.	20	
	Littorine.	31	
Canalifères.	Cérite.	20	En grande partie fossiles et fort bien conservées.
	Pleurotôme. . . .	11	
	Cancellaire. . . .	1	
	Fasciolaire. . . .	4	
	Fuseau.	1	
	Pyrule.	8	
	Turbinelle. . . .	2	
	Ranelle.	2	
	Rocher.	18	
	Triton.	3	

Digitized by Google

CATALOGUE DES COQUILLES LÉGUÉES PAR M. GIGAUX DE GRANDPRÉ.

Ailées.	Rostellaire. . . .	3	
	Ptérocère.	24	
Purpurifères. . . .	Cassidaire. . . .	1	
	Casque.	9	
	Pourpre.	10	
	Harpe.	4	Dont deux fossiles. Cette coquille est remarquable par sa forme gracieuse, elle est fort recherchée des naturalistes.
	Tonne.	3	
	Buccin.	7	
	Vis.	40	Dont une grande partie fossile, parfaitement conservée.
Columellaires. . .	Colombelle. . . .	3	
	Mitre.	2	
Euroulées.	Ovule.	3	
	Porcelaine. . . .	20	Coquilles remarquables par la diversité de leurs nuances et leur grande fraîcheur.
	Tarrière.	1	
	Olive.	15	
	Cône.	27	
Orthocérées. . . .	Belemnite. . . .	1	
Nautilacées. . . .	Nummulite. . . .	1	
	Nautile.	3	Fossiles.
Ammonées.	Ammonite. . . .	6	

D'après le Catalogue que vous venez d'entendre, la Collection de coquilles dont je viens de vous entretenir, se compose de 35 familles, contenant 76 genres différens, lesquels renferment 651 individus.

En outre de cette Collection, M. Gigault de Grandpré nous a légué plusieurs madrépores, dont un fossile remarquable par sa grandeur, neuf oursins, plusieurs astéries, quarante échan-

Digitized by Google

tillons de géologie et minéralogie, plusieurs concrétions et lignites, une dent fossile et un os fossile, un lacrymatoire apporté de Marathon par M. Gigault de Grandpré, capitaine de vaisseau; quatorze volumes traitant des crustacées et des coquilles, suite à Buffon, avec les gravures, ouvrage fort utile pour l'étude et la classification, et un Manuel de Conchyliologie.

CHARLES DE LINIERS.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LES HUTTIERS DE LA SÈVRE.

Lecture faite par M. Savary, Chef de Bataillon du Génie.

Le département des Deux-Sèvres est l'un des plus pittoresques et des plus variés de la France : au sud et à l'Ouest, une plaine et des marais ; dans le nord, le bocage, dont le nom seul indique des masses de bois, diverses dans leur nature et coupées en tous sens par mille agréables sentiers. Or, il m'est arrivé un jour de prendre en pitié ces maladroits touristes qui font de longs et pénibles voyages pour aller contempler au loin quelque site à réputation souvent trompeuse, tandis que dans leur propre pays ils dédaignent des aspects heureux, bien plus dignes de leurs regards. J'ai donc résolu d'explorer, en voyageur d'agrément, le territoire qui nou entoure, deman-

Digitized by Google

dant à chacun de ses accidens, l'inspiration qui fait admirer autant qu'aimer les beautés de la nature.

Le premier voyage que je désirais entreprendre était l'exploration de notre Sèvre-Niortaise: je savais qu'elle coule au travers de marais mouillés, où l'art n'a presque rien fait encore contre les dispositions du sol; j'avais lu dans quelque ouvrage de statistique, l'indication vague d'une peuplade antique et bizarre, dont la population a conservé, dans ces lieux reculés, une grande partie de ses mœurs primitives. L'histoire enfin m'apprenait que je trouverais là quelques-unes de ces ruines, qui, semblables à des vieillards glacés par l'âge, transmettent, de génération en génération, les souvenirs, à demi effacés, de la gloire des temps antiques. C'en était sans doute assez pour décider mes premiers pas, d'autant que j'eus le bonheur de me faire agréer par deux compagnons de voyage aimables et gais.

Après nos préparatifs achevés, pour éviter le long circuit que fait la rivière au sortir même de Niort, nous nous rendîmes par terre au petit port de Sevreau; là nous attendait un bateau mince, étroit, léger, recouvert d'une tente de toile et de cerceaux; mais des explorateurs de notre sorte n'avaient nul besoin de ces précautions; nous fîmes enlever la tente et loger nos provisions.

C'était par l'un des derniers jours du mois de mai, moment le plus favorable à la reconnaissance que nous nous proposions d'entreprendre: non seulement alors les végétaux, si nombreux et si puissans, qui naissent sur le bord des fleuves, sont dans tout leur éclat et dans toute leur beauté; mais les eaux

Digitized by Google

elles-mêmes, gonflées par les premières pluies du printemps, coulent à plein bord entre leurs rives, souvent même les effacent.

Les deux ou trois premières heures de navigation ne nous offrirent rien de remarquable, ni même de bien agréable; le brouillard du matin pesait sur la rivière; puis il fallait sortir des lieux trop voisins de la ville; cesser de voir ces maisons de campagne semées çà et là sur les bords du fleuve, ces marchandises entassées le long des chemins de hallage; ces villages semblables à tous les villages, cette nature enfin, roidie sous les lignes exigeantes de la civilisation, comme une femme à la taille svelte sous un corset maladroit.

C'est à Coulon seulement que le paysage commence à prendre un aspect particulier : on voit sans cesse passer et repasser de petites barques, chargées jusqu'à plein bord; les unes conduisant les produits du marais, le beurre, le poisson, quelques fruits; les autres rapportant de la terre ferme des matériaux de construction, tels que briques, chaux, moëllons même; car dans toute cette contrée marécageuse, on ne trouverait pas un caillou : là sans doute, dans les temps anciens, bien des hommes ont accompli leur existence, sans avoir eu l'occasion seulement de considérer une pierre.

Après une lieue environ au-dessous de Coulon, la rivière pénètre enfin dans le vaste domaine des marais mouillés : malheur alors à l'imprudent qui, voyant sur ses bords un épais fourré de plantes vigoureuses, s'exposerait à y débarquer, pensant trouver sous ses pieds un sol ferme et résistant ! Non, ces plantes qui s'élèvent de dix pieds au-dessus de la

Digitized by Google

rivière, ne sont pas moins enfoncées au-dessous, dans un terrain boueux, gras, limoneux.

Nous nous mîmes debout dans notre bateau, sur la planche même du rameur; les vastes plaines que nous apercevions à droite et à gauche autour de nous, et qui s'étendent à perte de vue, c'étaient nos roselières. Une nature vierge se déployait à nos regards, oui, vierge comme les savannes du Nouveau-Monde; depuis que s'est formé ce terrain, soit par des alluvions, soit plus probablement par le retrait de la mer; depuis que les eaux provenant des hautes terres, se sont creusées, par la rapidité de leur courant, le canal qu'aujourd'hui nous appelons la Sèvre, cette nature n'a point changé; ces bords de rivière sont restés les mêmes; ces nappes immenses de roseaux ont continué de s'étendre à la même place; les mêmes animaux ont vécu sous leurs eaux et dans leurs débris; les mêmes oiseaux du ciel ont appendu à leurs rameaux flexibles des nids industrieux; des arbres enfin d'une même nature *ont dressé* leurs cîmes vers les nuages. Oublions un moment les quelques cases isolées, qui se rencontrent par fois sur ces bords écartés; oublions surtout nos goûts, nos habitudes, notre existence factice toute entière, et nous serons redevenus sur ce sol, nouveau pour nous, l'homme des premiers âges du monde; nous goûterons ces sensations profondes que fait naître nécessairement toute nature sauvage, sans bornes, vigoureuse dans ses productions, imposante à la fois et silencieuse.

Il est temps, il est temps de contempler ces restes précieux des antiques époques de notre monde; déjà, sur mon bateau même, je portais l'équerre et le niveau qui doivent les modi-

Digitized by Google

fier au point de les faire pour ainsi dire disparaître : un habile ingénieur a conçu pour toutes ces contrées un vaste projet de desséchement ; d'autres habiles ingénieurs vont l'exécuter ; les roselières se changeront en abondantes prairies, les cases isolées en villages ; la civilisation, l'aisance, le bonheur de l'homme y gagneront sans nul doute ; mais le type des anciens jours aura disparu, mais de tous ces prodiges il naîtra un temps où, dans le monde entier, l'homme ne saura où se prendre pour avoir le spectacle d'une seule rivière, abandonnée à son cours libre et capricieux, baignant à son gré de frais rivages, que l'art humain n'aura ni redressés, ni cultivés.

Après avoir poursuivi quelque temps encore notre route, mollement balancés au milieu de ces solitudes séculaires, nous prîmes terre à Dampvix, devant une maison récemment blanchie, et qui, portant pour toute enseigne un énorme bouquet de houx, annonçait cependant la meilleure auberge du pays. Nous trouvâmes, comme on le pense bien, l'hôtesse au dépourvu : « Je vais au marché, nous dit-elle, » et l'instant d'après, nous la vîmes tranquillement assise à la proue d'une yole légère, qu'un vigoureux garçon faisait voguer de sa rame rapide.

Ce pays tout entier forme une grande Venise naturelle ; si Byron l'eût visitée, de quelles couleurs n'eût-il pas su la peindre ! mais lui-même eût été obligé de restreindre son style, s'il avait eu à décrire pour nous, des sites placés à nos portes, dépourvus du voile poétique de l'éloignement qui, semblable au mirage, crée trop souvent, élève du moins et agrandit les moindres objets. D'autres auteurs cependant, qui nous ont pré-

Digitized by Google

cédé, n'ont pas su se garder de cette exagération qui dépeint les faits de la nature sous des couleurs brillantes mais fausses; ainsi c'était au-dessous de Dampvix que je m'attendais, non sans grande impatience, à rencontrer cette peuplade étrange, dont j'ai déjà dit quelques mots, et qui, désignée sous le nom de Huttiers, habite au milieu de ces marais. Avant de commencer par moi-même cette exploration, j'ai voulu relire ce qu'en avait écrit M. Cavoleau, auteur d'un ouvrage fort estimé, intitulé Statistique de la Vendée, que j'ai déjà cité plusieurs fois, à l'occasion d'autres recherches. Voici comment il dépeint cette espèce de petite nation :

« Le voyageur serait tenté de regretter qu'au milieu de ces belles retraites, la langue étroite qu'il foule aux pieds ne permette pas à l'homme d'y asseoir une habitation, lorsque tout à coup une scène romantique vient frapper ses regards et intéresser son cœur. Une cabane de roseaux, telle qu'on la construirait pour peindre une scène champêtre, au milieu des jardins qui embellissent les environs de la capitale, présente à ses yeux attendris l'image de la joie, de l'aisance et du bonheur. »

Le reste de la description n'est pas moins brillant; seulement l'auteur ajoute à la fin :

« Les Huttiers forment sur plusieurs points des marais mouillés, une espèce de peuplade à laquelle une situation particulière a fait contracter des mœurs et des habitudes, qui les distinguent essentiellement des habitans de la terre ferme. Ils ont généralement la réputation d'être des voisins dangereux pour les terres cultivées, qui ne sont pas assez éloignées de leurs habitations. »

Digitized by Google

N'est-il pas malheureux que cette dernière réflexion vienne détruire le charme des premières? autrement ne se croirait-on pas transporté dans un de ces vallons délicieux de l'Arcadie, qui nous ont été décrits par les poètes, peut-être sans plus de vérité?

Telles étaient mes pensées, au moment où le cours de l'eau nous porta naturellement au-dessous de Dampvix, vers les premiers ouvrages d'art, exécutés dans cette partie par les ingénieurs des ponts et chaussées. A ce point, la rivière formait autrefois une île. Dans cette île habitait une famille de Huttiers, divisée en trois cases et contenant vingt et une personnes; ne voilà-t-il pas que les ingénieurs ont ouvert par le milieu de l'île un large et beau canal avec des écluses? Les malheureux Huttiers, forcés d'abandonner leurs demeures et n'en concevant pas le motif, s'écriaient pitoyablement : Une rivière à droite, une rivière à gauche, et encore une rivière au milieu!!..

Cette famille avait été dispersée; il ne restait plus que l'une des trois cases, assise en dehors de l'île sur la rive gauche de la rivière. C'était elle que me montrait du doigt mon rameur, heureux de satisfaire enfin à ma vive impatience; je ne fus pas lent à me précipiter sur le rivage, et comme je savais ne pouvoir disposer que de quelques instans, j'entrai de plein saut dans la hutte.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut la grossièreté de l'ameublement; la dernière case de nos paysans est un louvre en comparaison : deux lits haut montés, sans rideaux; un vieux coffre, deux ou trois débris de plats profonds, en terre brune, une bouteille privée de son goulot, une grosse gourde ou calebasse,

Digitized by Google

voilà tout le détail. Mais ce qu'il y avait de spécial, c'était le milieu de la chambre occupé par le foyer : deux bois fourchus plantés en terre, avec un autre bois en travers, auquel était suspendu une crémaillère; du reste, point de moyen d'évacuation pour la fumée, qui, se concentrant sans cesse sur les parois des perches placées sous le toit, les avait recouvertes d'une couche vernie, absolument comme ces pieux qu'on noircit au four.

« Comment faites-vous, dis-je aussitôt à la bonne femme, pour supporter cette fumée pendant l'hiver? » — « Ah! mon cher Monsieur, répondit-elle, il est bien vrai qu'elle nous étouffe; il y a des momens où nous ne pouvons pas nous voir. » — « Eh! comment ne faites-vous pas une cheminée? » — « Que voulez-vous, mon bon Monsieur, nous sommes accoutumés comme cela. »

Cet exemple de la force de l'habitude chez des gens grossiers, est véritablement bien digne de remarque : c'est une preuve qu'ils nous apparaissent aujourd'hui parfaitement semblables à ce qu'étaient leurs pères il y a nombre de siècles.

Dans une autre partie de la hutte, une jeune fille faisait artistement préparer sur sa tête une coiffure de blanc linon; toute entière à ce soin important, elle n'aurait pas fait en ma faveur le plus léger mouvement de tête; bientôt cependant sa toilette fut achevée, et je pus contempler la physionomie la plus satisfaite d'elle-même qui se puisse imaginer; tout son air n'était que le reflet d'un contentement intérieur, qui lui faisait dire : « Maintenant je serai belle à la fête de demain! » Son œil semblait parfaitement intelligent des choses de l'amour; on

Digitized by Google

eût dit même qu'elle se penchait doucement, comme pour écouter de plus près de doux propos.

Je fis le tour de la hutte, je la vis construite de gros paquets de roseaux, liés entre eux par des branches flexibles; je m'étonnais en même temps de la voir couverte en tuiles : « Autrefois, me dit la bonne femme, nous faisions une couverture bien plus chaude, avec de grands joncs; on n'en pouvait trouver que dans la grande rivière; les travaux du génie les ont tous détruits. » — « Mais ces tuiles paraissent neuves, répondis-je, où donc demeuriez-vous auparavant? » — Tournant tristement la tête et me montrant du doigt l'emplacement du canal : « Là, » me dit-elle.

— Dans le voisinage de la hutte, je pus voir d'un seul coup-d'œil, en une petite cabane, la seule, la véritable richesse du Huttier : trois belles vaches occupaient cette étable; nourries à discrétion des herbages du marais, elles fournissent un lait qui sert en partie à la nourriture de la famille, et dont le reste est vendu dans les marchés de Marans. Au-devant de ces deux cabanes, un tas d'herbes fraîches, point d'enclos, point de verger. Voilà tous les approvisionnemens, toute la propriété de cette famille patriarchale, dont le lait et le poisson forment la principale nourriture.

J'aurais eu sans doute bien d'autres renseignemens à prendre, mais on me pressait, on m'appelait, il fallait se rembarquer; un instant après nous avions dépassé l'île, coupée en son milieu par le canal, et nous retrouvions la rivière s'élargissant de nouveau pour baigner de vastes champs de marais. Nous passions au milieu de murailles de roseaux, pour ainsi dire;

Digitized by Google

entre eux et nous, la rivière était couverte des feuilles et des fleurs du nénuphar blanc, magnifique plante qui décore si agréablement les eaux lentes, profondes, secrètes et ombragées. Notre attention était attirée en même temps par les cris peu agréables et continuels d'un oiseau qui se montrait souvent très près de nous, et dont le vol paraissait brusque et étourdi. Nos rameurs l'appelaient le *tire-arrache*, par imitation de son chant: c'est l'habitant né des roselières, le huttier de son espèce; seulement nous devons le dire, bien qu'avec un peu de honte pour la nature humaine, il emploie bien plus d'art et d'adresse que l'homme, dans la manière de construire sa hutte, qu'il est obligé de suspendre aux tiges flexibles des rameaux, sans cesse agités et courbés par la moindre brise.

Nous débarquâmes un moment à Maillé, nous nous dirigions vers Maillezais..... Mais je ne veux point aujourd'hui, Messieurs, vous faire entreprendre tout ce voyage. Qu'il me suffise de vous dire que je trouvai peu de renseignemens avantageux à recueillir sur le compte de mes chers Huttiers: leur respect pour la propriété d'autrui ne m'était pas vanté d'un commun avis; je dois l'avouer même, on n'épargnait pas, en me parlant d'eux, les expressions qui marquent l'éloignement et le mépris.

« Du moins, me disais-je, cette réputation qu'on leur fait prouve que c'est une race à part, et ne fut-ce qu'à ce titre ils *sont* bien dignes de servir de texte à mes observations. » Aussi je revenais vers eux avec le vif désir de les étudier encore.

Nous nous trouvâmes bientôt de retour vers la hutte même que j'avais visitée la veille; cette fois j'entrai plein de con-

Digitized by Google

fiance et sans aucune crainte d'être mal reçu pour prix de ma curiosité.

Je tenais beaucoup à me munir de renseignemens particuliers sur cette existence singulière; je cherchai à faire causer la bonne femme : « Avez-vous, lui dis-je, toujours habité ce point du marais? » — « Non vraiment, me répondit-elle, je suis née là-bas, bien loin, dans l'endroit où le marais est le plus coupé, le plus boisé, le plus inabordable. » Comme je savais que dans le temps de l'empire, les habitans de cette contrée s'étaient montrés toujours très rebelles à la loi de conscription, et que ce séjour, difficile à parcourir, avait donné asile à un grand nombre de réfractaires, je calculai de suite, d'après l'âge apparent de mon interlocutrice, qu'elle avait dû être jeune fille à cette époque. Sans doute sa vie avait été fortement agitée dans le temps où, sous l'ombrage de ces réduits écartés, elle devait être sans cesse en rapports secrets avec de jeunes fugitifs qui lui devaient les plus importans services. « Vous avez dû, demandai-je à la bonne femme, vivre ici du temps des réfractaires? » — « Oh! vraiment oui, Monsieur, me dit-elle avec un sourire de satisfaction, indiquant avec quel plaisir elle revenait sur ce moment de son existence, j'en ai bien sauvé; » et me montrant du doigt son mari : « Tenez, en voilà un réfractaire! »

A peine avais-je eu le temps, tout en causant, de prendre un léger crayon de la hutte et de son entourage, quand déjà on me rappelait vers la barque; j'y fus accompagné par toute la famille huttière, avec de grandes démonstrations d'amitié et force souhaits de bon voyage. Le fait est que j'étais déjà très

Digitized by Google

bien placé dans l'affection de ces pauvres gens. Entrez chez l'homme de la nature avec le cœur bienveillant, le front haut et la voix franche, vous obtiendrez en peu d'instans le même succès qui s'accorde trop souvent dans nos salons, à l'absence de ces qualités sincères.

Un moment après, notre barque remontait rapide le cours du Mignon, petite rivière qui vient de Mauzé. Notre rameur, qui m'entendait surtout m'étonner de ce que ces gens-là n'avaient pas le sens de se faire une cheminée, me dit : « Vous en verrez une bientôt, faite avec un bateau; c'est chez le vieux Huttier tout seul, je l'ai vu longtemps ne rentrer chez lui que par un trou. » On peut juger si de pareils détails excitaient mon impatience; j'appuyai moi-même sur la rame pour hâter le cours de notre petite barque. Enfin le doigt indicateur se leva pour fixer mon regard sur une nouvelle barraque en roseaux : je la vis située sur une petite île, qu'elle occupait presque entière. D'un côté le Mignon, de l'autre de larges fossés, puis des roseaux de toutes parts masquant la vue. Je sautai à terre, j'entrai. Je reconnus en effet qu'un vieux bateau avait été dressé debout et formait véritablement la cheminée. La fumée en avait presque vitrifié le fond; la crémaillère était suspendue dans le haut, une grosse pierre au bas formait le foyer. Le reste de la hutte était semblable à ce que j'avais déjà vu, mais très propre.

A quelque bruit du dehors, je sortis précipitamment, pour que le Huttier, si c'était lui, ne me trouvât pas trop indiscret. Effectivement je vis s'entr'ouvrir quelques roseaux de l'autre côté de l'un des fossés, puis se montrer un espèce de sauvage, de l'ex-

Digitized by Google

térieur le plus singulier : des années sans nombre paraissaient avoir passé sur sa tête ; ses cheveux rares, en désordre, hérissés, son œil hagard, sa barbe longue et grisâtre, le faisaient ressembler en laid à l'un de ces dieux, sous la figure desquels les anciens symbolisaient leurs fleuves.

Je me sentais un peu honteux de ce Huttier là, il faut en convenir, quand on m'apprit qu'il était de contrebande : c'était un dissipateur bien puni, qui de chute en chute avait fini par épouser une fille de la cabane.

Heureusement on m'en avait promis de plus véritables. Nous devions déjeûner chez l'un d'eux, bien entendu avec nos provisions. Je désirai cette heure, bien moins pour satisfaire à mon appétit, que pour exercer ma curiosité. Je trouvai la hutte nouvelle semblable aux autres. Au dehors, un homme était couché sur un tas d'herbes fraîches et au soleil. Je le forçai à se lever : c'était le maître de la case, véritable Huttier de nature, celui-là ; je dois avouer encore que l'échantillon n'était pas beau : c'était un homme court, gros, d'apparence stupide, un bonnet pointu sur la tête, de gros sabots, l'air lourd et paresseux. Je l'interrogeai sur sa position ; je remarquai que chaque parole était accompagnée du mot *boun ami* prononcé très affectueusement. Je lui demandai pourquoi il n'avait pas de vache, lui, dont je voyais la maison un peu mieux bâtie que les autres, car une portion était en pierres : « *boun ami*, *boun ami*, me répondit-il, nous en avions une ; il a fallu la vendre pour reconstruire notre hutte, qui était trop près du canal qu'on doit ouvrir là, devant chez nous, *boun ami*. » Je plaignis ces pauvres gens, obligés de vendre leur vache, pour se faire une

Digitized by Google

demeure, et depuis même, je me suis reproché, je l'avoue, de n'avoir pas eu sur le moment une inspiration à la Fénélon. N'ayant toujours que peu d'instans, je me hâtai de faire le tour de la case, et je vis, non sans étonnement, un homme et une femme qui paraissaient jeunes, endormis l'un près de l'autre sur la terre dure, sans même un appui d'herbes sèches. Je n'ai jamais rien rencontré d'aussi semblable à la brute.

Je descendis encore un peu plus tard près d'une autre réunion de cabanes; j'eus lieu de me convaincre, en faisant le tour des habitations, que là, comme partout, la nature a établi des inégalités, des différences sensibles. En cherchant bien, car il me fallut chercher, je découvris le pauvre de la hutte; sans m'en douter, je n'en avais encore vu que le riche. Sous un toit beaucoup moins soigné que les autres, fait de quelques roseaux mal attachés, et dont les paquets réunis formaient une pointe vers le haut, je découvris comme un être vivant. J'entrai, je ne vis nul ameublement, nulle trace de feu; seulement, au milieu de la pièce, reposait sur la terre nue, froide, humide, une toile grossière recouvrant un paquet de roseaux, avec un peu plus de roseaux à l'une des extrémités, pour former une petite élévation; tout cela, c'était le lit d'une malheureuse femme, que je fis sortir de sa hutte et qui s'accroupissant encore au dehors, me conta sa lamentable histoire : elle n'avait pas voulu se marier, me dit-elle, parce qu'elle avait été chargée par sa famille de demeurer avec son vieux père; ce père était mort depuis dix-huit mois; par surcroît de malheur, sa cabane avait été brûlée, elle ne possédait plus rien; elle vivait habituellement de quelques légumes qu'elle cultivait devant sa

Digitized by Google

porte; on lui donnait la charité. Je dois dire du reste, que soit misère, soit nature, elle avait quelque chose de stupide dans le visage, comme le dernier chef de hutte dont j'ai parlé plus haut.

Je verrai davantage les hommes de cette race; je me rendrai libre un jour, et je pénétrerai dans les profondeurs du marais, au milieu d'eux; je ne puis m'empêcher de les regarder comme un débris des temps les plus antiques. Ces marais, en effet, ont dû autrefois être extrêmement peuplés, bien plus qu'aujourd'hui.

César nous apprend, dans ses Commentaires, que les peuples des Gaules se retiraient en toute occasion de guerre, dans de vastes forteresses naturelles, formées de pays marécageux. Bien d'autres historiens nous offrent leurs lumières à l'appui de cette supposition.

Thierry, dans son histoire de la Conquête d'Angleterre, s'exprime ainsi :

« Les différentes populations du continent européen sont venues, à diverses reprises, se superposer et envahir les unes sur les autres des territoires déjà occupés, ne s'arrêtant qu'au point où des obstacles matériels ou bien une résistance plus forte, occasionnée par une plus grande concentration de la population vaincue, les obligeaient à faire halte. Dans ce mouvement d'invasions successives, les races les plus anciennes, réduites à un petit nombre de familles, ont déserté les plaines et fui vers les montagnes, où elles se sont maintenues dans des lieux inexpugnables. C'est ce qui est arrivé en France à la race gallique, lorsqu'après avoir refoulé les Basques vers les montagnes, elle fut elle-même poussée du Nord au Midi, par la race cambrienne. »

Digitized by Google

Ainsi s'explique Thierry, cet historien célèbre. Tout ce qu'il dit des montagnes s'applique évidemment, avec non moins de raison, aux forteresses marécageuses. Mais comme les montagnes ont été sous ce rapport plus explorées, c'est parmi les auteurs qui les ont spécialement étudiées, que nous chercherons des renseignemens utiles sur l'origine de notre population huttière.

Le voyageur philosophe Ramond, celui qui n'a pas craint de consacrer sa vie toute entière à l'étude des Pyrénées, de leur configuration, de leur histoire, se livre, à l'occasion des Crétins de ces montagnes, à des réflexions qui sont également applicables aux habitans de nos marais. Je ne puis mieux faire que de citer ses paroles, où se rencontre un luxe de science contre lequel je n'entreprendrai jamais de rivaliser.

« Ce fut avec une pudeur dont il me fut difficile de triompher, que les habitans de cette contrée m'avouèrent que leurs vallées *renfermaient* un certain nombre de familles qui, de temps immémorial, étaient regardées comme faisant partie d'une race infâme et maudite; qu'on n'avait jamais compté au nombre des citoyens ceux qui les composent; que partout ils étaient désarmés; et que nulle profession ne leur était permise, hormis celle de bûcheron ou de charpentier, qui en est devenue ignoble comme eux, et dont ils tirent un de leurs noms, réputé injurieux, à l'égal de celui de *cagots*, qui les a toujours distingués; que, charpentiers, ils sont obligés de marcher les premiers au feu; qu'esclaves, ils doivent rendre aux communautés tous les services réputés honteux; que la misère et les maladies sont leur constant apanage; que les goîtres ap-

Digitized by Google

partiennent ordinairement à leur race; que leurs misérables habitations sont ordinairement reléguées dans des lieux écartés; et que si les autres habitans du pays ont maintenant un peu moins d'aversion pour ces infortunés, et si des mœurs plus douces tempèrent un peu la rigueur de leur ancienne condition, il n'y a encore entre les deux races, nul commerce et nulle alliance qui ne soit, dans les villages qui en sont témoins, un objet de scandale.

« Je me trouvais donc, continue Ramond, au milieu de ce peuple esclave, dont l'origine se perd dans l'orageuse nuit des premiers siècles de notre monarchie. Je voyais cette caste rejetée, sur laquelle on a tant écrit, sans écarter les ténèbres qui couvrent les motifs de sa proscription; qu'en vain on interrogerait dans ses propres foyers, où les traditions ont péri avec les droits et la dignité de l'homme; et qui ne présente à celui qui l'observe, que le muet monument des misères d'un âge qui ne nous a rien transmis que d'odieux ou de déplorable.

« Quel fait plus digne d'exciter la curiosité de l'historien, et la pitié du philosophe, que l'existence de ce peuple malheureux, dont les tristes rejetons, dispersés le long de l'Océan, depuis le nord de la France jusqu'à son midi, presque toujours désignés par le même nom, ont été, partout, l'objet de la même aversion, et les victimes de la même inhumanité? Dans les solitudes de la petite Bretagne, on les voit, dès les temps les plus reculés, traités avec barbarie. A peine leur permet-on, dans un âge un peu plus civilisé, de vaquer aux professions de cordier et de tonnelier qu'ils avaient embrassées. Le parlement de Rennes est obligé d'intervenir pour leur faire accorder la sépul-

Digitized by Google

ture. On les trouve alors désignés par le nom de *Cacous* et de *Caqueux*, et les ducs de Bretagne avaient ordonné qu'ils ne paraîtraient point sans une marque distinctive (1). Vers l'Aunis, on retrouve leurs pareils, cachés dans l'Ile de Maillezais. La Rochelle est peuplée par ces *Coliberts* ou esclaves (2). Ils reparaissent, sous le nom de *Cahets*, en Guienne et en Gascogne, réfugiés dans les marais, les lagunes et les landes longtemps inhabitables de ces contrées. Dans les deux Navarres, ils s'appellent quelquefois *Caffos*. C'est ainsi que les nomme l'ancien *For*, compilé vers 1074. On les découvre enfin dans les montagnes du Béarn, de la Bigorre, des quatre vallées, et du comté de Comminges. Là, ce sont ces *Cagots* ou *Capots* que, dans le onzième siècle, je vois donner, léguer et vendre, comme esclaves (3), réputés ici, comme partout, ladres et infects, n'entrant à l'église que par une petite porte séparée, et y trouvant leur bénitier particulier et leurs sièges à part (4); qu'en plusieurs lieux, les prêtres ne voulaient point recevoir à la confession; auxquels l'ancien *For* de Béarn croyait faire grâce, en prenant sept témoins d'entre eux, pour valoir un témoignage; qui furent, en 1460, l'objet d'une réclamation des états de Béarn, voulant qu'il leur fût défendu de marcher pieds nus, dans les rues, de peur d'infection, et

(1) *V.* Bullet, Ducange, Gébelin.

(2) *Histoire d'Aunis*, par M. Arcère.

(3) En Béarn, sous Gaston II, un seigneur voulant se marier, et ayant besoin du consentement de quelques parens, leur fait présent, entr'autres choses, d'un *Cagot*.

(4) On retrouve encore ces portes dans plusieurs églises. A Luz, on a muré celle qui avait cet usage.

Digitized by Google

qu'ils portassent sur leurs habits leur ancienne marque distinctive, le pied d'oie ou de canard (1).

« Les savans, le peuple, et ces malheureux même, ignorent également, et la source de tant de haine, et le temps qui la vit naître. Les conjectures des uns, les fables des autres, ont eu longtemps cela de commun, de remonter aux époques les plus obscures de notre histoire, et de faire intervenir les ravages de la lèpre; mais avant la tentative qu'a faite M. de Gébelin pour rendre raison de cette étonnante conformité de fortune et de nom, qui embrasse des peuplades séparées par de si grandes distances, on n'avait pas seulement songé à faire un rapprochement qui sera, désormais, la pierre de touche de tout système par lequel on voudrait expliquer l'origine et le sort d'une seule de ces peuplades.

« En effet, les *Cagots* de toute la France ont une même origine. Un même événement les a tous confinés dans les lieux les plus reculés et les plus déserts. Quel que soit celui qu'on en accuse, il faut qu'il rende raison de tout. Il peut être ou subit ou continu; mais il faut qu'il soit grand, d'une influence générable; il faut qu'il ait imprimé, à la fois, à la France entière, les mêmes sentimens de haine; marqué en même temps ces proscrits du sceau de la même réprobation; flétri leur race et toutes ses subdivisions, de l'opprobre d'un nom qui rappelât partout les mêmes idées d'horreur et de mépris.

« On ne croira plus que ces malheureux doivent l'existence à des lépreux, bannis de la société des hommes sains : on a

(1) De Marca, *Histoire de Béarn*, liv. I, ch. XVI.

Digitized by Google

chassé et enfermé les lépreux, mais on ne les a ni vendus, ni légués, ni donnés. Et quand il serait vrai que les *Cacous* de Bretagne eussent été des ladres blancs, du temps d'Ambroise Paré, il a pu décrire leur état, sans avoir rien prouvé sur leur origine.

On ne croira pas davantage qu'ils descendent des Gaulois, réduits à cet état d'avilissement par les barbares qui prirent sur la terre la place des Romains. Quand on ne saurait pas que, sous les Goths et sous les Francs, la condition du Gaulois et du Romain même, n'eut aucun rapport avec cet état d'esclavage et d'infamie; c'est de l'aversion qu'il faut expliquer, et non de la tyrannie; l'esclave est foulé, mais le *Cagot* fut repoussé; il s'agit de mépris ou de vengeance, et non du despotisme d'un conquérant. La victoire qui termine le conflit de deux nations également féroces, aigries par une longue rivalité; l'invasion d'un barbare, punie par un autre barbare; la réaction de l'opprimé contre l'oppresseur, enfin désarmé; des combats acharnés, des déroutes désastreuses, et non des conquêtes: voilà les sources de haine et de fureur, d'où peuvent découler de pareilles misères.

Mais où choisir, et à quoi s'arrêter, dans cinq siècles de massacres et de dispersions? Quel combat fut plus sanglant? Quelle nation fut plus malheureuse? Comment démêler les traces confondues, et du vainqueur et du vaincu?

Que de races proscrites! et de ces races, laquelle fut condamnée à porter plus longtemps les marques de sa déjection? A peine, à la lueur de ses torches, distingue-t-on le vainqueur; comment tous, des monceaux de cendres, retrouver les restes

Digitized by Google

du vaincu? La caste réprouvée, qui se réfugia dans les lieux écartés où nous la retrouvons, appartient-elle à ces trois cents mille morts, qui couvrirent, en 451, les plaines de Merry-sur-Seine et d'Orléans, lorsque les Huns, grossis d'un effroyable mélange de Hérules, de Suèves, d'Alains, de Vandales et d'Ostrogoths, furent détruits ou dispersés par les Visigoths, les Gaulois-Romains et les Francs? Descend-elle des Visigoths de Théodoric, défaits, douze ans après, à Orléans, par Aëtius et Childeric? ou de ceux qui, dispersa en 507, la mémorable bataille donnée à Vouglé près Poitiers, qui prépara la chute du royaume de Toulouse, et affermit sur ses fondemens le trône de Clovis? Serait-elle, enfin, le déplorable reste de cette multitude de Sarrasins, que Charles-Martel tailla en pièces, dans le voisinage de Tours ou de Poitiers?... Le théâtre de ces grandes défaites, toujours voisin du centre de la France et de sa partie occidentale, est, dans tous les cas, également propre à rendre raison des différentes directions que les vaincus ont prises dans leur fuite; le nombre des combattans rend concevable l'étendue de pays qu'ils couvrirent dans leur dispersion; la part générale que la France prend à ces grands événemens, explique l'égalité de condition des proscrits; mais les divers peuples qui partagent les disgrâces de ces combats, ne présentent pas une égale disposition à en éprouver des conséquences semblables.

Après une discussion approfondie, Raimond conclut en faveur des Goths; puis il s'écrie :

Telle est la destinée de cette nation qui renversa et fonda des empires, et sur les derniers rejetons de laquelle l'aria-

Digitized by Google

nisme attira plus de vengeances, que le souvenir même de son usurpation. Le peuple entier des Goths, exterminé par les combats, ou fondu dans les habitans du pays, a disparu de la France et de l'Espagne. Cette caste proscrite est tout ce qui en reste; et ce sang corrompu est le seul qui ne soit pas mélangé. C'est sous des traits avilis par douze cents ans de misères, que les derniers restes de la fierté gothique sont ensevelis. Un teint livide, des difformités, les stygmates de ces maladies que produit l'altération héréditaire des humeurs; voilà ce qui, seul, distingue la postérité d'un peuple de conquérans; voilà ce qui a tout effacé, hormis, peut-être, quelques traces d'une structure étrangère, que la dégradation de l'espèce n'a pu entièrement détruire, parce qu'il est des traits caractéristiques, qui ne cèdent qu'au mélange des races, et non à leurs infortunes. »

Avant Ramond, le père Arcère, auteur de l'Histoire de *l'Aunis*, avait conclu en faveur des Alains: je n'entreprendrai point, de concilier ces deux auteurs célèbres; c'est assez sans doute pour nous de savoir qu'à peu d'heures de notre ville, nous pouvons visiter des familles, soit de Goths, soit d'Alains, conservés à l'état fossile, pour ainsi dire depuis quatorze siècles avec leurs usages, leurs goûts et leur physionomie primitive. Amour et misère, telle est aujourd'hui la devise inscrite au front de cette population réprouvée. Si dans la jeunesse il y a compensation, qu'importe le reste de la vie?

Digitized by Google

LE MARÉCHAL DE LA MEILLERAYE [1].

Un des hommes de guerre, dont la partie du Poitou formant le département des Deux-Sèvres doit tirer le plus d'orgueil, est sans contredit le maréchal de La Meilleraye.

Charles de La Porte était d'une famille de la Gâtine, à position sociale peu élevée, et qui vivait ignorée au manoir, alors orné d'une seule tourelle, qu'on appelait *la Meilleraye* (2). c'était une haute justice placée tout au plus à deux lieues de l'historique château de Parthenay, possédé durant des siècles par les Parthenay-l'Archevêque, dont l'origine se perd dans la nuit des temps; pendant quelques années, par le connétable de Richemont, et ensuite par le valeureux bâtard d'Orléans et sa descendance. Mais, doué de grands moyens, et facilité par une protection toute-puissante, le possesseur de cette

(1) Extrait d'une *Histoire* inédite *de Parthenay et de la Gâtine en Poitou; de Vouvant et de Mervent*, etc.

(2) Le château de la Meilleraye appartenait, en 1403, à la maison de Liniers, l'une des plus anciennes du Poitou; et, en 1564, à Marguerite de Chaillé, veuve de Louis de Maraffin.

Digitized by Google

humble habitation finit par arriver, à l'aide de beaux faits d'armes, à l'apogée de la grandeur militaire. Sans doute il y eut là quelque peu de faveur, mais elle se fixa sur le mérite, tandis que trop souvent la faveur s'attache à la médiocrité.

On a dit que La Meilleraye était le petit-fils d'un apothicaire de Parthenay, et la *Biographie universelle* l'a répété (1). Il est positif qu'il eut pour aïeul paternel François de la Porte, seigneur de la Lunardière, qui, parti de Parthenay pour aller étudier à Paris, y devint l'oracle du barreau. Ce fut lui qui, en qualité de bâtonnier de l'ordre des avocats, adressa la parole à Christophe de Thou, pour se plaindre de la manière dont ce premier président avait traité à l'audience l'illustre Dumoulin, qui, savant au dernier point, rendait ses pensées avec beaucoup de difficulté (2).

Le père du personnage qui nous occupe aujourd'hui fut Charles de La Porte, premier du nom, qui devint possesseur

(1) Les mémoires de Choisy veulent que le nom de La Porte fut donné à cette famille, parce qu'elle habitait *près d'une des portes* de la ville de Parthenay. On sent qu'il n'y a rien à répondre, sur une étymologie de nom aussi ridicule.

(2) François de La Porte, alors bâtonnier des avocats au parlement de Paris, fut, en effet, chargé, par son ordre, de demander une réparation au premier président, Christophe de Thou, pour une interruption, avec des paroles peu obligeantes, dans une plaidoirie où Charles Dumoulin avait été diffus au dernier point. De Thou, qui rendit sans doute ainsi un témoignage au prodigieux savoir de l'avocat qu'il avait interrompu, parvint à satisfaire la susceptibilité du barreau. On peut cependant douter que La Porte, en adressant la parole au chef de la première cour de justice du royaume, ait été jusqu'à lui dire, ainsi que le prétend Papyre Masson, dans l'*Eloge historique de Dumoulin*, qu'il avait insulté, dans ce jurisconsulte, quelqu'un qui en savait plus qu'il n'en saurait jamais : *Cùm hodiè Molinæum collegam verbo læseris, quid abs te factum putes? Læsisti hominem doctiorem quàm unquàm eris.*

Digitized by Google

de la terre de La Meilleraye, vers l'an 1600 (1), et épousa Claude de Champlais, d'une famille noble de l'Anjou. Mais le père de ce Charles de La Porte, le célèbre avocat au parlement, avait eu d'un premier mariage (2) avec Claude Bochard, fille d'Antoine, seigneur de Farenvilliers, et conseiller au parlement de Paris, une seule fille, Suzanne de La Porte, qui, par son mariage avec François Duplessis-Richelieu, devint la mère du célèbre cardinal de Richelieu. Ainsi, ce fut d'un second mariage avec Madeleine Charles, fille du seigneur du Plessis-Piquet (3), que sortit le premier Charles de La Porte, et aussi, son frère germain, Amador de La Porte, qui entra dans l'ordre de Malte, et y parvint aux plus hautes dignités (4).

On le voit dès lors, Charles de La Porte, deuxième du nom, dont il est question ici, était cousin germain du cardinal de Richelieu. Mais le tout-puissant ministre, beaucoup plus âgé que La Meilleraye (5), ne vit en lui qu'une espèce de fils

(1) Le premier acte de la collection de dom Fonteneau, relatif à Charles de La Porte, premier du nom, est du 24 mars 1602; et cet individu est qualifié de seigneur du *Châtel de la Mesteraye*, de la Lunardière et de la Flocelière-Sainte-Vierge; cette dernière terre était située à Sainte-Verge, près Thouars.

(2) Ce mariage eut lieu en mai 1548.

(3) Contracté en 1549.

(4) Les preuves, pour l'entrée dans l'ordre de Malte, étaient plus faciles, dans les temps anciens, qu'aux époques plus rapprochées de nous. Dans le principe, on établissait la noblesse de ses ancêtres par des certificats et des déclarations; et l'on sait que ces actes sont souvent le fruit de la complaisance. Or, plus tard, pour les réceptions, on ne s'arrêtera qu'aux actes authentiques et aux autres titres de famille.

(5) Le cardinal de Richelieu naquit le 5 septembre 1585, et la naissance de Charles de la Porte ne date que de 1601 et 1602. Il se trouve donc une différence d'âge de 14 ou 15 ans entre les deux cousins germains. Cette différence est très grande, surtout dans la jeunesse.

Digitized by Google

d'adoption, qu'un neveu. Il le traita en effet comme tel, et aussi les écrivains du temps parlent *du faible* que le despote, couvert de la pourpre romaine, avait pour son jeune parent.

Ici se présentent des questions qui, un demi-siècle en arrière de nous auraient été d'une grande importance, et qui, au temps où nous vivons, sont à peu près sans intérêt, au moins pour le plus grand nombre. La famille de La Porte, dont le maréchal de La Meilleraye commença l'illustration, était-elle ou non une branche de l'antique maison de la Porte-Vezins, en Anjou (1), dont un des membres (2) aurait été placé, prétendait-on, par le duc de Longueville, en 1530, pour commander à Parthenay, dans la Gâtine, à Vouvant et à Mervent? Un modeste pharmacien de Parthenay était-il, au contraire, un des aïeux du brave, natif de la Gâtine du Poitou, qui fut jugé digne par son roi et par ses compagnons d'armes de recevoir le bâton de maréchal sur la tranchée d'Hesdin? Jadis, une telle ori-

(1) On trouve les La Porte de La Meilleraye avec les mêmes armes que les La Porte-Vezins : *de gueules, à un croissant d'argent, charges de trois mouchetures d'hermine;* mais ce fait ne prouve rien, parce qu'autrefois une famille nouvelle et riche usurpait les armoiries d'une famille ancienne et pauvre, à qui elle était de quelque utilité. Aussi, si les La Meilleraye se placèrent dans cette position, ils cherchèrent à se l'assurer, en reconnaissant comme parens des gentilshommes de la Gâtine placés dans une position difficile, les seigneurs de la Rembourgère et de Villeneuve, qui, dans l'opinion publique, descendaient bien de la maison de la Porte-Vezins.

(2) Suivant Joseph Aubert de Parthenay, dans son *Discours généalogique des seigneurs qui ont possédé Parthenay*, ce fut Raoul de La Porte, seigneur de la Lunardière, qui vint pour commander à Parthenay, en 1530; et marié avec Madeleine Chaplais, fille du seigneur du château de Perdoudale, aujourd'hui Chalendeau près Parthenay, il aurait eu de cette union François de La Porte, célèbre comme avocat, et à qui, dans la généalogie des seigneurs de La Meilleraye, on se garde bien de donner ce titre.

Digitized by Google

gine, seulement présumée, aurait fait rougir un général d'armée, et surtout un courtisan. Mais, comme on l'a dit, les temps sont changés; et, sans que le prestige légitime attaché aux races historiques soit détruit, on tient généralement compte, sans distinctions d'opinions politiques, à Masséna et à Cathelineau d'être arrivés, d'un point de départ peu élevé, au plus haut degré de l'échelle du commandement.

Charles de La Porte, né en 1601 ou 1602, fut d'abord élevé dans les principes de la réforme, qu'il abandonna par la suite. Entré de bonne heure dans le service militaire, il eut pour guide son oncle, Amador de La Porte.

Les premières années de La Meilleraye nous échappent; mais en 1628, nous le trouvons déjà arrivé au grade de colonel, et employé avec son régiment au siége de la Rochelle. Cantonné près du fort de la Fond, ce régiment était exposé aux sorties fréquentes des assiégés. A une de ces escarmouches, un combat singulier, à l'épée et au pistolet, s'engagea entre La Meilleraye et La Cottencière-Bessay (1), gentilhomme du Bas-Poitou réfugié à la Rochelle. On ne sait pas précisément ce qui entraîna l'engagement; mais il fut prémédité à l'avance. D'après un

(1) La famille de Bessay existe encore en Bas-Poitou, et possède la terre qui lui a donné son nom, terre dont elle jouit depuis le douzième siècle, sauf une légère interruption qui eut lieu dans le siècle dernier. On prétend assez généralement que cette famille est une branche de la maison de Lusignan, dont un cadet épousa l'héritière de la terre de Bessay, à charge d'en prendre le nom. Le château de Bessay est aussi un de ceux dont la construction est attribuée à la *Merlusine*, être moitié femme et moitié poisson. Jonas et Giron de Bessay ont beaucoup marqué dans les guerres de religion. La terre de la Cottencière, que possédait le Bessay dont il est question ici, se trouvait à très peu de distance du château de la Roche-sur-Yon, autrefois la Roche-sur-Oyon, *Rocha-super-Oyon*.

Digitized by Google

auteur (1), La Cottencière provoqua La Meilleraye. Suivant d'autres écrivains (2), la provocation fut en sens contraire, et le royaliste présenta le défi au protestant, avec les circonstances qu'on va indiquer. La Meilleraye, qu'on représente comme brave, fanfaron et même violent, aurait envoyé un trompette en ville pour savoir qui voudrait faire le coup de pistolet avec lui. Ce messager arrivé au corps-de-garde le plus avancé, La Cottencière qui se serait trouvé là, aurait accepté aussitôt le défi.

Toujours est-il que les deux champions, rendus à cheval sur le terrain, quittèrent leurs vêtemens et ne gardèrent que leurs pourpoints. Le protestant eut l'avantage de tirer le premier, mais son arme ne partit point. Mieux pourvu, La Meilleraye tira deux coups de pistolet sans toucher La Cottencière, et fit un détour pour le prendre par-derrière. En ce moment, le dernier qui avait encore un de ses pistolets chargé, le tira et blessa à mort le cheval du colonel, qui s'abattit sous son maître. Cet événement donna tout l'avantage à l'officier protestant, qui en usa noblement envers son adversaire; car au lieu de le combattre, il se porta à son secours. De là naquit entre les deux acteurs de ce combat un durable attachement.

Mais, à cette époque, les duels étaient sévèrement défendus, et l'on ne put voir dans cette rencontre un simple fait de guerre. Aussi, La Meilleraye fut traduit devant un conseil de guerre, qui le condamna à la dégradation. Mais cet officier supérieur, parce qu'il était proche parent du cardinal, obtint

(1) Mémoires de Bassompierre.

(2) Mémoires de Tallemant des Réaux. — Mémoires du cardinal de Richelieu.

Digitized by Google

aisément sa grâce; et lorsqu'on avait vu peu avant (1) un Montmorency et un noble Breton du premier rang perdre la tête sur un échafaud, pour s'être battus en combat singulier, La Meilleraye, au contraire, reprenait le commandement de son régiment, un mois après la décision qui l'avait déclaré indigne de servir à l'avenir dans les armées françaises. Etait-ce là de la justice?

On était encore au commencement du mémorable siége de la Rochelle, quand les assiégeans essayèrent de détourner les sources qui abreuvaient la ville. Le 11 avril 1628, on s'aperçut que la fontaine du Pilori commençait à baisser, et le maire Guiton (2), celui qui a donné tant de célébrité à son nom, envoya un corps de cavalerie vers le Champ de Mars, pour disperser les pionniers des assiégeans, qu'on croyait occupés à rompre les canaux de la Fond. Sur cela, le maréchal de Bassompierre détacha quelques cavaliers de sa garde pour observer; et bientôt, des deux côtés, on envoya de l'infanterie. *Alors*, sur l'ordre du maréchal, La Meilleraye se porta en avant avec cinquante mousquetaires de son régiment, pour *couper* la retraite des Rochelais. La présence de ces forces opposées occasionna un combat sanglant; mais après quelques heures, les soldats de La Meilleraye n'ayant plus de munitions,

(1) Peu auparavant, le 22 juin 1627, François de Montmorency-Bouteville et Rosmadec, son cousin, avaient été exécutés à Paris, sur la place de Grève, pour s'être battus en duel.

(2) Il est question d'élever une statue à Guiton sur la place du port, à la Rochelle. Les habitans de Parthenay et de la Gâtine n'en devraient-ils pas une aussi au maréchal de la Meilleraye? En attendant, j'ai demandé, comme je l'ai fait pour le voyageur Caillé, que le portrait du guerrier dont il est question ici fût placé dans le musée départemental des Deux-Sèvres.

Digitized by Google

firent retraite, tandis que leur colonel, qui tenait toujours bon, restait exposé au feu des ennemis. Ce brave allait être entouré et obligé de se rendre, quand Bassompierre lui-même arriva à son secours. Alors les combattans se retirèrent, chacun de leur côté et en bon ordre (1).

Charles de La Porte eut ensuite à combattre l'étranger, et il servit dans les guerres de Piémont, de 1629, entreprises par Louis XIII, dans un hiver rigoureux. Le 6 mars, il se fit remarquer à l'attaque du Pas-de-Suze (2), sous les yeux du monarque, qui chassa le duc de Savoie de cette position, défendue par trois barricades. L'année suivante, La Meilleraye se distingua encore au combat de Carignan.

Ce fut aussi vers cette époque que Charles de La Porte contracta une alliance conforme au point élevé où il avait su se placer. Il épousa, en 1630, Marie Ruzé, fille d'Antoine Ruzé, marquis d'Effiat, maréchal de France. Il naquit bientôt un fils de cette union, Armand-Charles de La Porte, qui devint par son mariage, duc de Mazarin.

La Meilleraye retourna ensuite en Aunis, et il y était lors de la reddition de la Rochelle. Alors le cardinal de Richelieu, sentant la haute importance de la place, se fit donner, par lettres patentes, le titre de *lieutenant-général du roi au gouvernement de la Rochelle, pays d'Aunis, Brouage et îles adjacentes*. Mais, occupé au loin et plus en grand, il plaça, pour le représenter, dans ce gouvernement, son oncle, Amador de

(1) Mémoires de Bassompierre.

(2) Le combat du Pas-de-Suze a fait le sujet d'un tableau commandé par le cardinal de Richelieu, et qui se trouve au musée historique de Versailles.

Digitized by Google

La Porte, bailli de Morée, élevé à la dignité de grand-prieur de France, et chargé du poste d'ambassadeur de l'ordre de Malte en France. Amador de La Porte avait été nommé gouverneur d'Angers, en 1619; du Hâvre-de-Grâce en 1626; et, homme doux et conciliant, il était parvenu à se faire aimer précédemment des peuples qu'il avait été appelé à administrer, et il en fut de même en Aunis (1). On sent qu'Amador de La Porte exerçant toute l'autorité dans cette contrée, La Meilleraye, son neveu, dut y jouer un grand rôle.

Nous en trouvons une preuve lors de l'entrée d'Anne d'Autriche à la Rochelle, le 19 novembre 1632, époque où Amador de La Porte mit tout en œuvre pour bien faire les honneurs de son gouvernement à la reine. Ce fut le régiment de son neveu qu'il employa pour servir d'escorte à cette princesse, et La Meilleraye fut la recevoir en avant de Tasdon. A la barrière de Saint-Nicolas, le grand-prieur, assisté de son neveu, présenta à Anne d'Autriche les clés des tours de Saint-Nicolas, de la *Chaîne* et de la Lanterne. De plus, il avait en main un marteau, comme pour faire comprendre à la reine qu'elle n'avait qu'à dire un mot, et qu'elle verrait tomber à ses pieds les débris de ces fortifications.

La reine entendit un *Te Deum* dans l'église de Sainte-Marguerite, et fut ensuite conduite par les deux de La Porte, l'oncle et le neveu, à l'hôtel qui était préparé pour elle. Le soir, un

(1) « C'était un homme de bien et un homme d'honneur. Je l'ai vu fort aimé à la Rochelle, dont il était gouverneur, avec le pays d'Aunis, Brouage et les îles. Depuis sa mort, la religion de Malte a démembré le grand-prieuré, à cause qu'il n'était plus que pour des princes et des gens de la faveur. » *Mém. de Tallement des Réaux.*

Digitized by Google

souper splendide lui fut offert, au gouvernement, par le grand-prieur, qui en fit les honneurs avec La Meilleraye. « L'eau, la terre et la mer, dit quelqu'un qui assista à cette fête, y concertaient à l'envi toutes les raretés du monde, et faisaient de ce beau chaos l'image de la création. Les monstres marins, les bêtes des déserts et les oiseaux les plus inconnus étaient venus en foule adorer leur nouvelle reine, et, *par hommage, à mesure qu'elle mangeait*, lui baiser la bouche et les mains (1). »

Le lendemain, il y eut des feux d'artifice, des joûtes sur l'eau et des danses. Les fêtes furent beaucoup du goût de la cour et d'Anne d'Autriche, qui prolongea son séjour à la Rochelle. Touchée de cet accueil gracieux, elle obtint du roi la main-levée du séquestre des biens de la commune. C'était ce que l'oncle et le neveu de La Porte avaient sollicité, et les Rochelais leur en eurent une vive reconnaissance.

La Meilleraye avait aidé puissamment son oncle le grand-prieur à faire les honneurs de son gouvernement de l'Aunis. En reconnaissance, il fut lui-même élevé au grade d'officier général, et nommé, toujours dans l'année 1632, *lieutenant pour le roi en Bretagne, capitaine et gouverneur des ville et château de Nantes et tour de Pirmil.* Par ces mots, on entendait le gouvernement de Nantes et du comté Nantais.

Il se trouvait dès lors le lieutenant de son cousin germain, car le cardinal de Richelieu s'était fait nommer gouverneur en Bretagne dès 1627, à la mort du maréchal de Themine, mais

(1) Voir dans *Arcère*, Histoire de la Rochelle, la *relation de ce qui s'est passé à l'entrée de la reine, etc.*

Digitized by Google

ne trouvant pas encore que ce fut assez, parce que le duc de Rohan-Montbazon avait la charge de gouverneur de Nantes, avec la survivance pour le prince de Guéménée, fils de celui-ci, le cardinal employa tous ses efforts pour déterminer le duc à donner sa démission, qu'il parvint à arracher (1). Ce fut dans cette position qu'il se fit pourvoir du gouvernement de Nantes, dont il donna l'exercice à La Meilleraye, parce qu'il était sûr de sa fidélité et même de son attachement.

Ces dispositions furent promptement suivies d'effet. Dès le 28 mars, et dès lors, dans le mois qui suivit la démission du duc de Montbazon et peu après les nominations qui en furent la suite, la ville de Nantes députa le maire et le sous-maire pour aller complimenter Richelieu, en qualité de gouverneur de leur ville. Peu après La Meilleraye partit pour se rendre à son poste. Il s'arrêta à Oudon, où une députation du corps municipal vint le saluer, puis il arriva à Nantes et entra en exercice (2).

La Meilleraye n'eut pas le bonheur de conserver longtemps *la compagne* qu'il s'était choisie. Marie Ruzé d'Effiat mourut le 22 août 1633, âgée seulement de vingt ans.

Charles de La Porte, alors qualifié de marquis de La Meilleraye, reçut, à la promotion de cette même année, le collier de l'ordre du Saint-Esprit.

En 1634, Louis XIII se décida à faire la guerre au duc de Lorraine, et il entra avec une armée dans ses états.

A la suite du siége de la Mothe, place située dans cette province même où La Meilleraye avait donné de nouvelles preuves

(1) Par acte du 2 mars 1632.

(2) M. Meuret, *Annales de Nantes*.

Digitized by Google

de courage, et surtout montré une grande capacité, il fut nommé à un emploi qu'il ne dut néanmoins, on peut l'assurer, qu'à la faveur qui s'attachait aux proches parens du cardinal de Richelieu. Charles de La Porte obtint le poste que Sully avait rempli après les services les plus signalés; en un mot, il devint grand-maître de l'artillerie.

Ce fut en cette qualité qu'il servit dans les guerres du comte de Bourgogne et des Pays-Bas. Il concourut notamment au gain de la bataille d'Avein (1), où les maréchaux de Châtillon et de Brézé défirent l'armée espagnole, commandée par le prince Thomas de Savoie, qui voulait empêcher les troupes françaises de joindre celles des états-généraux. Ces troupes réunies forcèrent Tillemont, s'emparèrent de Diest et d'Arschot, et vinrent investir Louvain, dont La Meilleraye commanda le siége; mais les troupes françaises furent obligées de lever ce même siége, le 5 juillet 1635.

Le grand-maître de l'artillerie dirigea encore en personne le siége de Dôle, en Franche-Comté.

Resté veuf bien jeune et avec un seul enfant, La Meilleraye se remaria, en mai 1637, avec Marie de Cossé, fille de François de Cossé, duc de Brissac.

Après son mariage, La Meilleraye retourna à Nantes où il résidait habituellement, et emmena avec lui sa jeune épouse. Tout à la fin de cette année, en décembre, les états de Bre-

(1) Le musée de Versailles a encore le tableau commandé par le cardinal de Richelieu, pour conserver le souvenir de la bataille d'Avein. La notice du musée rappelle, avec raison, que ce fut dans cette guerre que se formèrent les plus grands capitaines de l'époque. La France avait alors quatre armées sur pied.

Digitized by Google

tagne tinrent à Nantes. Le gouverneur de cette ville demanda au corps municipal six grandes maisons meublées *pour les seigneurs des états, et trois pour loger ses amis.* Il paraît que les parens et ceux qui étaient dans l'intimité de La Meilleraye, avaient choisi cette circonstance, qui rendit Nantes très brillant, pour venir le visiter. Quoiqu'il en soit, « le bureau refusa, dit un auteur de la localité (1), mais les états furent dédommagés par l'énorme quantité de vin qu'ils burent aux dépens de la ville. » Ainsi se passaient alors les choses.

Les états de Bretagne se réunirent encore à Nantes en novembre et décembre 1638, et les séances de cette assemblée se tinrent dans l'église des Carmes. La ville fit distribuer aux membres des états une quantité considérable du meilleur vin étranger qu'on put trouver (2), et elle donna un grand bal à cette occasion. Un auteur dit que ce fut sur l'invitation de M. et de Mme de La Meilleraye. Il est tout simple que la jeune et belle Marie de Cossé eut le désir de briller dans une fête de cette espèce, mais il est à croire que les membres du corps-de-ville furent assez polis, assez galans même, pour ne pas attendre que leur gouvernante eut exprimé un désir à cette occasion. Elle méritait bien, du reste et on le verra, que Nantes fît quelque chose de gracieux pour elle, car bientôt dans cette ville, on la considéra, avec raison, comme la mère des pauvres.

Une armée française se porta en Flandre, et y agissait en 1639, sous Louis XIII lui-même, et commandée par le maré-

(1) M. Meuret, *Annales de Nantes.*

(2) 6750 bouteilles.

Digitized by Google

chal de Châtillon. Dans une telle position, la présence du grand-maître de l'artillerie était inévitable. Celui-ci se distingua particulièrement au siége d'Hesdin, place qui se rendit, le 30 juin, et il obtint, sur la brèche, le bâton de maréchal de France (1). On a dit encore que Charles de La Porte, et à cette occasion on rechercha quelle était sa famille, n'avait dû cet avancement si marqué qu'au grand attachement que lui portait son parent, le cardinal premier ministre. Mais, on a pu depuis s'en convaincre, le militaire ainsi distingué avait rendu des services signalés, et il était d'une haute capacité. Bien d'autres ont obtenu le bâton de commandement sans l'avoir aussi bien gagné.

La manière dont La Meilleraye fut pourvu de cette nouvelle dignité mérite d'être mentionnée ici. Louis XIII prit sa canne, et la présentant au récipiendiaire, il lui dit : « Je vous fais maréchal de France. Voilà le bâton que je vous en donne : les services que vous m'avez rendus m'obligent à cela. Vous continuerez à me bien servir. » Le natif de la Gâtine voulut s'excuser : « Trêve de complimens, lui dit le roi, je n'ai jamais fait un maréchal de meilleur cœur que vous (2). »

Devenu à la fois maréchal de France et grand-maître de l'artillerie, La Meilleraye défit, le 2 août 1639, les troupes du

(1) On trouve au cabinet des estampes de la bibliothèque du roi, carton 22, un dessin qui représente le roi donnant à La Meilleraye le bâton de maréchal, sur les murs d'Hesdin. Il y a aussi une autre estampe intitulée : *L'Espagnol à l'apothicaire, sur la prise d'Hesdin.* On voit que c'est une raillerie, et on en connaît déjà la portée.

(2) Voyez le *Dictionn. portatif des faits et dits mémorables de l'histoire.* Seulement, par erreur, on a confondu là le père avec son fils, le duc de Mazarin.

Digitized by Google

marquis de Fuentès, et, dans le cours de la même année, força le château de Ruminghen, en Flandre, à capituler, et le rasa ensuite.

(1) L'année suivante, au mois de juin, le maréchal de La Meilleraye reçut l'ordre d'aller rejoindre les maréchaux de Châtillon et de Chaunes, enfin d'entreprendre le siége d'Arras (2), qui commença le 10 de ce mois. Malgré le titre de grand-maître de l'artillerie qu'avait La Meilleraye, la principale direction de ce siége fut donnée à Châtillon, à qui on croyait le plus d'habileté, parce qu'il était l'élève du prince Maurice.

Averti de l'investissement de la place, le cardinal-infant, gouverneur des Pays-Bas, se rendit à Lille, y réunit une armée, et proposa, dans un conseil de guerre qu'il assembla, les mesures les plus énergiques pour obliger les Français à lever le siége d'Arras. Les généraux se trouvèrent divisés sur le parti à prendre : les uns auraient voulu attaquer les lignes; les autres prétendaient qu'on ne devait pas exposer, d'une manière aussi téméraire, des forces d'où dépendait le sort des Pays-Bas catholiques. Dans l'armée française régnait la même indécision. Le maréchal proposait, pour le cas de l'attaque, de sortir des lignes, afin d'aller au-devant des Espagnols; et le maréchal de Châtillon ne voulait pas qu'on levât les quartiers. Dans une telle position, on se détermina à demander les ordres du roi, et le cardinal de Richelieu, qui se trouvait avec Louis XIII à Douai, fit cette réponse à la fois remarquable et

(1) *Annales belges*, p. 406.

(2) Le musée de Versailles a un tableau qui, pour le siége d'Arras, représente l'investissement de la place.

Digitized by Google

singulière : « Je ne suis, dit-il, ni homme de guerre, ni capable de donner mon avis sur ce sujet. Lorsque le roi vous donne à tous trois le commandement de ses armées, il vous en juge capables : il lui importe fort peu que vous sortiez ou que vous ne sortiez pas de vos lignes, mais si vous manquez de prendre Arras, vous m'en répondrez sur vos têtes. »

Quoiqu'il en soit, les maréchaux de la Meilleraye et de Chaunes étant sortis de leurs lignes, pour aller au-devant d'un convoi, le cardinal-infant remporta d'abord un léger avantage, et finit néanmoins par être repoussé. Dans le même temps, La Meilleraye battit le marquis de Fuentès, et concourut ainsi, d'une manière efficace, aux événemens qui amenèrent la reddition d'Arras.

Enfin, le 9 août 1640, malgré la proximité d'une armée espagnole, forte de trente mille hommes environ, qui occupait Roeux et Mouchy-le-Pieux (1), Arras capitula entre les mains de Châtillon, de La Meilleraye et de Chaunes. Le lendemain, l'armée aux ordres de ces trois maréchaux entra dans cette ville, qui depuis est toujours demeurée française (2).

(1) Turenne a occupé la même position en 1654.

(2) On trouve l'indication suivante dans un recueil :

« Une anecdote assez singulière se rattache au siége d'Arras, en 1640. Nos soldats sous la conduite des maréchaux de Châtillon et de La Meilleraye, étaient en vue d'Arras, le 13 juin ; l'armée du cardinal-infant les avait suivis pied à pied, et les bloquait dans leurs lignes, tandis que la nombreuse garnison de la ville les harcelait du côté des murailles. Cette position était critique ; les Espagnols, pour railler les Français, gravèrent, sur la porte qui regardait notre camp, cette inscription :

Quand les Français prendront Arras,
Les souris mangeront les chats.

Digitized by Google

Le maréchal de La Meilleraye continua d'être employé en Flandre, en 1641. Aire, assiégé par lui depuis deux mois, se rendit le 26 juillet (1). Mais le cardinal-infant arriva bientôt

« Un fait d'armes fit bientôt justice de cette bravade. Les deux maréchaux, redoutant la privation des vivres qui commençaient à leur manquer, et les renforts qui tous les jours arrivaient au camp espagnol, pressaient la cour de leur envoyer un convoi. Après les temporisations trop ordinaires en pareil cas, le cardinal de Richelieu accueillit leur demande, et se concerta avec eux pour la sûreté de l'exécution. Le convoi prêt, le cardinal donna ordre à Du Hallier de l'escorter, et le maréchal de La Meilleraye sortit du camp pour aller au devant de lui avec trois mille fantassins et trois mille cavaliers. Les Espagnols, qui en eurent vent, profitèrent de ce moment pour attaquer les lignes des Français, et la première fut forcée, malgré la résistance opiniâtre du maréchal de Châtillon. Pour comble d'embarras, la garnison fit au même instant une vigoureuse sortie. Prise entre deux feux, notre armée devait périr : la courage la sauva. Sortant tout-à-coup de leur seconde ligne, les Français attaquèrent avec résolution, et par le flanc, les Espagnols, qu'ils mirent en désordre et repoussèrent énergiquement. Au fort du combat arriva le maréchal de La Meilleraye, et bientôt après Du Hallier, suivi du convoi. A cette vue, les Espagnols, déjà ébranlés, prirent la fuite. La déroute fut complète; ils laissèrent douze cents morts dans nos lignes. Cette défaite entraîna la chute de la place, qui, se démentant *elle-même*, se rendit le 10 août 1640. Alors les Français se contentèrent d'effacer une *seule* lettre de l'inscription précédente, et retorquèrent ainsi spirituellement la prophétie espagnole :

Quand les Français rendront Arras,
Les souris mangeront les chats.

« L'auteur de la caricature (donnée dans le recueil) a ignoré ce détail curieux de la lettre retranchée, ou n'en a pas voulu tenir compte : au lieu du mot *rendront*; il a écrit *ont pris*. »

(1) Le musée de Versailles a un ancien tableau qui représente le siége d'Aire, et l'on dit, dans la notice, que le maréchal de La Meilleraye et le comte de Guiche étaient à ce siége. Ce fut le premier qui commandait l'armée et qui emporta la place. Aussi, dans un carton du cabinet des estampes de la bibliothèque du Roi, je trouve un dessin en profil d'Aire, *pris*, y est-il dit, par le maréchal de La Meilleraye.

Digitized by Google

avec des forces supérieures pour reprendre la place. Dans une telle position, le maréchal se retira, dans la nuit du 9 août, en laissant Aire avec des moyens de défense assez énergiques. Il en résulta que cette ville ne fut occupée par l'ennemi que le 7 septembre. La prise de la Bassée, de Lens et de Bapaume, par La Meilleraye, dédommagea du défaut de conservation de son autre conquête.

En 1642, le maréchal de La Meilleraye fut chargé du commandement de l'armée destinée à entrer en Espagne, et ouvrit la campagne, le 1er août, par le siége de Collioure, ville qui fut forcée de se rendre, le 10 du même mois (1). Aussitôt il entreprit, avec le maréchal de Schombert, un siége bien plus important, celui de Perpignan. La place investie, Louis XIII arriva à l'armée, le 13 avril, et en partit le 23 mai, pour aller prendre les eaux en Languedoc. Enfin, la garnison espagnole capitula, après plus de trois mois de tranchée ouverte, et les Français entrèrent à Perpignan le 9 septembre (2).

Ensuite La Meilleraye soumit à la France, en peu de mois, tout le reste du Roussillon.

Ce fut dans cette même année que Henri II d'Orléans, duc

(1) La prise de Collioure est le sujet d'un tableau fait, en 1836, par M. Lecomte et placé au musée de Versailles. « Le Roussillon, dit la notice, appartenait encore à l'Espagne, et Louis XIII le voulut prendre. Il arriva à Narbonne le 10 mars; le 16, il investit Collioure. La place fut vigoureusement défendue et vigoureusement attaquée. Le 10 avril, la capitulation fut signée et la place remise au roi. »

(2) Trois tableaux du musée de Versailles (et pouvons-nous ne pas citer ce musée!) représentent la prise de Perpignan. Les deux premiers sont de l'époque et commandés par Richelieu, et l'autre est dû au pinceau de M. Lecomte. Le cardinal écrivait au roi après cet événement: « Sire, vos armées sont dans Perpignan, et vos ennemis sont morts. »

Digitized by Google

de Longueville (1), sur les instances du cardinal de Richelieu, vendit les seigneuries de Parthenay et de la Gâtine, à Charles de La Porte, qui, d'abord simple châtelain de La Meilleraye, devint ainsi possesseur du manoir féodal de son suzerain, et obtint une suprématie féodale sur une notable partie de la province du Poitou. C'était seulement pour la seconde fois que la baronnie la plus importante, peut-être, de tout le royaume passait d'une famille dans une autre.

Mais peu après, un événement, grand à la fois pour la France et même pour l'Europe, fut la mort du cardinal de Richelieu, qui régnait de fait et depuis longtemps, sous le nom de son maître, comme premier ministre. Ce fut le 4 décembre 1642 que La Meilleraye perdit ce protecteur (2), qui avait facilité d'une manière toute particulière un parent qu'il chérissait, et à qui, avec raison, il avait reconnu une haute capacité. Or, Richelieu, après avoir détruit tout-à-fait l'ancien édifice de la monarchie française, en anéantissant les libertés des corporations, en détruisant le pouvoir des grands et en fondant un gouvernement despotique et sans contrôle, laissait derrière

(1) La terre de Parthenay fut vendue à La Meilleraye, pour trois cent mille livres. L'année précédente, le duc de Longueville avait obtenu de Louis XIII, des lettres-patentes, par lesquelles le roi lui cédait tous ses droits sur cette seigneurie, même ceux de reversion à la couronne, et lui permettait d'en disposer. Les dispositions étaient prises pour assurer à La Meilleraye, la possession de Parthenay. Néanmoins en 1694, à la mort d'Orléans, dernier mâle de la maison de Longueville, un procès commença entre le fisc et le duc de Mazarin, sur le point de savoir si Parthenay et ses annexes devaient faire retour à la couronne.

(2) Le deuil du cardinal de Richelieu fut conduit par les maréchaux de Brezé et de La Meilleraye.

Digitized by Google

lui un de ses élèves, qui devait suivre les mêmes erremens, en substituant au commandement sévère et à une volonté ferme et décidée la fourberie et l'astuce ultramontaines. L'Italien Jules Mazarini (1) entra bientôt au conseil, et ne tarda pas à devenir, aussi lui, premier ministre, comme l'avait été Richelieu. Celui-ci avait recommandé son parent, son ami de cœur, à son successeur, et La Meilleraye se rattacha plus tard à Mazarin, plus intimement encore qu'à Richelieu, à l'aide d'une alliance qui devait apporter dans la maison de La Porte presque tous les biens que l'avide Italien s'empressa d'acquérir, pendant le temps qu'il fut au pouvoir.

Arriva la mort de Louis XIII (2), qui ne changea rien dans la position de La Meilleraye. Plus que cela, il fut, quelques mois après (3), chargé d'un des gouvernemens les plus importans, celui de la province de Bretagne, demeuré vacant depuis

(1) C'est en 1630 que Jules Mazarini, employé dans la diplomatie de la cour de Rome, vint à Lyon trouver Louis XIII et Richelieu. Celui-ci dit qu'il venait de parler au plus grand homme d'état qu'il eût jamais vu, et il chercha à se l'attacher. S'étant fait homme d'église, d'homme de guerre qu'il était, Mazarin fut nommé, en 1634, vice-légat d'Avignon, et se dévoua tout-à-fait à la France, où il vint au commencement de 1639 : il fut nommé cardinal, le 16 décembre 1641.

(2) 14 mai 1643.

(3) Ce fut en décembre 1643, que le maréchal de La Meilleraye fut nommé gouverneur de Bretagne. Le titre était *lieutenant-général pour le roi en Bretagne*. M. Meuret indique le 10 juillet, comme l'époque de cette nomination ; mais il est évident qu'il y a ici erreur, puisque le 21 décembre, La Meilleraye annonçait sa nomination au corps de ville de Nantes, comme une nouvelle qui venait de lui parvenir. Du reste, on trouve encore dans le même auteur, que la ville de Nantes fit célébrer un service pour son ancien gouverneur, le cardinal de Richelieu, plus pompeux que pour la reine-mère, morte peu avant son persécuteur ; peut-être que la considération du lieutenant qui devint le successeur, cousin-germain et protégé du cardinal, fut-elle pour quelque chose dans cette démonstration ?

Digitized by Google

la mort du cardinal de Richelieu. Le maréchal était à Nantes, occupant les fonctions de gouverneur particulier de cette ville, lorsqu'il reçut un courrier qui lui apportait la lettre du roi, qui l'appelait à une plus haute position. Il s'empressa de faire part de cette nouvelle au maire de Nantes, le 21 décembre, en l'invitant à donner lecture des lettres-patentes qui l'élevaient à la dignité de gouverneur de Bretagne, aux différentes autorités de la ville, qu'il convoquerait à cet effet dans la grande salle de la maison commune. La Meilleraye annonçait qu'il se rendrait à la séance accompagné de son fils Armand de La Porte de La Meilleraye. On ne trouve point la relation de ce qui se passa dans cette circonstance solennelle (1).

A Nantes, le maréchal se montra extrêmement zélé pour les établissemens de bienfaisance et pour tout ce qui pouvait contribuer au bien-être de la population. On en trouve la preuve dans ce qui se passa le 9 août 1644 (2), à la réunion générale du corps municipal. Nous passons le cérémonial, et nous arrivons *au récit* des propositions du gouverneur de Bretagne (3). « Monseigneur le maréchal ayant entré, est-il dit, dans la grande salle, après avoir prins place dans une chese de velours qui lui aurait estée préparée sur une tapisserie ung peu élevée au haut du grand bureau, aurait faict entendre à l'assemblée qu'estant proche de son départ, il aurait voulu assurer l'assemblée de la continuation de son affection et protection en

(1) M. F. J. Verger, *Archives curieuses de Nantes.*

(2) M. Muret indique cette assemblée comme s'étant tenue le 9 avril, mais il y a erreur de date, c'est le 9 août, d'après le document authentique publié par M. Verger.

(3) M. F. J. Verger, *Archives curieuses de Nantes.*

Digitized by Google

toutes occasions, dont il croioit avoir ressamment rendu deux témoignages; l'un pour l'achèvement de l'œuvre de l'hospital, qui doit estre basty en la petite prée de la Magdelaine, pour le soulagement et commodité des pauvres; l'autre, en l'establissement de la société et compagnye du commerce, pour l'accroissement et augmentation du bien de tous les habitants, et qu'il souhaitoit estre continué, et coujuroit toute la communauté d'y contribuer et vivre en paix, bonne union et intelligence, afin d'esviter et oster la jalousye qui pourrait naistre entre les corps de la ville et solliciter des charges publiques, il jugeoit qu'il était très-expédiant d'y apporter à l'advenir un ordre plus exact, qui est, qu'aux jours accoustumez, pour le 1er jour de may, à commencer du 1er may prochain, et continuer d'an en an, il soit faict trois lystes; l'une, de MM. les officiers de la chambre des comptes, officiers de finances et habitans notables, qui vivent noblement; l'autre, de MM. du siége, des autres officiers de judicature, advocats et procureurs; et la troisième, de marchands, pour de chacune desdictes lystes, estre, par les suffrages et picqûres des habitants, choisys et esleus ung pour maire et deux pour eschevins, et estre envoyez au roy, pour y estre pourveu par sa majesté; et veu le peu de temps qui reste jusqu'au 1er may, que se doibt faire l'élection, les bons services rendus par les officiers qui sont à présent en charge, particulièrement de la provision, ordre et distribution des bleds, dans le temps de disette; que même les deux années de la nomination et continuation de M. le maire sont expirés, après avoir trouvé à propos qu'ilz continuassent l'exercice de leurs charges jusques à la prochaine élection, comme chose

Digitized by Google

qu'il pense debvoir estre utille et agréable à la ville, non préjudiciable aux droits et priviléges d'icelle, qu'il désire maintenir en tout ce qui dépend de luy. — Ce qui auroit été ainsi agréé et arresté par ladicte assemblée, après avoir très-humblement remercié mondit seigneur. »

En effet, le maréchal de La Meilleraye ne tarda pas à partir pour le Nord, où il eut un commandement dans l'armée aux ordres du duc d'Orléans. Il concourut au siége de Gravelines, qui se rendit le 28 juillet 1644, après une vive résistance, puisqu'il y eut quarante-huit jours d'investissement de la place et quatre assauts. Après la capitulation, une altercation très-vive s'engagea entre La Meilleraye et le maréchal de Gassion, pour savoir à qui revenait l'honneur de prendre possession de la place. Le prince la termina en faveur du premier, à raison de son titre de commandant du régiment des gardes. Il aurait semblé que sa qualité de grand-maître de l'artillerie devait plutôt être le motif déterminant, pour lui donner gain de cause, *dans cette* contestation.

Le maréchal de La Meilleraye concourut aux autres faits d'armes de cette campagne, notamment à la prise de Courtray et de Mardick.

En 1646, La Meilleraye était de retour à Nantes, où il continuait à s'occuper des moyens d'améliorer la position de cette ville importante. Le 14 mars, il posa solennellement, sur un terrain par lui donné, la première pierre de l'Hôtel-Dieu, dans la petite prairie de la Madeleine; et, le 20 du même mois, le corps municipal de Nantes déclara le maréchal et Marie de Cossé, son épouse, fondateurs de ce bel établissement,

Digitized by Google

comme ayant donné le terrain pour l'édifier, et une somme de 6,000 liv. pour les constructions. Il fut par suite arrêté que les noms du maréchal et de la maréchale seraient prononcés dans les prières publiques de cet hospice, que leurs armes seraient placées sur la façade des bâtimens immédiatement au-dessous de celles du roi, et qu'une plaque de marbre ou de bronze rappellerait leurs bienfaits (1).

Plus tard, La Meilleraye fut employé en Italie. Là, de concert avec le maréchal du Plessis-Praslin, il prit Piombino, le 9 octobre 1646, et Porto-Longone, le 29 du même mois. Par ces succès, on répara l'échec éprouvé par l'armée navale française, le 4 juin précédent, devant Orbitello, affaire dans laquelle le duc de Maillé-Brézé fut emporté par un boulet, à l'âge de vingt-sept ans, et l'on hâta de beaucoup la conclusion de la paix avec la cour de Rome.

En 1648, le maréchal de La Meilleraye changea tout-à-fait de rôle. De général d'armée, il devint surintendant des finances, en remplacement de Paticelli d'Emery, qui fut un des plus habiles ministres des finances, pour l'art d'inventer de nouvelles taxes, et de faire arriver, par tous les moyens, de l'argent dans les coffres de l'état. La Meilleraye avait réellement des connaissances dans cette partie; ce que Voltaire révoque en doute, quisqu'il dit que, s'il avait la probité de Sully, il n'avait pas ses ressources. Suivant les erremens de son prédécesseur, et pour augmenter les revenus de l'état, le maréchal taxa arbitrairement à de grosses sommes les financiers et les

(1) M. F. J. Verger, *Archives curieuses de Nantes.*

Digitized by Google

traitans, et obligea beaucoup de ces derniers à faire banqueroute. On agissait ainsi, sous le règne du bon plaisir, contre ceux qui faisaient avec l'état des marchés avantageux; mais ce moyen de faire *rendre gorge* ne réussissait pas toujours, et il en fut de même dans la circonstance. Les dispositions du nouveau surintendant ayant eu un mauvais résultat, il abdiqua le gouvernement des finances, en 1649.

Dans les troubles de la Fronde, où figura l'héritier des anciens possesseurs de Parthenay et de la Gâtine du Poitou, le duc de Longueville, et surtout la duchesse de Longueville, sœur du prince de Condé, le maréchal de La Meilleraye resta fidèle au parti de la cour; et il ne pouvait guère en être autrement, à cause de son attachement à Mazarin. Il usa de toute son influence, dans son gouvernement de Bretagne et notamment à Nantes, pour empêcher les mouvemens qui avaient lieu dans presque toute la province, et il y réussit (1). Le maréchal se fit surtout remarquer, dans la journée des barricades, par son grand calme et sa fermeté. En effet, le peuple tirait sur les troupes, et il sut les maintenir et arrêter ainsi de grands malheurs. Pour récompenser La Meilleraye du service qu'il avait rendu par sa présence d'esprit, il fut nommé pour négocier la paix avec les frondeurs, et il signa le traité de Ruel,

(1) « Le maréchal de La Meilleraye, attaché à la cour, écrivit le 13 janvier (1649) à Nantes, pour engager la ville à se maintenir dans la fidélité due au roi. La réponse fut conforme à ses désirs. La ville prit sur-le-champ des mesures de défense. — Le bureau emprunta 10,000 fr. à rente. On fit monter la garde aux habitans, et l'on ordonna aux aubergistes et cabaretiers de donner chaque jour au maire les noms des personnes qui logeaient chez eux. — Ces mesures devinrent heureusement inutiles, car la guerre civile fut terminée par un accommodement. » M. Meuret, *Annales de Nantes*.

Digitized by Google

du 11 mars 1649, qui semblait devoir mettre fin aux troubles qui désolaient la France. Malheureusement il n'en fut pas ainsi.

La Meilleraye reçut à Nantes, en 1649, Louis XIV et la reine-mère, qui y arrivèrent à la suite du siége de Bordeaux. Mais ces grands personnages n'avaient pas été annoncés, et ils ne s'arrêtèrent guère; de sorte qu'on ne les reçut point avec le cérémonial usité en pareil cas.

On voit La Meilleraye, qui n'allait que pour quelques instans à Parthenay et à Paris, s'identifier avec les intérêts de la ville de Nantes, où il passait presque tout son temps. Encore dans cette année 1651, il assura le bienfait d'une bonne éducation à la jeunesse du pays, en affermissant l'établissement des Pères de l'Oratoire à Nantes, par l'édification d'une église (1) à laquelle ils tenaient beaucoup. Puis ajoutant à ce qu'il avait déjà fait pour l'Hôtel-Dieu de Nantes, il donna encore 20,000 fr. qui, deux ans plus tard, furent employés à la construction de la salle des filles (2). Enfin, une disette s'annonçant, La Meilleraye décida le corps-de-ville à faire un emprunt qu'il cautionna lui-même, et dont le produit fut employé à acheter des grains.

Mais il arriva bientôt à La Meilleraye un de ces événemens désagréables qu'il est impossible de prévenir, dont on ne peut se défendre. Laissons parler, à ce sujet, un écrivain de la localité :

(1) « Les Oratoriens n'avaient qu'une petite chapelle, et désirant bâtir une église, ils en obtinrent la permission du bureau, avec un morceau de terrain qui leur était nécessaire. Le chapitre s'y opposa d'abord, et revendiquait les fonds. M. de la Meilleraye parvint à le faire se désister et l'église fut bâtie. » Meuret, *Archives de Nantes.*

(2) Meuret, *Ibid.*

Digitized by Google

« Le 27 septembre (1651), les états de Bretagne s'ouvrirent à Nantes, aux Jacobins. Le duc de Vendôme, rentré en France à la faveur de la minorité de Louis XIV, vint à Nantes et s'empara de la présidence des états; mais les ducs de la Trémouille et de Rohan s'y opposèrent vivement. Le maréchal de La Meilleraye, pour éviter les conséquences de cette querelle, et surtout pour empêcher le duc de Rohan de parvenir à la présidence, plaça des troupes autour du couvent, et barricada les avenues. La duchesse de Rohan, offensée de ce procédé, s'en plaignit au maréchal, et, dans l'emportement de sa colère, poussa l'oubli des convenances, au point de lui donner un *soufflet avec sa pantoufle*. Cette violence troubla l'assemblée, et fit rompre la séance. La duchesse, cependant, se retira triomphante et bien accompagnée aux Cordeliers, où elle demeurait. Le maréchal, outragé dans sa personne et dans celle du roi qu'il représentait, fit notifier à la duchesse l'ordre de *sortir de Nantes* sur-le-champ, en la menaçant de faire tirer le *canon* contre sa demeure. La noblesse, forcée d'obéir, se retira avec une partie de la noblesse qui approuvait son procédé. Le parlement, auquel elle s'adressa, parut lui être favorable; mais le maréchal obtint plus de justice de la cour. Le roi exclut, pour cette fois, les trois ducs, et laissa la présidence à celui à qui elle appartenait après eux, sinon au choix que la noblesse ferait d'un nouveau président. Les états nommèrent le baron de Pont-l'Abbé; les séances recommencèrent le 12 octobre (1). »

(1) Meuret, *Annales de Nantes*.

Digitized by Google

Nous avons vu que La Meilleraye avait eu de son premier mariage un seul enfant, Armand-Charles de La Porte. Il le maria, le 2 février 1661, avec une des plus belles femmes de son siècle, Hortense de Mancini, nièce du cardinal Mazarin (1), qui avait été demandée en mariage par Charles II, roi d'Angleterre détrôné, et par le duc de Savoie. Cette alliance, qui apportait dans la maison de La Porte une dot de plusieurs millions, à la charge par l'époux de prendre le nom de Mazarin, mit le maréchal plus en faveur encore, s'il était possible, sous ce cardinal ministre que sous son prédécesseur. Mais Mazarin ne tarda pas à mourir (2), laissant son immense fortune à Hortense Mancini et à son époux.

Jamais union ne fut plus mal assortie que celle du fils unique du maréchal de La Meilleraye et de la nièce du cardinal Mazarin. Belle, jeune et légère, Hortense Mancini aimait le monde au-dessus de tout, et était entourée d'adorateurs. Armand-Charles de La Porte, extrêmement laid (3), jaloux, avare et d'une piété outrée, entendait que les caprices de sa jeune moitié cédassent à ses exigences, et que celle-ci devait, sans la moindre difficulté, le suivre à Parthenay, ou dans les villes de guerre qui faisaient partie de son gouvernement. On sait que, plus tard (4), il s'ensuivit une esclandre; qu'aidée de son frère,

(1) Elle était fille de Michel-Laurent Mancini, baron romain, et d'Hiéronyme Mazarini.

(2) Le 9 mars 1661.

(3) Madame de Sévigné a dit que la figure du duc de Mazarin présentait la justification de la belle Hortense Mancini. Voir la lettre de Mme de Sévigné à sa fille, datée du 27 février 1671.

(4) Le 13 juin 1668.

Digitized by Google

Philippe Mancini, duc de Nevers, qui lui procura une escorte et des chevaux, Hortense quitta son mari et partit pour Rome, où *elle* joignit sa sœur, la connétable de Colonne. Là, elle criait, comme on le faisait sous la ligue : *Point de Mazarin!* Et retirée ensuite en Angleterre, où elle avait pour société Saint-Evremont et d'autres Français, elle y mourut (1) dans une position minime, tandis que son époux disposait en France des immenses trésors qu'elle lui avait apportés.

(2) En 1661, le maréchal de La Meilleraye eut à recevoir Louis XIV, accompagné du prince de Condé et du duc d'Enghein. Le roi arriva à Nantes, le 1er septembre, où on lui fit une réception très solennelle. Fouquet était du voyage, et il fut arrêté le 5 septembre sur une accusation de dilapidation, et de là conduit à Paris, jugé et enfermé jusqu'à sa mort dans le château de Pignerol. Le but du voyage paraît avoir été l'arrestation du surintendant, car le lendemain de cette arrestation, *Louis XIV* quitta Nantes.

Peu après, le 25 septembre 1661, La Meilleraye demanda au corps-de-ville, au nom du roi, dont il avait sans doute reçu un ordre exprès, pendant le séjour du monarque à Nantes, l'autorisation pour les jésuites de s'établir dans cette cité. On y répugnait beaucoup, mais on n'osa refuser, parce qu'il s'agissait d'un ordre du roi; seulement, on leur enjoignit de se fixer dans l'un des deux faubourgs qu'on leur indiqua. En définitive,

(1) Son mari, Armand-Charles de La Porte, mourut au château de la Meilleraye, à l'âge de 82 ans, le 9 novembre 1713.

(2) En 1558, La Meilleraye avait fait rebâtir le Pont-Rousseau à Nantes.

Digitized by Google

on éleva des difficultés, et ce ne fut que beaucoup plus tard que les jésuites s'établirent à Nantes.

L'année d'après fut désastreuse, à raison des maladies contagieuses, causées probablement par la disette, qui ravageait la contrée. Cependant les blés s'exportaient malgré un arrêt du parlement de Bretagne, qui n'avait fait que quelques exceptions en qualités fixées, pour Saumur, pour Tours, et pour l'Armagnac. Dans cette position, le corps-de-ville de Nantes se réunit, le 18 avril 1662, et avec l'approbation tacite du maréchal de La Meilleraye, qui ne répugna pas à engager sa responsabilité dans cette circonstance difficile, il arrêta qu'on empêcherait de vive force l'enlèvement des grains. Sur cela le maire de Nantes fut mandé à Paris, mais ayant fait connaître la véritable position des choses, il revint prendre de nouveau possession de sa charge.

On trouve encore La Meilleraye et la duchesse à Nantes, en 1663, car cette année ils furent parrain et marraine de la cloche de l'horloge du Bouffay (1).

Armand-Charles de La Porte étant devenu duc de Mazarin, par son mariage et par la mort du cardinal de Mazarin, il avait pu dès lors ceindre la couronne ducale, avant son père. Mais celui-ci ne tarda pas à arriver à la même dignité : car la Gâtine du Poitou, Parthenay et la terre de La Meilleraye furent érigés, pour lui, en duché-pairie, sous le titre de duché-pairie de La Meilleraye, par lettres patentes données par Louis XIV,

(1) Ils la nommèrent Charles-Marie, de leurs deux noms; elle pesait 16,532 livres.

Digitized by Google

au mois de décembre 1663 (1). Ainsi, un simple manoir de la Gâtine devenait le chef-lieu de cette importante contrée, avec un titre féodal bien supérieur à celui qu'elle avait eu dans le principe. Mais le duc de La Meilleraye n'eut jamais la puissance, souveraine à peu près, dont avait joui l'ancien baron de Parthenay et de la Gâtine.

Rendu tout entier, dans les dernières années de sa vie, à l'exercice de ses fonctions de grand-maître de l'artillerie, le maréchal duc de La Meilleraye mourut, comme Sully, son plus illustre prédécesseur, à l'arsenal à Paris, le 8 février 1664, à l'âge de 62 ans. Son corps, d'abord déposé dans l'église des Jésuites de la rue Saint-Antoine, fut ensuite porté à Parthenay, où on l'inhuma dans l'église collégiale de Sainte-Croix (2); son cœur fut déposé à l'abbaye de Celles. La ville de Nantes fit faire un service solennel au duc de La Meilleraye, le 13 mars 1664.

Le maréchal duc de La Meilleraye n'avait eu, comme on l'a dit, qu'un seul fils de sa première femme, Marie Ruzé d'Effiat. Il n'en eut point de Marie de Cossé-Brissac, qui survécut longues années à son époux (3).

Le maréchal duc de La Meilleraye, qui dut sans doute beau-

(1) Ces lettres-patentes furent enregistrées au parlement, le 15 dudit mois. Charles de La Porte y est qualifié de comte de Secondigny, baron de Parthenay et de Saint-Maixent.

(2) La table de marbre sous laquelle repose La Meilleraye, et qui est élevée de quelques pieds, n'a plus son inscription, qui a été effacée pendant la révolution.

(3) Marie de Cossé-Brissac mourut le 14 mai 1710. Je possède son portrait original, peint par Mignard, pour faire figure dans la galerie du Château de La Meilleraye; ainsi qu'un beau portrait du cardinal de Richelieu, qui faisait partie de la même collection.

Digitized by Google

coup à sa parenté avec le cardinal de Richelieu, fut, après tout, digne par ses grandes qualités des divers postes élevés où il arriva successivement. Comme militaire, il se montra d'une excessive bravoure, capable de concevoir les meilleures dispositions et de les exécuter. On le vit maintenir, dans les troupes placées sous ses ordres, une discipline sévère, et prêcher d'exemple, par sa patience et par sa sobriété. Placé à la tête de l'artillerie, La Meilleraye se livra particulièrement à l'étude de tout ce qui concerne cette arme, et il fut considéré comme le meilleur officier général de son temps, pour la conduite d'un siége.

J'ajouterai que le maréchal de La Meilleraye, homme très instruit lui-même, protégeait les savans. Lié d'amitié avec Descartes, ce fut lui qui se chargea de lui faire passer sa pension en Hollande.

Le portrait de La Meilleraye a été gravé plus d'une fois; dans les formats in-f° et in-4° par Moncornet, Odieuvre, et d'autres artistes; en in-8°, par Duflos.

Quels souvenirs de gloire un grand homme peut rattacher à une localité! Le petit et humble manoir de La Meilleraye, sans le passage sur la terre de Charles de La Porte, serait demeuré un lieu ignoré et sans importance; mais, cette minime construction fût-elle restée précisément ce qu'elle était alors, fût-elle même tombée en ruines, l'amateur des études historiques irait y rêver à celui qui illustra le nom de La Meilleraye, dans nombre de batailles et dans tant de siéges, qui conquit à la France Arras et plusieurs autres places du nord, Perpignan et le Roussillon, occupa, en Italie, Piombino et Porto-Longone,

Digitized by Google

et reçut le nom de *preneur de villes* (1). Du reste, ce lieu devait subir une transformation par suite des immenses richesses (2) qu'Hortense Mancini avait apportées à Armand-Charles de La Porte, devenu duc de Mazarin.

« Le château de La Meilleraye, dit un auteur qui écrivait peu après la mort du maréchal (3), est à deux petites lieues de Parthenay; très-beau en ses bâtimens, ses cours et ses écuries sont très-belles, ayant, à côté, deux grands carrés d'eau, qui se déchargent dans les fossés du château. Il y a de beaux jardins, une des plus belles orangeries du royaume, tant dans ses serres que du grand nombre d'orangers et de citronniers. Au bout du mail est un fourneau pour faire le fer (4), entretenu par un étang. Il y une multitude de grandes allées, qui aboutissent à un grand bois où il y a toutes sortes de bêtes fauves, lequel se joint à la forêt de la Cassine, des appartenances dudit

(1) On donne notamment ce surnom à la Meilleraye, dans le livret du musée historique de Versailles, qui ne fait que copier d'autres documens. Il est même à remarquer que la France possède plus de villes prises par La Meilleraye, qu'il ne lui en est demeuré des immenses conquêtes faites pendant sa grande et dernière révolution.

(2) On a porté à trente millions la fortune que laissa le cardinal à Armand-Charles de La Porte, époux de sa nièce chérie.

(3) Joseph Auber de Parthenay : son épître dédicatoire à Armand-Charles de La Porte-Mazarin, duc de Mazarin, ci-devant Rhétel, et de La Meilleraye, pair de France, gouverneur d'Alsace, surintendant des poudres et salpêtres de France, seigneur de Saint-Maixent, comte de Secondigny, est du 20 décembre 1493. Le duc de La Porte-Mazarin avait été nommé lieutenant-général en Bretagne, et gouverneur de Nantes en 1668. Il se fit estimer et chérir dans son gouvernement, qu'il ne conserva que peu de mois.

(4) La forge à fer de La Meilleraye a depuis été transportée sur le territoire de la commune de la Peirate, à quelques lieues de là.

Digitized by Google

duché : lequel château a été érigé en duché-pairie par le roi à présent régnant, Louis XIV. »

Laissons encore parler un auteur moderne (1). « Au centre de la forêt de la Meilleraye, et à la suite d'une avenue magnifique, on construisit, au XVII^e^ siècle, un vaste château, remarquable par seize pavillons de la plus grande dimension, et par trois cent soixante-cinq croisées. Dans l'intérieur, ce n'était qu'or et azur, des tableaux des peintres les plus célèbres (2) relevaient encore cette décoration. L'un des appartements, sous le nom de *salon des Grâces*, offrait les cinq portraits des plus belles femmes du siècle, toutes de la famille Mancini. La statue en marbre blanc du cardinal Mazarin faisait l'ornement de la cour intérieure du château.

A la fin du dernier siècle, le duché de La Meilleraye appartenait, par suite de l'extinction de la maison de La Porte et par droit de succession, au duc de Brancas-Lauraguais, à la duchesse d'Aumont-Mazarin, née Durfort, et à la famille de Mailly, qui le vendirent à Charles-Philippe de France, comte d'Artois et de Poitou; et celui-ci démembra cette immense réunion de domaines, et n'en conserva que les forêts (3). La révolution de 1789 suivit : le château, en partie détruit, fut démoli jusque dans ses fondemens, et à peine en reste-t-il

(1) Briquet, *Histoire de Niort.*

(2) J'ai déjà dit que je possédais deux beaux portraits historiques provenant de cette collection; celui du cardinal de Richelieu; et celui de Marie de Cossé, duchesse de La Meilleraye.

(3) Ces forêts, d'une grande importance, ont été vendues à des particuliers, depuis la révolution de 1830, à la poursuite des tuteurs des enfans du duc de Berri.

Digitized by Google

quelques vestiges. L'ornement de la cour d'honneur, la statue en marbre du cardinal Mazarin fut renversée et brisée; et à l'époque néfaste de 1793, un habitant de Parthenay, joignant l'ironie au vandalisme, crut faire un acte de haut patriotisme et même de *civisme* (1) en employant la tête de cette statue à l'usage le plus vulgaire; il en fit le poids de son tourne-broche (2). O néant des grandeurs humaines!

LA FONTENELLE DE VAUDORÉ.

(1) Expression de l'époque, qui signifiait une haute tendance révolutionnaire.

(2) C'est par erreur que Dupin, dans sa *Statistique des Deux-Sèvres*, attribue à une prétendue statue du cardinal de Richelieu l'anecdote relative à la statue du cardinal Mazarin.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT DE LA COMMISSION DES PRISONS,

Lu à la Séance du 2 Juillet 1839.

MESSIEURS,

Dans votre séance du 26 novembre 1838, la proposition développée par l'un de vos Membres au nom de la morale et de l'humanité, et dont le but était de faire connaître l'état des prisons et celui des malheureux qu'elles renferment, fut adoptée de suite, sans discussion; et sans désemparer, une Commission fut nommée pour la mettre à exécution.

Des voyages, des maladies, des occupations n'avaient pas encore permis aux Membres qui la composent de se livrer à la mission qui leur avait été déférée. Ils se sont assemblés dans les premiers jours de juin dernier avec le plus vif désir de répondre à la confiance dont la Société les avait honorés.

En mettant la main à l'œuvre et en s'avançant sur le vaste terrain qu'elle avait à parcourir, votre Commission a reconnu

Digitized by Google

les difficultés de la route qu'elle avait à suivre, elle a craint de s'y engager. Apparemment que placé sur les bords d'un abîme, on en calcule mieux la profondeur. Chaque pas lui a offert un nouvel obstacle à vaincre.

Elle a voulu poursuivre, elle a voulu ralentir sa course. Au milieu de cette hésitation deux opinions ont cependant été émises. L'examen n'en a point fait cesser la divergence. On a respectivement fait de vains efforts pour les concilier, et la Commission a cru devoir en référer à la Société en lui faisant connaître le cercle de la discussion à laquelle elle s'était livrée.

D'une part on a pensé que, pour ne pas sortir du but de son institution, la Société devrait se borner à offrir dans un tableau le mouvement de la population des prisons depuis un certain nombre d'années, en distinguant les hommes des femmes, les enfans des vieillards, la nature des crimes ou délits, l'augmentation ou la diminution des uns et des autres, pour, à l'aide de ces comparaisons, arriver à connaître si la gravité des peines a influé sur les mœurs ou si les crimes et délits en sont devenus moins fréquens.

On a ajouté que notre Société était sans qualité pour s'introduire dans les prisons dont la surveillance était confiée aux autorités administratives et judiciaires par la loi, qui, pour rendre cette surveillance encore plus efficace, a institué des Commissions spéciales des prisons.

On disait que cette Commission qui, dans ses rapports directs et journaliers avec l'Administration devait nécessairement lui indiquer le mal à réparer et le bien à faire, pourrait être blessée des démarches d'une Société qui n'a aucun caractère positif, et

Digitized by Google

qui, dans le titre qu'elle a adopté, a posé elle-même les limites de ses véritables attributions.

On a encore fait observer que quelques légères que seraient les couleurs du tableau des abus signalés, et des plans de réforme et d'améliorations indiqués, il serait difficile que l'Administration n'y vit pas ou un reproche de ce qu'elle n'avait pas déjà fait, ou un blâme de ce qu'elle ne faisait pas encore.

On soutenait enfin que le travail, objet de la proposition, fait par un Membre de la Société, pris individuellement, soumis à la Société et approuvé par elle produirait le même résultat et atteindrait le même but puisqu'il serait livré à la publicité.

De ces divers raisonnemens, on tirait cette conséquence que l'examen d'une question aussi importante aurait, peut-être, dû être renvoyée par la Société à une séance ultérieure, parce qu'elle nécessitait une sérieuse et profonde méditation, et l'on terminait par établir qu'il était dans les convenances de s'abstenir.

A ces objections, que l'on considérait comme émanées d'un scrupule louable, on opposait d'autre part que dans un gouvernement qui a pour base la liberté et la publicité, il était du devoir de toutes les Sociétés éclairées en général, comme de tout bon citoyen, en particulier, d'avertir les Autorités du bien qu'elles peuvent faire, parce qu'au milieu de tous les détails dans lesquels une Administration est journellement obligée d'entrer, il lui est impossible de tout voir, de tout prévoir et de pourvoir à tous les besoins.

On a pensé qu'il était dans les attributions de la Société, et surtout dans le but de son institution, d'indiquer les moyens

Digitized by Google

qu'elle croit propres à améliorer l'état des prisons, soit sous le rapport physique, soit sous le rapport moral, puisque c'était là un anneau de la chaîne formée pour unir tout ce qui peut tendre au bien-être général du pays.

On a ajouté que l'Autorité pourrait d'autant moins être blessée de la mise à exécution de la proposition adoptée dans la séance du 6 novembre 1838, que le travail qu'elle a pour but se rattache nécessairement au nouveau système pénitentiaire, pour lequel le gouvernement appelle le concours de toutes les lumières.

On a fini par faire observer que pour dissiper tous les doutes et lever tous les scrupules, on pourrait préalablement faire une démarche auprès de l'Autorité pour solliciter d'elle *la* permission de se livrer à un travail dont, sans doute, elle apprécierait le but philantropique et louable.

Tels sont, en analyse, Messieurs, les principaux motifs qui ont été développés au sein de votre Commission qui, nous devons le dire, n'était pas complète. Ceux des Membres présens, ainsi privés du secours des lumières de leurs dignes Collaborateurs, ont pensé qu'à la Société seule il pouvait appartenir de concilier des opinions qui diffèrent si essentiellement entre elles, et ils ont cru devoir esquisser le cadre de toutes les questions qui, à leur sens, en surgissent :

1° La Société maintiendra-t-elle la décision du 6 novembre dernier par laquelle elle a adopté, sans la discuter (et l'on pourrait dire sans la mûrir), la proposition qui lui fut faite ?

2° Si la Société persiste dans cette délibération, par quels moyens la mettra-t-on à exécution ?

Digitized by Google

3° La Société, en se livrant au travail qui lui a été proposé, ne sort-elle point du cercle de son institution?

4° Serait-il mieux dans les convenances que ce travail fut l'ouvrage d'un seul, pris isolément, comme simple particulier, plutôt que celui d'une Société qui n'a aucun caractère positif pour faire, de son propre mouvement, toutes les recherches et les examens qu'il nécessite?

Ces questions nées des débats soulevés au sein de votre Commission sont graves, la prudence lui faisait un devoir de vous les soumettre, et elle se sépara le 4 juin, avec le dessein d'appeler aujourd'hui votre attention sur elles; mais depuis elle a recueilli de nouveaux documens qu'elle se reprocherait de ne pas vous communiquer. Plus un trajet est difficile à parcourir, moins on doit négliger de s'armer du flambeau qui peut servir de guide.

Les journaux du 16 juin nous ont révélé que M. le ministre de l'intérieur avait adressé à MM. les préfets une *circulaire* à l'effet d'obtenir des renseignemens précis : 1° sur l'organisation du travail dans l'administration de nos prisons pour peines; 2° sur les moyens de donner au travail un véritable caractère de moralité et d'utilité. M. le ministre leur pose une série de questions auxquelles il demande une réponse prompte de la part des directeurs des maisons centrales de détention, et pour complèter, autant que possible, et contrôler l'exactitude des divers renseignemens, il invite MM. les préfets à consigner dans leur rapport leurs réflexions et leurs observations particulières.

Dans cet état, Messieurs, une question domine, peut-

Digitized by Google

être, toutes les autres, celle de savoir si vous devez prendre l'initiative?

Votre Commission ne croit pas devoir émettre une opinion à cet égard. Elle se borne à exposer les faits. La discussion générale nous éclairera tous, et votre Commission conserve l'espoir que vous considérerez sa réserve comme un nouvel acte de prudence.

GUÉRINEAU *père*, *Avocat*.

Digitized by Google

RAPPORT

Lu à la Séance générale du 1er Septembre 1839.

MESSIEURS,

C'est pour la troisième fois seulement que nous reparaissons devant vous, et déjà cependant, notre existence est assurée, *elle est* assise sur des bases solides; l'avenir nous appartient.

Elle a marché vite cette année, la Société de Statistique. A chacune de ses séances, d'unanimes suffrages ont admis dans ses rangs des hommes distingués par leur savoir et leur zèle; ils sont venus, parce qu'ils voyaient que nous voulions travailler dans l'intérêt de tous; ils sont venus, parce que l'amour de l'étude, des recherches historiques, se propage de plus en plus. En effet, sur le sol de cette France jadis si peu connue, partout des Mémoires se publient, des faits inconnus se révèlent, et partout l'on s'y groupe pour marcher ensemble à la recherche du passé qui nous a legué tant de faits, tant de choses.

Digitized by Google

A la plupart de nos séances toutes si remplies, des voix se sont élevées pour d'honorables propositions, tantôt pour rappeler les travaux annoncés, tantôt pour préparer l'exposition dont nous sommes si fiers, et dont je parle en passant, car je dois la reprendre et rester avec elle dans un autre moment.

Dans nos projets nous n'avons pas oublié la Statistique des Deux-Sèvres, une Commission spéciale, présidée par M. Biard notre ancien secrétaire, a été chargée de réunir ensemble les matériaux qui doivent servir un jour à ce vaste monument. Avant de l'offrir au public au conseil général, il faudra chercher longtemps, réunir longtemps, car pour accomplir cette œuvre, pour la rendre digne de l'époque où nous vivons, il faudra la patience et du temps. Une autre Commission qui se rattache à cette haute pensée, travaille à la carte du département; une autre qui s'occupe de l'état des prisons, pourra marcher bien vite, car elle a trouvé dans le préfet des Deux-Sèvres une haute sympathie.

De nombreuses correspondances sont là pour attester ensuite nos relations nouvelles; de savantes compagnies ont reçu nos mémoires, les ont étudiés, commentés; les antiquaires de France qui publient des travaux si précieux pour l'histoire, les Antiquaires de l'Ouest, la Société de Statistique universelle, car elle s'occupe du monde entier, la Société de Blois et celle de la Somme, nous ont adressé leurs mémoires qui renferment les documens les plus remarquables, les renseignemens les plus précieux.

Parmi les ouvrages qui sont venus ensuite prendre place dans nos archives, il faut distinguer le premier volume de Thi-

Digitized by Google

baudeau, car il renferme une préface où notre jeune collègue M. de Sainte-Hermine, a développé sa belle intelligence : il a donné sur l'Histoire du Poitou des aperçus nouveaux, il a fait connaître de ces choses auxquelles on n'avait jamais pensé.

Il est un autre volume auquel nous devons nous arrêter, car il a révélé parmi nous un élu de la poésie. Heureux les hommes qui peuvent comme M. Delavault renfermer dans leur âme puissante les beaux-arts tout entiers, heureux qui peut laisser les sons de l'harmonie et de nobles pinceaux, pour chanter les beaux vers donnés par la Terre-Sainte.

M. de la Fontenelle de Vaudoré n'a pas oublié non plus la Société dont il fait partie, il convenait en effet à ce savant si renommé, de nous adresser le fruit de ses recherches. Sa brochure sur le maréchal de la Meilleraye est remplie des faits les plus curieux; aussi l'on serait tenté de croire qu'à ses côtés veille un bon génie qui le fait pénétrer dans des faits qu'on croyait inconnus; le bon génie de M. de la Fontenelle, c'est *son zèle* infatigable, ce sont les vieux titres qu'il a recueillis, qu'il a déchiffrés, car il cherche toujours et rencontre toujours, ce favori des temps passés.

La Société n'a pas oublié le double but de son origine : elle a fait marcher ensemble les travaux du Musée et ceux de la Statistique. La Commission a classé, réuni de précieux échantillons qui nous font connaître les diverses variations, les troubles et les tempêtes qui tant de fois ont bouleversé la face du globe ; ces pierres aujourd'hui inanimées, nous reportent cependant aux premiers jours de la création, c'est la cohorte qui jadis animait toute une époque; ce sont de vieilles races perdues

Digitized by Google

pour toujours, ce sont les poissons, les coquilles qui parcouraient les flots; ce sont les plantes, les arbres qui couvraient tout un monde; c'est ainsi que les échantillons qui nous viennent de Saint-Laurs nous représentant des graminées, des roseaux, des fougères.

Le Musée s'est aussi procuré une riche collection de minéralogie. Cette science est la plus ancienne, son origine se perd dans la nuit des temps, car le premier qui sut distinguer l'or de l'argent fut minéralogiste. La collection que nous avons achetée renferme les objets les plus précieux : on y trouve du plomb, du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent; on y trouve aussi des marbres très variés, des pierres précieuses, et des agathes dont les couleurs sont si vives. C'est là qu'il faut des éloges si justement mérités par M. Baugier, c'est ici qu'il faut signaler le zèle infatigable de M. Charles de Liniers, car tous nos échantillons, rangés avec tant d'ordre, ont été placés par ses soins, c'est lui qui leur a donné des cartes, des noms.

L'un des membres correspondans de la Société était allé sur la terre lointaine pour recueillir, pour amasser. A son retour, M. Philippau n'a pas craint de se dépouiller pour nous du fruit de ses recherches : il nous a donné des coquilles, des animaux. M. Boinot nous a offert également plusieurs objets du plus haut intérêt.

Le docteur Teilleux qui n'a jamais oublié non plus la Société de Statistique, ce jeune savant qui songe toujours à elle, qui travaille pour elle, nous a procuré de précieuses coquilles, il les a classées, numérotées, car par ses veilles et ses hommages il tâche le plus souvent possible de se réunir aux collègues dont

Digitized by Google

il aime le souvenir. Il est un autre hommage auquel j'ai hâte d'arriver, car dans la ville de Niort naquit jadis un homme dont la renommée fut grande, personne parmi nous cependant ne pouvait reconnaître ses traits; mais enfin, grâce à d'habiles pinceaux, nous pourrons à l'avenir contempler du regard le célèbre Fontanes : heureuse la ville qui possède un artiste assez habile pour lui donner les traits de celui qui monta si haut, mais qui trop souvent oublia qu'il était né sur les bords de la Sèvre. Ce n'est pas ainsi qu'elle a fait, Mlle le Roy, elle a songé tout d'abord à la terre des Deux-Sèvres, aux lieux qui l'ont vu naître.

Avant d'aller plus loin, je vais parler de la collection où peu à peu nous verrons arriver tous les oiseaux qui naissent, grandissent et meurent sur nos charmans coteaux, sur nos plaines arides. Là, le terrible vautour, la timide colombe; là, les nobles cygnes dont la pose, la forme et les couleurs ont été conservées avec tant de soin par M. de Saint-Victor, qu'on pourrait croire qu'ils sont vivans encore, qu'ils partiront encore.

Malheureusement des regrets vont bientôt mêler leur ombre à ce riant tableau : le gouvernement ne nous a rien donné, point d'allocation, point de ces livres indispensables aux hommes qui travaillent, à ceux qui composent. Et puis la mort cette année s'est mêlée dans nos rangs. Voyageur fatigué, Hilaire Gigaux de Grandpré s'est reposé dans la tombe des douleurs qu'il avait à souffrir. Depuis longtemps son pinceau délaissé dormait sur ses tablettes, depuis longtemps sa main refroidie ne pouvait retracer les nobles inspirations de son âme d'élite, car avant que l'approche de la mort n'eût ralenti son

Digitized by Google

zèle, il préparait pour nous les incroyables vicissitudes de la femme célèbre qui naquit dans nos murs sous le nom de Françoise d'Aubigné. A Hilaire Gigaux de Grandpré d'autres soins encore, il cherchait, il recueillait, là des fossiles, là des coquilles aux formes élégantes, aux gracieuses couleurs; aujourd'hui la Société dont il aimait à parler, dont il voyait avec tant de plaisir les succès, la prospérité, possède sa précieuse collection, car l'infortuné jeune homme lui a tout legué, tout donné.

Maintenant nous allons parcourir les différens Mémoires qui ont été lus pendant le cours de nos séances; nous allons commencer par le discours de M. Savary, qui jette sur différentes questions les idées les plus lumineuses. Ce travail remarquable a commencé le cours de nos publications. Il faut passer ensuite à la biographie de M. Duparc sur le célèbre Rouget. C'est avec une émotion profonde que notre collègue raconte la grande journée dans laquelle un citoyen de Niort s'est acquis des droits incontestables à notre reconnaissance. Les terribles Marseillais arrivent, ils se précipitent vers le château, ils veulent enfoncer les portes pour massacrer, pour égorger de malheureux prisonniers; mais Rouget est là, il court à l'embouchure du canon, et tout rentre dans l'ordre. M. le docteur Teilleux nous a fourni sur le sculpteur Suc les plus curieuses révélations. Il nous a fait connaître les doutes, les tribulations de ce grand artiste, car bien des fois son cœur se sentit navré et prêt à faillir. « Tout autre eut succombé dans la lutte, tout autre brisé par l'adversité se fut résigné à désespérer de l'avenir, mais Suc malgré l'angoisse se roidît toujours contre la fortune, et n'en persista pas moins à dire : Je suis sculpteur. »

Digitized by Google

Il faut ensuite avec M. Savary visiter Oiron, ce magnifique château qui fut bâti sous François Ier, au temps de la renaissance. Pélerin mieux inspiré que tant d'autres, il a su nous transmettre ses poétiques émotions, il a pu nous faire connaître avec bonheur le célèbre édifice où se sont reposés les Gouffier, Louis XIV, et la célèbre Montespan, qui devait plus tard, à la face du monde entier, expier tant d'orgueil et de faste.

Après les descriptions du pompeux édifice, M. Deneuchaise est venu répandre des fleurs sur notre infortuné collègue Hilaire Gigaux de Grandpré. La notice sur sa vie est remplie d'une élégance et d'une mélancolie qui s'exhalent dans toutes les parties de ce charmant ouvrage. A quelque temps de là, M. Duparc dont le zèle ne se fatigue jamais, nous a développé dans un article remarquable, les différentes manières de graver. Ce travail est le fruit de longues études, c'est un aperçu lumineux de ce qu'il faudrait chercher dans des pages bien longues, bien sèches. M. Duparc nous a donné deux autres *notices*: l'une sur le Marais, et l'autre sur le nom primitif des ducs de la Meilleraye. Elles renferment toutes deux des renseignemens utiles : moi-même j'ai tâché de payer mon tribut, par deux fragmens empruntés à l'Histoire de Maillezais.

De nombreux rapports ont été aussi lus dans le cours de cette année. M. Alexandre Arnauld nous a fait connaître d'une manière habile, la première table des manuscrits du célèbre bénédictin qui compulsa tant de titres, de chartes, de diplômes. Son travail, quoique non achevé, est une mine féconde où vont puiser tous les hommes qui s'occupent du Poitou, de son histoire, de ses mœurs, de ses monumens. M. Baugier nous a ensuite

Digitized by Google

parlé des Mémoires publiés par la Société de la Somme, il a fait sentir toute l'importance des gîtes houillers et métallifères du Bocage, étudiés et mis au jour par M. Fournel. Les deux premiers volumes des Antiquaires de l'Ouest ont été soigneusement et religieusement explorés par M. Henri Lafosse. M. Guérineau nous a fait connaître ensuite, avec sa clarté, avec sa précision connues, la question relative aux prisons. M. Jubin, qui a terminé la série des rapports, a su répandre sur une matière aride, des détails remplis d'agrément.

Avant de terminer ce rapport trop long sans doute, je dois, au nom de la Société de Statistique, offrir au préfet des Deux-Sèvres l'assurance de notre gratitude, et au conseil général le témoignage profond de notre reconnaissance : nous sommes son ouvrage, il nous a pris au berceau; depuis lors il nous a toujours protégé, par lui, nous avons marché, nous avons grandi, par lui, nous pourrons marcher, grandir encore.

CH. ARNAULD.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

ET DE L'INDUSTRIE,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE, LE 1er DÉCEMBRE 1839.

MESSIEURS,

Avant de faire entendre ma faible voix dans cette enceinte et d'y reprendre encore ma tâche de rapporteur, je dois, au nom de la Société de Statistique toute entière, adresser au Conseil municipal des remercîmens justement mérités. En effet, il n'a pas voulu nous laisser seuls; il a voulu, comme nous, fournir aux beaux-arts, fournir à l'industrie une solennelle occasion de montrer la route parcourue, les progrès obtenus. Avant d'aller plus loin, je dois parler aussi du maire et du préfet, qui nous ont accordé avec tant d'effusion leur con-

Digitized by Google

cours, leur haute influence. Nous voulons citer aussi la Société d'Agriculture, dévouée comme nous à la chose publique; elle est venu partager nos travaux, partager nos dépenses, car elle aime comme nous les sciences, l'industrie et les arts.

Avant ces solennelles journées, la ville de Niort, ensevelie dans un profond sommeil, ne songeait qu'au repos; elle travaillait cependant; elle cheminait, mais dans l'ombre; elle voilait ses trésors, elle voilait ses richesses; mais, à la voix de la Société de Statistique, la ville s'est émue, tout-à-coup les arts et l'industrie se sont empressés de répondre à l'appel, et de se réunir dans les salles du Musée. Là, des machines, des ustensiles, des armes, des meubles, des peaux et des gants; là, des parfums et des fleurs; là, de ces jolis arbustes, dont la forme élégante, dont les feuilles si fraîches reposent les regards fatigués par les veilles et l'ennui; là, les nobles inspirations de la peinture, de jolis épisodes, de poétiques pensées, des rêves délicieux. Aussi la Société de Statistique a le droit de parler avec orgueil de l'Exposition, qu'elle a provoquée, qu'elle a faite, et dont les remarquables résultats sont passés devant vous. Elle est fière, la Société de Statistique, d'avoir ainsi donné aux arts et à l'industrie les moyens de se montrer au grand jour; car les arts et l'industrie, ce sont la fortune et la gloire des nations.

Maintenant nous allons successivement passer en revue les différens objets présentés à l'Exposition, et commencer par la laine, dont l'importance est si grande. En effet, un des premiers besoins qui se soit manifesté chez l'homme a été de se vêtir; la laine est donc une matière de première nécessité. Si

Digitized by Google

nous considérons ensuite la puissance qu'elle exerce sur le monde matériel, par les bras qu'elle occupe, par les produits immenses et si variés qu'elle fait naître chaque jour sous la main habile de nos industriels, nous pouvons dire à juste titre que la laine occupe le premier rang dans l'industrie.

Dans un tel état de choses, honneur aux industriels qui ont su apprécier le parti qu'on pouvait tirer des laines du Poitou, et qui, en les faisant passer du triage au lavage, du lavage à la filature, prouvent à nos agriculteurs et producteurs que s'ils prenaient plus de soin de leurs troupeaux, ils amélioreraient la race indigène, et augmenteraient leurs richesses en produisant une laine intermédiaire, dont la finesse est si recherchée par la masse des consommateurs et par le commerce lui-même.

Il y a quelques années, on ne connaissait que les filatures à la main. M. Blot est l'un des premiers qui, luttant avec énergie contre la routine, a établi dans notre pays une filature à la mécanique. Grâce à une volonté ferme et à un travail soutenu, il est arrivé à une assez grande perfection; la laine filée n° 1 justifie toutes les espérances qu'il a fait concevoir. En général, les fils qu'il a exposés réunissent toutes les qualités qu'exige la laine cardée propre à la fabrication des châles, des flanelles et des articles de nouveauté; ils ont de la force, de la souplesse, du moëlleux, et surtout une grande régularité dans la filature.

Quant à M. Jousseaume, ses fils sont bien; ils ont du brillant, ils sont d'une blancheur très remarquable. Nous lui devons des éloges, surtout pour les laines triées et lavées qu'il a exposées. Ses laines sont surtout d'un lavage excellent; une qualité qui les distingue, c'est qu'elles réunissent la force à la

Digitized by Google

douceur, et qu'elles sont propres au peignage. Ces laines à peigne sont aujourd'hui recherchées par le commerce : aussi nous les envions à l'Angleterre.

La chapellerie de Saint-Maixent se rattachant à l'industrie des laines, nous allons parler de M. Moret, l'unique représentant de l'antique chapellerie de feutre de laine, qui était si florissante autrefois. M. Moret fabrique une immense quantité de chapeaux de campagne, qui se répandent dans un rayon de dix lieues. La mode tendant à remplacer les chapeaux de feutre par ceux de soie, M. Moret vient de monter une nouvelle fabrique de chapeaux de soie teinte. Ses bains sont chauffés à la vapeur; il n'emploie pas d'autre combustible que la houille; un seul foyer chauffe son générateur, ses fers et son séchoir. On peut juger de ce que fera cet utile fabricant, d'après les échantillons qu'il a présentés à l'Exposition. Les carcasses en feutre, destinées à être recouvertes en pluche de soie, sont surtout remarquables par leur bonne confection, leur solidité et leur légèreté. Ces produits peuvent rivaliser avec ceux de Paris.

La ville de Saint-Maixent nous présente en espérance une autre industrie, qui peut avoir un jour les plus grands résultats. En effet, M. Maumet a planté des mûriers depuis trois ans, ainsi que deux autres habitans de la même ville, qui tous ont l'intention d'élever des magnaneries. Cette année, M. Maumet a élevé 12,000 vers de la belle race Sina en 23 ours; il a obtenu un grand nombre de cocons, qui sont remarquables par l'extrême finesse de la soie. Il n'a employé pour nourriture que la feuille du mûrier multicaule venu de bouture.

Cette expérience prouve que nous pouvons produire dans

Digitized by Google

notre département la soie avec le multicaule, ce qu'ont vainement tenté les départemens du Midi. Nous engageons M. Maumet à continuer ses expériences, de concert avec ses deux concitoyens. L'éducation des vers à soie pourrait devenir l'une des branches les plus importantes de l'industrie en France, et nous délivrer du tribut que l'on paie à l'étranger.

Il est une autre industrie, dont l'importance est grande, et qui pourrait être plus grande encore. En effet, de tous les départemens de la France, celui où l'art de la chamoiserie avait le plus de moyens de se développer, c'est sans contredit celui des Deux-Sèvres, où la peau est la plus naturelle, et permet de préparer de beaux produits. Il devait s'ensuivre que Niort, qui renfermait tous les élémens de prospérité en ce genre, devait aussi joindre à ses préparations premières celles des peaux de daims, de moutons, de buffles. Enfin, son importance est telle aujourd'hui, que pour la préparation de ses produits elle convertit en dégras près d'un million d'huile de baleine: aussi tous ces avantages ont-ils permis d'établir des ganteries, uniques dans leur genre. Enfin aujourd'hui on peut juger de leur importance, puisque ces deux fabriques réunies comptent 3,000 ouvriers des deux sexes. Malgré cela, il n'y a eu qu'un déposant chamoiseur, ce qui a beaucoup contrarié les amis de notre prospérité; aussi nous remercions vivement M. Laidet pour son concours et son empressement.

Il existe aussi dans le département de nombreux établissemens de tannerie; cependant cette partie de notre industrie a été seulement représentée à l'Exposition par M. Denis Texier. Le jury a reconnu la bonté de fabrication d'un cuir jusé; aussi

Digitized by Google

a-t-il vivement regretté que cet honorable négociant se soit mis hors du concours. Nous avons pensé qu'il était juste de signaler l'excellente qualité de ce cuir, et de dire que M. Texier a bien mérité de son pays en établissant à Niort une fabrique qui emploie un bon nombre d'ouvriers, et dont les produits peuvent lutter avec ceux de Paris et de Château-Renaut. Il est fâcheux qu'une branche d'industrie aussi importante ait négligé d'exposer ses produits et de prendre la position que la proximité de ses approvisionnemens semblait lui assigner; et comment se fait-il qu'elle soit comme obligée d'aller chercher son cuir pour semelles dans les fabriques environnantes, qui viennent lui acheter les peaux de nos bouchers. Espérons que les tanneurs, mieux convaincus de leurs avantages, de leurs intérêts, apporteront des améliorations, que les débouchés rendent incontestables.

De la tannerie nous arrivons à la corroierie, qui perfectionne les objets préparés par les tanneurs. Dans le département des Deux-Sèvres, dans la ville de Niort, l'art du corroyeur n'est pas pratiqué avec tout le succès que devrait lui assurer la proximité de ses approvisionnemens et de ses nombreux placemens. Pourquoi sommes-nous encore, pour la perfection des tiges de bottes, en arrière des villes de Bordeaux, Nantes et Limoges, nous qui leur fournissons la peau première et le dégras; cependant il faut féliciter les corroyeurs, qui ont montré un peu plus d'empressement que les tanneurs à mettre sous les yeux du public les produits de leur industrie. L'on a pu distinguer des fabricans qui ont présenté des échantillons travaillés avec mérite. On a remarqué dans le veau ciré et la vachette des.

Digitized by Google

Indes, exposés par M. Plisson-Grimaud, la bonté de la fabrication, et particulièrement beaucoup de souplesse et de moelleux dans la vachette, qui peut remplacer le veau ciré, et se vendre à meilleur marché. Les tiges de bottes exposées par M. Paillet jeune, le veau blanc présenté par M. Paillet père, et le débris de cheval de M. Guitton, ont mérité l'approbation du jury.

M. Cardinal (Etienne) a exposé des peaux mégissées teintes en noir, qui sont destinées aux bordures des souliers. Ces peaux sont bien teintes, et conservent toutes les qualités nécessaires à l'usage auquel on les destine. C'est M. Cardinal qui, le premier, a trouvé le moyen de donner à ces peaux un nouvel emploi, qui augmente leur valeur.

Nous allons terminer cette partie de notre examen par les gants exposés par M. Laidet aîné. Ces gants, sous le rapport de la solidité et sous celui de la perfection, remplissent toutes les qualités désirables. On a reconnu que les peaux chamoisées par ce fabricant étaient parfaitement apprêtées et bien choisies.

Les gants exposés par M. Grimaud sont destinés pour la cavalerie. La fabrication en est bonne, et peut soutenir avec avantage, tant pour la qualité que pour le prix, la concurrence des autres fabriques. Nous dirons aussi un mot de M. Laidet jeune, pour son manchon, ses gants, sa descente de lit.

A présent nous allons passer aux arts mécaniques, et donner à M. Chauvin les éloges qui lui sont dus pour les bonnes intentions qui lui ont fait consacrer ses veilles à la recherche des moyens destinés à rendre les armes à feu moins dangereuses pour la jeunesse. De M. Chauvin nous irons à M. Labbé, qui

Digitized by Google

a présenté une paire de pistolets et deux fusils, remarquables par le fini de leur intérieur, le mérite des platines, la bonne trempe des pièces, les mouvemens pleins de moelleux, le départ sans force et cependant solide dans les crans. Il ne faut pas oublier non plus le fusil et les platines de M. Petit, où l'on remarque des parties parfaitement soignées.

Le tour de M. Laurent fils, bien construit dans ses diverses parties, diffère des tours ordinaires, principalement dans la manière dont la bielle est attachée au volant; il y a une amélioration en ce sens, que la méthode adoptée permet de faire varier le rayon de la manivelle, et de le proportionner à la résistance que l'on a à vaincre, c'est-à-dire à la grosseur de la pièce à tourner.

Le filoir de M. Petit s'est aussi fait remarquer par son élégante exécution. On doit signaler ensuite l'échappemnnt à cylindre, roue trempée et le régulateur à cylindre, durant trente-deux heures, de M. Marchou; leur exécution est parfaitement soignée. Les robinets à soupape inventés par M. Georges Webre, ont l'avantage de n'avoir besoin d'aucune réparation et de résister aux pressions les plus fortes, sans laisser échapper de liquide. Ils sont faciles à tourner, car ils n'ont pas l'inconvénient de gripper, c'est-à-dire, de se coller.

Le soufflet à triple courant d'air, de M. Girard-Guitton, est composé de deux canons et de trois clefs, celle de droite sert pour supprimer le vent. Le grand avantage de ce soufflet, est de servir à volonté à une ou deux forges. Ce perfectionnement dénote dans M. Girard-Guitton, un zèle qu'il nous est agréable de signaler.

Digitized by Google

Le leuco-lino-pompe, présenté par M. Brunet de Salles, consiste simplement dans une pompe, qui agit sur le liquide destiné à blanchir le linge et désigné sous le nom de lessive. Cette pompe après avoir pris le liquide dans le vase destiné à le contenir, le porte au moyen de deux tuyaux, sur chacune des deux cuves où se trouve le linge à blanchir. Un robinet adapté à l'extrémité de ces tuyaux, qui se terminent en pomme d'arrosoir, sert à régulariser la chute de la lessive. Le leuco-lino-pompe qui peut être mis en mouvement par un enfant, paraît réunir le double avantage de l'économie du temps et des combustibles.

M. Hurteau a présenté deux pianos, fabriqués à Niort, qu'il faut remarquer surtout pour la modicité du prix.

M. Lasseron a présenté seulement des petits modèles destinés à faire connaître la roue hydraulique à aubes planes, la roue hydraulique à aubes courbes, et une autre de côté à vanne plongeante. Aussi l'on regrette vivement qu'il n'ait pas exposé des objets plus considérables, car il a rendu d'immenses services au pays par la perfection avec laquelle il fait fabriquer les instrumens d'agriculture et les machines à battre les grains. L'atelier de M. Lasseron est d'une haute importance, car depuis peu d'années, il a livré à l'industrie, des usines de toutes espèces, tant dans le département des Deux-Sèvres, que dans ceux de la Charente, de la Vendée et de la Vienne.

Construite au bas d'une colline tout-à-fait à pic, l'intéressante usine de M. Boisselier est alimentée par le Thouet. Au niveau du bief, plusieurs coursiers en bois se répartissent sur dix à douze roues hydrauliques à auges, qui mettent en mou-

Digitized by Google

vement quatre martinets et plusieurs machines soufflantes, qui de leur côté entretiennent la combustion dans un haut fourneau, et le fourneau à réchauffer. Le haut fourneau est chauffé au charbon de bois, et les fontes qu'il produit ont beaucoup d'éclat, se liment facilement, et paraissent toutefois très résistantes. La poterie qui en provient est de qualité supérieure. Le fer qui a subi l'action des fourneaux à réchauffer et des martinets, réunit également des qualités très appréciables, ainsi qu'on a pu en juger par les échantillons exposés. Toutes les formes de fer indiquées à M. Boisselier, sont par lui parfaitement rendues. Le minerai qui est limoneux et assez riche se rencontre à peu de distance des forges. A son arrivée, il est lavé au moyen de plusieurs patouillets, mis en mouvement par des roues à augets. Le prix des fontes est à peu près le même que celui des hauts fourneaux de la majeure partie de la France; mais la différence du port et la proximité des relations, constituent des avantages dont le département des Deux-Sèvres et les départemens voisins sont à même de profiter.

M. Boisselier, qui a introduit de grandes améliorations dans le matériel, la marche, les dispositions, en un mot dans l'exploitation de ses forges, est parvenu par la bonne qualité de ses produits, à faire considérer cette usine, comme l'une des plus importantes du département. Parmi les objets exposés, on a remarqué des vases parfaitement sortis, et une cheminée dont les dessins sont très purs.

La typographie, négligée depuis trop longtems dans nos contrées, commence à reprendre le rang qu'elle y avait jadis occupé. En effet, au seizième siècle, les presses niortaises ont

Digitized by Google

produit de remarquables ouvrages. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter les yeux sur le Marot de Thomas Porteau; il n'y a qu'à songer à Charles Nodier, qui regarde cette édition comme l'une des plus parfaites. Aujourd'hui ces bons temps vont revenir, grâce à la persévérance de M. Robin et C^ie^. Ses presses ont produit de bonnes éditions, parmi lesquelles on a remarqué le poème de M. Delavaut, et l'introduction d'un volume, intitulé Monumens religieux, militaires et civils du département des Deux-Sèvres. Les presses lithographiques de M. Robin, ont également fourni des produits remarquables, entre lesquels on a distingué la porte latérale de Saint-Hilaire-de-Melle, après laquelle nous allons nous occuper de la menuiserie. Plusieurs meubles ont été présentés par M. Métayer; son secrétaire en érable des Iles, avec incrustation, nous a paru d'une confection qui doit lui mériter des éloges, car l'extérieur et l'intérieur, ont également réuni son attention. Il faut citer aussi de cet habile ouvrier, une commode en érable, un escalier et différens objets relatifs à sa partie.

M. Bossoreille, marchand de meubles à Niort, a pris part à l'exposition, par un lit en palissandre avec incrustations, et par une commode, un secrétaire et une table de nuit, travaillés de la même façon. Tout cet ameublement, destiné à flatter les regards de la manière la plus heureuse, n'a pas fait oublier les meubles présentés par M. Nérisson. Son secrétaire, sa commode et son lit en acajou, sont dignes d'attention; cependant le jury espère que la menuiserie offrira dans une autre exposition, des meubles dont les détails offriront des parties mieux soignées.

Digitized by Google

Les pupitres de madame Dour et son dévidoir, avec incrustations en cuivre et en ivoire, ont été remarqués de la manière la plus flatteuse; il faut avoir bien du goût pour faire ainsi de ces choses qui attirent les regards, sans jamais les lasser.

Les petits modèles de voussure, d'autel et d'escaliers, dont les plafonds sont mobiles, ont été distingués pour la justesse de leurs lignes : ils ont été présentés par M. Martin, menuisier à Saint-Maixent; c'est de la même ville que M. Jamonneau nous a envoyé un escalier ovale double, dont l'élégance, les jolis contours et la perfection du travail ont vivement attiré les regards. La charpenterie a été représentée par des modèles, qui maintenant ne sont plus usités; ces travaux sont néanmoins remarquables par le fini de leur composition; il est à regretter que l'adresse des exposans ne se soit pas exercée sur des modes nouveaux qu'il est utile de propager.

Le modèle d'un système de leviers, sans amarre et sans assemblage, présenté par M. Savary, nous montre, de la manière la plus ingénieuse, les moyens que les peuples de la race celtique ont employé peut-être pour transporter ces pierres énormes qui leur servaient alternativement ou d'autels ou de tombeaux.

Maintenant nous allons nous occuper des produits chimiques, et parler, avec quelques détails, des crêmes de tartre de MM. Praquin et Garran, à Saint-Maixent. Cet établissement est fondé depuis quatre ans. La crême de tartre et le tartre raffiné peuvent lutter avec avantage avec ceux de Montpellier; les matières premières sont prises dans notre département et dans ceux qui l'avoisinent. Le procédé de fabrication est nou-

Digitized by Google

veau; il a sur l'ancien le mérite de la continuation sur l'intermittence : c'est la première fabrique des produits chimiques établie dans notre département; espérons que le premier exemple sera suivi de plusieurs autres. Le jury a fait examiner les produits de MM. Praquin et Garran par des hommes de la science : ils ont déclaré que nulle part on n'obtenait de meilleurs résultats, car la pharmacie elle-même pourrait s'en servir avec la plus grande sécurité.

Après avoir indiqué le nom de M. Poupelet-Bonnet qui a tâché, autant qu'il lui a été possible, d'ajouter à la perfection de la chandellerie, il faut parler de l'échantillon de houille présenté par M. Paret : cet objet est de la plus grande importance, car il atteste, dans le département des Deux-Sèvres, la présence d'un filon qui peut augmenter tout-à-coup la prospérité de nos contrées; la houille est destinée aujourd'hui à répandre l'aisance et la richesse partout où l'on est assez heureux pour la trouver et pour l'exploiter.

Maintenant nous allons nous transporter à Sainte-Pezenne, pour y donner des éloges aux constans efforts de M. Bouhault, en faveur de l'industrie. En tout temps il a voulu se rendre utile à son pays, en cherchant à faire produire à nos contrées des objets qu'il faut aller chercher bien loin; on a remarqué ses tuiles, et surtout ses briques et ses carreaux, dont la forme élégante doit former ensuite un agréable ensemble.

A Niort, M. Biraud a fondé une fabrique de brosses et de plumes. Cette industrie est aujourd'hui fort étendue, car l'ensemble des pièces qu'elle livre au commerce est en général irré-

Digitized by Google

probable; on lui doit des éloges pour ses plumeaux qui se courbent et retombent avec beaucoup d'élégance.

Il existe une autre industrie qui n'est pas sans importance dans un pays exposé à de longs hivers chargés de pluie. Il fallait, autant que possible, trouver des chaussures qui pussent en même temps flatter la vue et garantir de l'humidité : ce double but a été atteint par MM. Baron et Roullière; leurs sabots imitent parfaitement le cuir, et ils réunissent l'élégance et la légèreté. Les sabots de M. Nardeau ne sont pas non plus sans mérite.

M. Bonnet, ferblantier, a présenté une lucarne en zinc qui semble réunir plusieurs avantages; elle est solide, et l'eau ne doit pas pouvoir y pénétrer.

MM. Charrier-Barbette ont dignement répondu à l'appel fait à toutes les industries. Celle qu'ils représentent ne pouvait manquer à l'exposition de notre département; les bords de la Sèvre sont en effet pour l'angélique une terre promise ; c'est là où elle croît avec tant d'abondance, qu'elle est préparée avec des soins infinis; c'est de là qu'elle se répand ensuite dans toute la France, et même dans le monde entier, pour y porter la connaissance de nos produits dans des jours de reconnaissance et de fête. Le chocolat de MM. Charrier a fixé l'attention du jury.

M. Tranchant a fabriqué des instrumens de chirurgie : ils arrivent déjà à un point très louable; nous l'engageons vivement à continuer ses efforts, car ces instrumens de chirurgie doivent être plus soignés que les autres, tant les résultats quelquefois peuvent être graves. Les couteaux de M. Lemaire se

Digitized by Google

font distinguer par le fini de leur travail. M. Granier a présenté un couteau à revers et un croissant d'une bonne exécution. Le fer à cheval de M. Grouin est très utile; il peut dans un cas donné, empêcher le resserrement de la corne et produire le meilleur effet.

Le boutoir de M. Roche est d'une jolie exécution. Ce que nous avons remarqué davantage, c'est la rainette qu'il a inventée et qui est destinée à nettoyer les pieds des bœufs qu'il faut quelquefois ferrer, dans le marais, par exemple. Les parapluies de M. Gensonnié sont d'une bonne exécution. Nous avons aussi distingué le corset, en satin blanc, présenté par madame *Paillet*, et la perruque métallique, composée par M. Largeau. Les boucles des cheveux sont dignes d'attention; elles retombent les unes sur les autres avec beaucoup de naturel et de grâce.

Nous allons parler, avec plus d'étendue, des importans travaux de M. Morin, de cet opticien distingué qui s'est toujours occupé, d'une manière spéciale, de la fabrication des verres. Le microscope qu'il a présenté est de l'invention des célèbres Galilée et Céligue. A cette époque, leurs lentilles étaient fondues au feu par petites goutelettes, ce qui occasionnait de grands défauts dans la précision des objets mis en observation microscopique; mais depuis qu'on les a remplacées par des lentilles faites à la main, on obtient une précision parfaite. Le cristal de roche pur, le crown-glass et le flint-glass sont les trois matières pour tous les instrumens d'optique qui méritent la préférence; mais, pour obtenir un foyer juste, il faut que ces matières soient travaillées à la main, car on est loin d'ob-

Digitized by Google

tenir les mêmes résultats, dès qu'on a recours au mécanisme. Tous les verres, présentés par M. Morin, ont été travaillés par lui et à la main; nous avons eu l'occasion de nous en convaincre, car nous nous sommes transportés dans les ateliers de cet opticien, digne des plus honorables éloges.

Les reliures de M. Morisset se distinguent par leur élégance, celles de M. Lombard par leur solidité; aussi les unes et les autres sont dignes de l'attention publique.

M. de Saint-Victor, préparateur et conservateur du Musée, a voulu prendre part à l'exposition par ses oiseaux, dont les poses sont, comme toujours, du plus grand naturel : on a remarqué surtout une préparation anatomique faite au scalpel. Les vertèbres du cygne, présentés par M. de Saint-Victor, ont conservé leurs attaches naturelles, ce qui lui mérite beaucoup d'éloges; car il a fallu, pour arriver à de tels résultats, beaucoup de patience et d'habileté.

On a vu avec plaisir les insectes et les papillons de M. Desmier Victor. La conservation et la préparation sont irréprochables.

Les deux globes de M. Henri renferment les plus jolies choses qu'il soit possible de voir. Là, des papillons; là, de brillans oiseaux qui sont venus de bien loin pour charmer nos regards et fixer notre attention.

Avant de terminer ce qui est relatif à l'industrie, nous citerons avec éloge les tentures de M. Riffault, les bois coloriés de M. Jacquelin, le vitrail de M. Lacroix fils, la scie à découper de M. Drut, Baptiste, les chapeaux de M. Bardin, les verres de M. Bigault, les différens objets présentés par M. Bonneau,

Digitized by Google

la couverture en ardoises de M. Texier, Félix, l'habit de M. Naudin, la bouteille et le baquet en cœur de M. Guibert; nous citerons aussi un charmant nécessaire et une barate non moins jolie, ainsi que plusieurs fleurs artificielles qui toutes se font remarquer par un goût bien rare. Nous regrettons de pouvoir indiquer seulement le mécanisme de M. Soulice; une autre fois nous serons plus heureux sans doute, et nous pourrons en parler avec détail (1).

Maintenant nous allons passer aux beaux-arts, à cette partie si brillante de notre exposition départementale; avant elle des travaux souvent inconnus composaient la carrière de nos artistes. Leurs ouvrages passaient inaperçus, et ce n'était que de loin en loin que leurs noms venaient frapper nos oreilles. Il n'en sera plus ainsi, tous seront connus.

Quatre tableaux de Bernard d'Agescy, sont venus prendre part à l'exposition des Deux-Sèvres. En effet, la muse Erato, éclose au soleil de l'Italie; son Saint-Jean dont la pose est si naturelle; l'abbé Maury qui sourit avec tant de grâce, ne pouvaient manquer à la fête des arts; il faut longtemps surtout, admirer Saint-Jérôme et cette tête de mort qu'il a prise pour lui rappeler sans doute, qu'elles seront un jour froides et décharnées comme elle, toutes ces belles Romaines, dont le souvenir le poursuit et l'inquiète. Que la mémoire du peintre Bernard, reçoive ici le juste tribut de notre admiration; car il fut, dans nos contrées, le père de la peinture.

(1) Le travail de M. Soulice est arrivé trop tard pour être compris, dans le rapport, d'une manière plus développée.

Digitized by Google

M. de Savignac a bien voulu nous donner la sainte Famille, tableau d'une remarquable exécution. La communion de la Reine Blanche, copie de Latinville, représente une reine sur son lit de mort. Elle est entourée de plusieurs religieux qui s'agenouillent et qui prient. C'est ensuite un curieux épisode de l'Histoire du Poitou, c'est Guillaume Adelelme, rappelé sur le siége des évêques, par un duc de l'Aquitaine qui l'en avait proscrit.

Les compositions de M. Delavault sont remplies de charme et de poésie. On y trouve avec plaisir un site de la Terre-Sainte; puis l'heureuse fécondité de l'artiste, après nous avoir plusieurs fois retracé les nuages et les rochers des Pyrénées, après avoir rappelé les souvenirs de la Grèce, revient à la terre des Deux-Sèvres, et sa riche palette nous conduit tour-à-tour du parc de la Guitonnière aux rives du Vivier. Il les laisse ensuite pour nous conduire aux valons du Château, pour nous représenter les rives de Magné et les faibles rayons du soir, dont la mélancolie captive les regards.

M. Decemme a fourni d'admirables copies. Les vaches qui se reposent sur des prairies si verdoyantes, on les dirait créées par les pinceaux de Paul Potter lui-même. Le clair de lune, le site d'Italie, les tireurs d'arc, sont remplis de tant de perfection, qu'on peurrait dire en les voyant : C'est Vernet, c'est Bertin.

M. Audouin, lui, s'est souvenu de la pauvre mendiante qui naquit dans nos murs. La triste vieille a conservé sous les pinceaux de l'artiste sa pâle figure, sa cappe et son charriot qui s'arrête; car il dort le pauvre enfant qui la guide. Le nom de

Digitized by Google

M. Audouin, rappelle bien vite la jeune Pélerine, qui demande avec tant de ferveur. Après le Portefaix qui s'assied sur sa borne ; après la jeune Fille de la Saintonge remplie de vérité, il faut citer la Partie de Brelan et le pauvre Ramoneur, venu de si loin pour gagner son modeste salaire. Il faut rappeler aussi le célèbre Samson, l'habile Dalila. Il faut voir la célèbre Héloïse, dont le nom réveille tout-à-coup les grands souvenirs de l'héroïsme et du dévouement. Les miniatures de M. Audouin, sont toutes remarquables par la perfection de leurs détails. Lui qui sait admirer les monumens des temps passés, il s'est complu à nous donner leur image. C'est à lui que nous devons le Cloître de Saint-Liguaire demeure des anciens bénédictins ; c'est à lui que nous devons le château de Cherveux et l'Ancien Hôtel-de-Ville, où jadis nos ayeux se réunirent tant de fois.

Un autre artiste dont nous aimons à raconter les travaux, M. Baugier s'est inspiré de nos vieilles ruines, de nos vieux monumens. Son crayon rempli de la plus scrupuleuse fidélité, nous a donné, dans un cadre précieux, les restes du château Salbart, de Saint-Marc-de-la-Lande, de Notre-Dame-de-la-Coudre. Il nous fait connaître aussi le château de Javarzay, ancien domaine des Rochechouart. Nous devons citer encore un Enterrement à Naples, la Halte de soldats espagnols et le Héron, joli croquis à la mine de plomb. Ce qu'il faut remarquer encore de notre jeune collègue, ce sont des miniatures qui semblent par leur grâce, le fini de leurs contours, sorties des mains cénobitiques. La Visitation et l'Annonciation, sont deux pages charmantes. Le genre est si rare, qu'on pourrait à peine croire

Digitized by Google

qu'elles sont sorties d'un artiste moderne. M. Duparc, dont les pinceaux se plaisent aussi à nous transmettre les inspirations des vieux temps, nous a donné, d'après les vitraux de l'arquebuse à Troyes, deux portraits très curieux : Louis XIII et Anne d'Autriche.

Les dessins de M. Charles Lafosse réunissent également un double intérêt. Leur exécution est parfaite, et puis souvent ils représentent de ces nobles ruines, dont le souvenir lui-même disparaîtrait un jour, sans le culte sacré que lui vouent avec tant d'ardeur, les Jeunes artistes de notre époque.

Voyez ensuite d'un peintre dont il ne nous est pas permis de donner le nom, un Garde champêtre et une Lingère avec son flasque. Voyez surtout une tête d'homme, d'après Vandick ; car il faut admirer la vigueur des tons, la franchise de la touche, le relief des contours. Et cet Aveugle comme il est plein de force ; son teint est cuivré, brûlé par le soleil ; car, pauvre mendiant, il lui a fallu aller toujours, marcher toujours.

Mlle Amélie Leduc a payé son tribut à notre jeune exposition par deux copies; celle de Girodet nous représente Atala, la fille du désert, qu'on descend avec tant de douleur dans sa couche dernière. C'est un joli tableau, rempli d'une douce harmonie. Son Adoration des Mages, d'après Rubens, se distingue par la fraîcheur du coloris.

Le Saint-Charles Borromée grisaille sur porcelaine, de Mlle Eugénie Pénavert, est digne aussi de toute l'attention. Il faut aussi nommer sa sœur qui cultive les arts de la manière la plus heureuse. Il faut se souvenir de ses dessins ; car leur exécution sans reproches nous permet d'admirer dans toutes leurs

Digitized by Google

beautés la Courtisane de Sigalon, et cette autre femme qui s'en va, s'imaginant raconter à tous, le passé, l'avenir.

M. Tahan nous a présenté une toile bien grande, qui avait déjà figuré dans l'une des expositions de Paris. C'est Darius expirant, qui tombe au milieu de ses soldats, et qui perd en même temps la vie et l'un des plus grands royaumes qui ait jamais existé. Il faut rappeler aussi de M. Tahan, une nature morte, qui représente un lièvre et une perdrix frappés par le plomb du chasseur.

Les papillons de M. Loubeau sont rendus avec une élégance, une légèreté digne de sa jolie miniature, qui nous conduit naturellement à un portrait d'homme exposé par Mlle Arnauld. La touche de cette jolie aquarelle, est ferme et sure. La jeune Villageoise, du même peintre, se fait distinguer par sa touche légère, par sa grâce naïve. Ce ne sont pas des jeunes filles, qui naissent sous les pinceaux de Mme Dour ; c'est une Femme, condamnée à porter l'habit des religieuses ; c'est une Tête d'homme dans laquelle il est facile de deviner un douloureux avenir; on y voit en effet la vague mélancolie de ceux qui doivent mourir jeunes. Les copies de Mme Dour sontdignes d'attention.

De toutes les personnes dont nous venons de citer les noms, le rôle maintenant est fini ; car elles ont pris part à l'exposition, seulement pour nous prêter leur concours ; et puis d'ailleurs ce ne sont pas des prix que nous voulons donner, ce ne sont pas des premiers rangs que nous voulons assigner, ce sont des encouragemens, pour dire aux jeunes artistes : Peu d'années sont passées sur vos têtes; vous avez marché, vous avez grandi, vous devez marcher encore.

Digitized by Google

Maintenant nous allons en parler, de ces peintres qui donnent aux beaux-arts les plus belles espérances. Le général Heudelet, de Mlle Leroy, mérite d'attirer les regards : il est sur le champ de bataille, au milieu des batteries qui fument. Les traits du général sont d'une grande ressemblance, mais on voit qu'ils s'affaissent, fatigués par les ans ; c'est bien le vieux soldat blanchi sous le harnais. L'Ange gardien, d'après Decaisne, est une belle composition; Mademoiselle Leroy a su conserver à ce tableau toute sa force, tout l'ensemble, toute l'harmonie de l'original. Il serait facile de s'y méprendre et de dire : Decaisne a déployé les ailes de cet ange ; c'est lui qui vient de mettre sur sa noble figure tant de grâce, tant d'amour ; comme cet enfant s'agite doucement, comme on veille, comme on prie pour qu'il grandisse vite, et qu'il puisse prononcer le nom de sa mère. La Charité, d'après le même peintre, est digne aussi de nos éloges ; car mademoiselle Leroy a su conserver le faire si connu de son brillant original. Quand elle travaille ainsi, pour elle, ce ne sont pas des copies, mais des luttes où elle cherche toujours à se montrer aussi puissante que le pinceau qui créa son modèle. C'est ainsi que dans son Jean-Jacques Rousseau elle a su nous montrer avec force et vigueur le genre si coquet, si grâcieux du peintre original. Mademoiselle Leroy a été noblement inspirée, quand elle a retracé les traits du célèbre Fontanes ; c'est bien la pose de celui qui flatta toujours ; c'est son calme, sa tranquillité. C'est en faveur d'une jeune Fille, en costume de fantaisie, que notre admiration doit éclater dans toute sa force. Quel charmant coloris, quelle suavité, quelle fraîcheur. On voit par sa douce mélancolie qu'elle prélude à des

Digitized by Google

rêves et plus tendres et plus doux; et cet autre à sa toilette! oh! la séduisante jeune fille, comme son bras se soulève mollement! quelle harmonie dans son regard, dans ses cheveux qui flottent. Les deux têtes de mademoiselle Leroy sont d'une pureté et d'un ton de couleur admirable de vérité.

Mademoiselle Goujon, dont les pinceaux sont aussi pleins d'élan, a pu créer de ces ravissantes études; dans la jeune Fille qui s'appuie sur son bras, tout est plein de suavité: comme toutes ces chairs s'arrondissent mollement; et là, dans un coin, voyez l'un de ces chiffres qui trahissent l'auteur, et qui nous disent que mademoiselle Goujon a pu paraître dans des lices bien grandes.

Les portraits de mademoiselle Goujon sont d'une ressemblance irréprochable. Voyez cette jeune Femme, admirez les détails; comme sa robe est bien achevée, comme ses contours s'arrondissent, se soulèvent! comme ils flottent! C'est admirablement traité, les blancs sont difficiles à employer, et pourtant dans ce tableau de mademoiselle Goujon ils sont parfaitement placés, parfaitement compris. L'autre portrait est d'une ressemblance plus remarquable peut-être. Dans cette Tête d'homme qui vous regarde, qui semble vous parler, que de vie, quelle vérité! C'est d'un bon coloris; et quelle vigueur ensuite dans la copie d'une Famille espagnole, quelle chaleur! c'est bien le puissant pinceau du célèbre Murillo. Il est ensuite de mademoiselle Goujon un Portrait d'enfant, rempli de naïveté, de grâces et de charmes.

M. Jousseaume, Henri, se livre aussi lui, avec une heureuse persévérance, à l'art de la peinture: aussi son Portrait

Digitized by Google

d'homme est d'une bonne ressemblance ; l'exécution en est facile. Sa copie du Titien représente un ensemble des plus satisfaisans ; la touche est vigoureuse ; il règne aussi dans ce tableau un air de vieillesse qui pourrait faire croire qu'il est suspendu depuis longtemps dans la salle de notre Musée. L'Académie peinte dénote des travaux graves et sérieux ; elle prouve que M. Jousseaume se livre avec conscience à l'étude de son art. Cependant l'autre Académie est préférable encore ; elle est bien posée, et le dessin digne de tous nos éloges ; les effets en sont parfaitement sentis, les formes en sont de la plus grande exactitude, les règles de l'anatomie ont été religieusement observées. Ce travail qui n'offre au premier regard rien de séduisant, n'en est pas moins remarquable. Il faut maintenant parler de cette vieille Femme, de son livre, de sa main, car leur exécution est sans reproche. Cette copie du célèbre David est parfaitement exécutée ; sa couleur en est ferme et vigoureusement touchée. Il faut citer aussi la copie d'un grâcieux tableau, l'ensemble et la couleur sont remplis d'harmonie ; c'est bien là l'épisode charmant que J.-J. Rousseau raconte avec délices dans ses confessions ; c'est bien mademoiselle Galey avançant son tablier et reculant sa tête ; c'est bien là J.-J. visant si juste, qu'il répétait en lui-même : Que mes lèvres ne sont-elles des cerises. Le portrait de madame de Maintenon est digne aussi de fixer l'attention.

De M. Jousseaume nous passons à M. Garaud, dont les travaux laissent deviner de belles dispositions. La Lucrèce qu'il a exposée est une copie d'une grande exactitude de dessin ; la couleur est des plus satisfaisantes. La Sainte Famille, d'après

Digitized by Google

Mignard, renferme des parties dignes d'éloges. Son Paysan de la Saintonge est un portrait qui se fait distinguer par la vérité avec laquelle il est rendu, par la vigueur de la touche et de l'effet. La Vierge de M. Garaud dénote aussi de faciles pinceaux. Le portrait en pied d'une jeune Fille doit être regardé comme l'œuvre capitale de l'auteur ; elle révèle en lui les qualités les plus solides, sa figure est bien éclairée, la main qui porte un rouleau est d'une exécution remarquable ; les accessoires sont assez heureusement disposés.

Les tableaux de mademoiselle Guionnet annoncent d'heureuses espérances. Dans sa copie des Trois Ages, des parties sont bien traitées : on doit remarquer la bonne Vieille, au regard si fier, qui cherche le passé dans un livre qui l'absorbe tout entière. Le Présent de Faust et le portrait, d'après nature, sont dignes d'encouragement. Les débuts de mademoiselle Hubert, quoique d'un genre moins élevé, ne sont pas moins agréables. Les Baigneuses de M. Defaulin, la Vue de Saint-Malo et le portrait de M. de Paris, annoncent de la facilité, ainsi que la Tête de Lion de M. Jacquelin, et l'Innocence et le Réveil de M. Calastrini, d'après Dubuffe. Il ne faut pas oublier non plus le nom de M. Grisault, fils, car ses Oiseaux, ses Fleurs, son Eritrine et son Cactus, sont rendus avec fidélité. M. Dowdney, Thomas, a présenté à l'exposition de jolies copies, telles que la Pélerine, la Vestale, et Moïse. Le Collégien est surtout d'une grande vérité. Sa pose est naturelle, et son regard, qui cherche dans l'espace, voudrait y trouver sans doute la fin de la phrase qui l'arrête ou l'embarrasse. De ce jeune homme que l'on se plaît à revoir, il faut passer aux dessins si remar-

Digitized by Google

quables de M. Gelé. Ce jeune artiste, frappé malheureusement de longues maladies, ne peut continuer ses œuvres commencées : de lui nous avons peu de chose; cependant c'est assez pour payer son beau talent et lui rendre justice. Revoyez ses Hussards, dans un jour de revue, ainsi que le Cheval échappé, qui s'élance, qui bondit. Voyez ensuite ses Mendians, leur pose, leur incroyable vérité.

Les portraits à la mine de plomb de M. Conte sont dessinés avec la plus grande facilité. Ses copies de Notre-Dame-de-la-Coudre et de Saint-Hilaire-de-Melle, qui se distinguent par une scrupuleuse fidélité, nous conduisent aux lavis de M. Chvonnet. Là, le plan, la coupe; là, l'élévation d'un château gothique; plus loin, la chapelle dépendante d'un hospice des enfans trouvés; là, le projet d'une salle de spectacle, avec son élévation, son plan. Tous ces lavis sont exécutés avec le plus grand soin, et ils nous disent que M. Chavonnet peut facilement construire les monumens dont il donne les lignes et les contours avec tant d'aisance et d'exactitude. Les deux têtes de M. Tribert, Charles, nous donnent des espérances qui seront sans doute bientôt réalisées. Les dessins de M. Fougère doivent obtenir quelques mots, ainsi que la machine hydraulique de M. Schrebre, lavis d'après nature.

La sculpture a été représentée par M. Jacquelin seul. Quelques parties de son Christ sont bien traitées. Nous ne voulons pas non plus oublier quelques tableaux d'écriture, parmi lesquels, ceux de M^me^ Dour, ont été remarqués de la manière la plus honorable; sa réputation est faite depuis bien longtemps.

Digitized by Google

L'horticulture n'a pas fait défaut non plus à l'Exposition de Niort. Les différens horticulteurs de notre ville ont répondu à notre appel, avec un honorable empressement. Par le grand nombre et la variété des plantes exposées, il a été facile de se convaincre combien cette partie de l'industrie niortaise, s'est développée. Mais pour avoir des notions plus certaines, une commission particulière nommée par le jury, a bien voulu visiter les principaux établissemens horticoles. C'est alors que nous avons reconnu d'une manière plus certaine, les progrès réalisés depuis quelques années. C'est à M. Griseau que nous devons cet élan; c'est lui qui le premier a fondé dans notre ville un bel établissement. M. Griseau qui s'occupe toujours à lui donner le plus de développement possible, s'est livré d'une manière toute particulière à la culture des plantes d'agrément. La commission à distingué des jeunes camélia, qui donnent les plus belles espérances. Elle a remarqué que les cultures de M. Griseau formaient un riche ensemble; car il n'a pas négligé non plus les pépinières; et il cultive avec soin les arbres fruitiers, forestiers et d'ornement.

L'établissement de M. Bernard se fait distinguer par des plantes qui ne se trouvent point ailleurs. Ses arbres d'ornement offrent aussi la diversité la plus grande. Ses élèves, ses semis sont dans un état de prospérité remarquable. Ce sont souvent des espèces que l'on ne voit que chez lui. Elles sont toutes bien choisies pour l'effet, pour l'utilité. Les plantes, exposées par M. Bernard, sont en général très rares. Il a présenté aussi des moyens très ingénieux, pour consolider les grands arbres nouvellement transplantés; et par l'emploi des ardoises

Digitized by Google

bordées de goudron, il nous a fourni le moyen de rendre très durable le recouvrement opéré sur les plaies et cavités du pommier.

Les cultures de M. Moinet sont aussi dignes d'attention. Ses plantes sont bien soignées; ses pépinières surtout sont remplies d'abondance et de prospérité. L'ordre en est parfait. On y trouve des arbres forestiers d'une très belle venue; des ormes par exemple. L'établissement de M. Moinet est d'un avenir assuré. Toutes les pépinières, que l'on voit se former aujourd'hui, seront d'une grande ressource, et plus tard les personnes qui voudront planter des arbres à fruits, finiront par oublier le nom d'Orléans. Elles se souviendront que la ville de Niort produit, elle aussi, des jeunes arbres remarquables par leur vigueur, par leur bon choix et par leur nouveauté.

L'Exposition s'est enrichie des plantes de M. Lavanture. Les variétés en sont bien choisies; elle sont dans un état prospère. On a vu avec plaisir des géranium obtenus par ses soins.

M. Michel, ce nouveau représentant de l'horticulture, prépare de vastes pépinières qui contribueront à agrandir nos relations commerciales.

L'agriculture a été représentée par une herse belge, de M. Batailler et par un cylindre à dépiquer le blé. M. Larat-Minot de Melle est un agriculteur distingué, qui cherche à répandre les machines agricoles et à faire connaître les procédés nouveaux, qui souvent sont très utiles.

Maintenant que notre tâche est finie, nous adressons le témoignage de notre reconnaissance, à tous les artistes, à tous les industriels qui ont bien voulu seconder nos efforts, et con-

Digitized by Google

tribuer à une Exposition dont le souvenir ne doit plus s'effacer. En effet, par ces journées qui s'écoulent, la Ville de Niort a pris rang parmi les importantes cités. A l'avenir on pourra dire avec honneur, les noms de notre ville, de notre département. On pourra citer aussi les noms de nos artistes, de nos industriels.

CH. ARNAULD.

Digitized by Google

DISCOURS

Lu à la Séance générale du 1er Septembre 1839,

Par M. V. de Saint-Georges, Préfet.

MESSIEURS,

Je regrettais depuis longtemps qu'aucune occasion ne se fût encore présentée de rendre un témoignage public de l'intérêt que prend l'autorité départementale aux travaux de la Société de Statistique des Deux-Sèvres; je suis heureux qu'elle se présente aujourd'hui.

La solennité de ce jour était attendue avec bien de l'impatience; c'est qu'en effet elle commence une nouvelle ère de prospérité pour notre département !

Longtemps agitée par les commotions politiques, cette belle partie de la France était restée stationnaire au milieu du progrès des arts et de la civilisation qui s'avançaient à grand pas

Digitized by Google

sur tant d'autres points! Depuis quelques années, tout est changé: l'agriculture, les beaux-arts, les sciences et l'industrie ont pénétré au milieu d'une race d'hommes, aux sentimens patriotiques, aux tendances laborieuses. Les nombreuses communications qui sillonnent de tous côtés le sol de notre département, ont mis les hommes en rapport, favorisé les intérêts moraux et matériels de la population, par la civilisation qu'elles ont propagée, par les transactions qu'elles ont multipliées. La puissante impulsion donnée par l'instruction publique a également contribué à amener d'heureuses améliorations. 520 écoles sur 348 communes du département, et 25,000 enfans qui les ont fréquentées en 1839, témoignent également du désir que le peuple éprouve de voir répandre parmi la jeune génération les bienfaits de l'instruction primaire.

De tels résultats, Messieurs, vous font voir déjà l'accroissement des idées progressives de la population des Deux-Sèvres.

Depuis quelques années, les Sociétés savantes du département rivalisaient d'efforts pour contribuer aux améliorations de toute nature, qu'elles ne cessent de provoquer dans l'intérêt du pays. Le Conseil-général s'associait continuellement à leurs efforts, et sa présence dans cette enceinte témoigne encore aujourd'hui de son désir de les seconder de nouveau. Cette année déjà, le nom du chef-lieu du département des Deux-Sèvres avait retenti de tous côtés par la solennité musicale célébrée dans son enceinte. Partout, Niort était cité comme une ville artistique, par les progrès prononcés de son goût pour la musique, de son enthousiasme pour les talens qu'elle avait accueillis: il manquait encore à cette réputation justement acquise un

Digitized by Google

nouveau triomphe; mais le patriotisme éclairé de la Société de Statistique ne devait pas concentrer ses efforts et les user aux seules spéculations de la science. La publication de ses travaux et la création d'un Musée qui acquiert chaque jour de nouvelles richesses, avaient prouvé que l'activité de la Société était dirigée vers un but d'utilité publique; elle voulait en donner une nouvelle preuve; par ses soins fut élaboré un projet d'exposition départementale, des beaux-arts et de l'agriculture. Cette pensée si généreuse, la Société de Statistique n'a pas voulu seule revendiquer l'honneur de sa mise à exécution: Elle a fait appel à tous ceux qui, comme elle, veulent le bien du département. Le Conseil municipal de Niort, la Société d'Agriculture ont répondu dignement à cet appel, et c'est pour proclamer ici avec éclat, sous le patronage si honorable des élus du département, les noms de ceux de nos concitoyens qui sont venus nous apporter la preuve du goût, du génie, et des talens des habitans des Deux-Sèvres, que nous sommes réunis dans cette enceinte.

L'Exposition a surpassé tout ce que l'on pouvait espérer d'une première épreuve; l'industrie, l'agriculture, l'horticulture, les beaux-arts ont fourni leurs contingens. Désormais, notre département est élevé à la hauteur de l'époque, et si cette impulsion progressive ne s'arrête pas tout-à-coup, nous compterons bientôt parmi les parties de la France les plus éclairées!

Heureux, Messieurs, heureux l'administrateur qui voit surgir sous ses yeux de pareils résultats: Quel honneur pour lui d'associer ses efforts à ceux de toute une population qui cherche à s'enrichir elle-même par le triomphe des idées sages, par

Digitized by Google

l'amour du travail, comme elle cherche à s'illustrer par les progrès des arts et de l'industrie! J'apprécie Messieurs, tout ce que cette position m'offre d'honorable; croyez à mon désir sincère de marcher toujours en avant dans cette voie d'amélioration; je ne cesserai jamais de contribuer activement avec vous, à l'extension du bien-être moral et matériel des habitans de ce département : Pour y parvenir, nos efforts se prêteront sans cesse un secours mutuel qui doublera leur puissance.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Liste des membres de la Société. 1

Discours d'ouverture, prononcé par M. Savary, président de la Société. 11

Biographie de Rouget, par M. Duparc. 32

Biographie de Suc, par M. Teilleux. 43

Rapport sur les Études des gîtes houillers et métallifères du bocage Vendéen, par M. Baugier. . . . . .

Rapport sur un envoi de Minéraux de Vannes, par M. Baugier. 70

Rapport sur la Table de Dom Fonteneau, par M. Alexandre Arnauld. 73

Le Château d'Oiron, par M. Savary. 79

De l'Art de la gravure, par M. Duparc. 83

Notice nécrologique sur M. Hilaire Gigaux-de-Grandpré, par M. de Neuchaise. . . 100

Catalogue des Coquilles léguées par M. Gigaux-de-Grandpré, par M. Charles de Liniers. 103

Notice sur les Huttiers de la Sèvre, par M. Savary. 110

Notice sur le Maréchal de la Meilleraye, par M. de la Fontenelle de Vaudoré. . . . 133

Rapport de la Commission des Prisons. 165

Rapport, par M. Charles Arnauld. 171

Rapport de M. Charles Arnauld sur l'Exposition départementale.. 179

Discours du Préfet 208

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

3 9015 05115 5490

Digitized by Google

Digitized by Google

3 9015 05115 5490

Digitized by Google